GARAT

DU MÊME AUTEUR

L'ART DÉCORATIF ET LE MOBILIER SOUS LA RÉPUBLIQUE ET L'EMPIRE. 1 vol. in-4 jésus. H. Laurens.

ALFRED DE VIGNY EN BÉARN. 1 vol. in-8 carré. Charles. (*Collection de l'Hermitage.*)

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 1313-99.



PIERRE GARAT

1762 — 1823

BIBLIOTEKA

P. Lafond sculp.

Imp. Ch. Wittmann

ПБЗ
357

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Р. И. Бр. 12441

PAUL LAFOND

GARAT

1762 — 1823



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

—



INTRODUCTION

S'il est un personnage curieux entre tous, c'est bien Garat, le chanteur admiré de Marie-Antoinette, que la reine envoyait chercher en voiture à six chevaux, après lui avoir fait demander son jour ; l'homme nécessaire de toutes les réunions de Versailles et de Trianon, que la Cour et la Ville se disputaient à l'envi ; plus tard, l'habitué des salons de Barras, le commensal de Tallien, l'interprète de *Bouton de rose* et de *Plaisirs d'amour*, Garat, ce diseur de riens, ce rouleur de voyelles qui répudia les *r* et inventa le zézaiement en France ; ce chef des Incroyables et

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

des Muscadins, à la grâce maniérée et mignarde, cet arbitre de la mode, ce don Juan pour ainsi dire irrésistible, auquel effectivement bien peu de femmes résistèrent.

Il nous a semblé intéressant, par ce temps de résurrections plus ou moins légitimes, de retracer l'existence de cet homme dont le hasard, les circonstances et le talent ont fait un être à part, ayant vécu dans les mondes les plus disparates, à l'époque la plus étrange de notre histoire; qui, après avoir connu les mœurs et partagé les idées de l'ancien régime, traversé les jours tristes et lugubres entre tous où la guillotine était dressée en permanence, prit une part active, comme arbitre de la mode et du bon ton, à la saturnale étrange du Directoire, cette Régence de la Révolution, dont l'Égérie fut madame Tallien, la bien nommée *Notre Dame de Thermidor*; qui assista à la rénovation gouvernementale et religieuse du Consulat, vit la gloire et le despotisme

de l'Empire, souffrit les douleurs des deux invasions et s'éteignit après le retour des Bourbons.

Comme tous les fils de cette race basque à laquelle il appartenait, « de ce petit peuple qui saute et qui danse au sommet des Pyrénées », selon la pittoresque expression de Voltaire, il a le caractère chevaleresque, loyal, plein de réparties, brave et, s'il faut tout dire, vaniteux et vantard. Garat, en effet, a poussé à l'extrême l'amour et la gloriole de l'ostentation, la manie du costume, de la pompe et du paraître. Sous des dehors aimables et gracieux, il a montré une indomptable énergie que rien ne put abattre. Vif, alerte, infatigable, incertain du lendemain, comme il le fut dans les terribles jours de la Terreur, il n'a jamais désespéré, il a su contourner avec grâce les précipices et éviter en souriant les catastrophes. S'il a connu la mauvaise fortune, il a ignoré le malheur. Il fut avant tout

un chanteur, mais un chanteur véritablement artiste, épris passionnément de son art, chose plus rare qu'on ne le croit généralement. L'Europe tout entière lui rendit justice et ses succès ne furent pas moindres en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Espagne, etc., que dans son propre pays.

« On a le tort, a dit M. de Fourcaud[1], « d'envisager trop souvent la musique comme un art superficiel et de pur agrément. Elle fait partie de l'expression d'une époque; elle va de pair avec les autres arts dans l'interprétation de la vie. Les musiciens subissent à leur façon, mais non moins vivement que les peintres, les statuaires ou les architectes, les maîtresses influences, ces grandes directions d'idées. Leur œuvre répond à des besoins particuliers de l'âme publique. » Et, ce qui est vrai pour les compositeurs, l'est

1. L. de Fourcaud, Discours prononcé à la *Session des Sociétés des Beaux-Arts des Départements*, 1894; 1 vol. in-4, Plon et Nourrit imprimeurs, Paris, 1894, p. 37.

pour leurs interprètes. A ce point de vue, Garat est encore tout particulièrement digne d'être étudié; car il résume son époque. Il eut la chance de venir au monde au moment où les progrès de la musique française étaient des plus marquants, alors que Philidor, Grétry, Méhul, Lesueur, Dalayrac, Cherubini, Boïeldieu créaient des chants nouveaux. Il fut bien l'interprète indiqué de « cette musique du XVIII^e^ siècle, allant toujours vers les descriptions pittoresques, préoccupée d'abord de la vie et de la couleur ». Cette musique avait aussi la « note légère et tendre » et surtout la « note poétique et passionnée, » Gluck avait passé par là [1].

Garat est certes le plus brillant de tous les chanteurs français, le plus habile, le plus adroit. Ce fut le virtuose pour qui les trilles, les gammes, les traits n'eurent point

1. L. de Fourcaud, Discours prononcé à la *Session des Sociétés des Beaux-Arts des Départements*, 1894, p. 43 et suiv. Ouv. cit.

de secrets. Les sons s'échappaient de son merveilleux gosier, limpides et brillants à un point qu'il est difficile d'imaginer. Personne n'a eu, au même degré que lui, la belle et large déclamation lyrique, le pathétique dans l'expression, la science de la diction. A la première mesure, ceux qui avaient le bonheur de l'entendre étaient dans l'admiration; à la vingtième, c'était de l'enivrement; à la fin du morceau, de la folie. Personne n'a montré dans son art autant de spontanéité, d'imagination, d'effervescence et même de bon sens. Il a su, dans une mélodie, dans un accord, indiquer une pensée, un accent, un sentiment. Chez lui, la précision de l'action dramatique a toujours été nette et claire, l'expression juste, l'émotion profonde et sobre. Au dire de ses contemporains, impossible de parler plus qu'il ne l'a fait au cœur et à l'âme, d'émouvoir davantage les nerfs et l'imagination.

On lui a reproché les fioritures dont il sur-

chargeait les morceaux qu'il interprétait. Là encore on a eu tort; car il ne l'a jamais fait qu'à bon escient. Était-ce donc une faute d'émotionner avec des gammes, d'électriser avec des traits? Personne comme lui ne donnait à ces fioritures le caractère du morceau auquel il les ajoutait; il avait des souplesses inconnues, se prêtant sans la moindre contraction de visage à toutes les audaces renouvelées « des plus merveilleux maîtres du clavier ou de l'archet ». Si chez lui, les gammes, les gruppetti, les trilles se succédaient avec une rapidité vertigineuse, il ne les employait jamais dans la musique avec laquelle ils eussent été incompatibles. Voyons plutôt ce que dit à ce propos Grétry, bon juge en la matière[1] :

« Ce n'est pas par défaut de sentiment simple et vrai que les chanteurs surchargent

1. Grétry, *Mémoires ou Essais sur la musique*, 3 vol. in-12, imprimerie de la République, Paris, Pluviôse an V, t. III, p. 369 et suiv.



de broderies le genre le plus noble de tous — le pathétique —, et l'on peut dire que plus un air est vrai, plus il est en situation, plus le poème est intéressant et fait dans toutes les règles de l'art dramatique, moins les broderies sont permises. N'avons-nous pas observé que Garat n'ose broder les scènes dramatiques de Gluck, pas même dans les concerts où ce luxe musical est plus tolérable qu'au théâtre... »

L'opinion de Grétry nous prouve que Garat adaptait à chaque genre de musique l'interprétation qui lui convenait. Personne mieux que ce diseur à la grâce affétée, à l'élégance maniérée, ne chantait avec plus de simplicité les beautés mâles et sévères de Gluck, les chants mélancoliques et tendres de Mozart.

Venu après Jelyotte, Chassé, Dun, Larrivée, contemporain d'Elleviou, Martin, Laisné, Chéron, Lays, il a distancé tous ces chanteurs illustres et est resté comme l'expression de

l'artiste parfait et impeccable. Ceux qui s'intéressent à la déclamation musicale, garderont le souvenir de ce chanteur admirable avant tous et par-dessus tous, ayant interprété les maîtres comme ils ne l'avaient jamais été avant lui et comme ils ne le seront peut-être jamais.

Garat eût dû mourir après ses derniers triomphes du Directoire. La vie ne lui a plus apporté depuis, à part quelques succès passagers, que des tristesses et des chagrins. L'âge venu il ne put consentir à vieillir et à avoir des rides. Il se condamna à traîner cet épouvantable boulet d'une éternelle jeunesse et engagea avec les années un combat acharné et inégal dans lequel il devait fatalement être vaincu. On ne peut lutter avec l'irrémédiable. Il perdit la voix, c'était pour lui perdre plus que la vie, c'était se sentir enchaîné à un cadavre, ce fut la fin, le désastre suprême. Se condamner au silence, prendre son parti

de vivre dans le souvenir, admettre que l'attention publique se détournât du vieillard morose et souffrant qu'il était devenu, fut au-dessus de ses forces.

Impossible, malgré tout, de se défendre d'un profond sentiment de compassion et de pitié pour ce martyr de la gloriole, que le besoin de l'adulation dirigea jusqu'à son dernier jour. Le malheureux ne put s'habituer à ne plus voir toutes les admirations converger vers lui, à ne plus être acclamé et applaudi dans sa décrépitude sénile, comme il l'avait été dans les beaux jours de sa radieuse jeunesse.

Dans ce volume, nous avons cherché avant tout à être consciencieux et impartial. Notre tâche en cela n'a pas été des plus faciles. Les renseignements que nous avons pu recueillir sur les événements de la vie de Garat dans les Mémoires de ses contemporains et ceux qui nous ont été fournis par ses papiers de

famille, sont loin de s'accorder entre eux ; les affirmations des uns et des autres s'entre-choquent trop souvent dans une mêlée tant soit peu obscure. Mettre d'accord ces dépositions contradictoires n'a pas toujours été facile et bien des points, à notre grand regret, sont restés obscurs.


УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

GARAT

CHAPITRE PREMIER

Le pays basque. — Ustaritz. — Généalogie des Garat. — Pierre de Garat médecin. — Ses enfants. — Le séminaire de Laressore. — Dominique Garat avocat au Parlement de Bordeaux. — Bordeaux à la fin du XVIII[e] siècle. — Succès de Dominique Garat comme avocat. — Dominique Garat poète. — Dominique Garat censuré pour avoir dansé sur la scène du théâtre. — Dominique Garat et la société bordelaise. — Dominique Garat représentant du bailliage d'Ustaritz à l'Assemblée nationale. — Dominique Garat et l'abbé Grégoire. — Discours de Dominique Garat au sujet du rattachement du Pays basque au Béarn. — Retour de Dominique Garat à Ustaritz. — Sa mort. — Opinion de Joseph Garat sur son frère Dominique. — Les trois frères Garat dansant le saut basque à Bordeaux. — Joseph Garat. — Ses dernières années à Ustaritz. — Léon Garat. — Laurent Garat professeur au collège de Guyenne. — L'abbé Garat curé de Saint-Barthélemy à Paris. — Le chevalier de Garat officier de marine.

Une contrée privilégiée entre toutes, c'est ce coin de terre servant de frontière à la France du côté de l'Espagne, situé entre les derniers contre-

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

forts des Pyrénées et cette partie de l'Océan appelée par nous golfe de Gascogne, par nos voisins mer de Biscaye, habité par la vieille et héroïque race basque[1].

Le caractère saillant de cette région, particulièrement de la partie avoisinant la mer, c'est le charme verdoyant de ses vallées qui s'élargissent à mesure que l'on s'éloigne des sommets servant de délimitation entre la France et l'Espagne. Les montagnes s'écartent, fléchissent pour ainsi dire, et une ligne de collines basses vient finir en pente douce dans la plaine qui disparaît à son tour dans les flots bleus de l'Océan. Si l'on regarde vers le midi, les croupes des différentes collines colorées de vert vont des teintes les plus foncées aux teintes les plus claires, selon les cultures qui les couvrent. Les maïs d'un vert brillant occupent ordinairement les premiers plans; derrière eux se dessinent des colorations plus sombres dues aux montagnes étagées au delà, plantées de chênes et de pins ou parsemées de

1. Le pays basque français, qui avec le Béarn forme le département des Basses-Pyrénées, se compose de la Navarre française, de la Soule et du Labourd.

fougères et d'ajoncs; enfin, aux derniers plans, les grands pics altiers et farouches, déchiquetés et abrupts, piqués de place en place de plaques blanches produites par les neiges éternelles. Du côté opposé, l'œil s'égare sur les moissons agitées par le souffle de la brise, et, au loin, on devine la vaste mer bleue presque imperceptible à l'horizon. Éclairé par la resplendissante lumière du midi, ce paysage est charmant. Éparpillés çà et là sur les bords d'une petite rivière ou abrités par un rideau de peupliers, rien de gai et de joyeux comme les villages de ce pays basque, d'une propreté hollandaise, aux maisons blanchies chaque année à la chaux, aux toits avancés couverts de tuiles rouges, aux boiseries apparentes peintes de couleur sang de bœuf ainsi que les fenêtres et les contrevents.

Ustaritz[1] est un de ces villages, presque une ville; en 1790 il fut même le chef-lieu d'un district composé de douze cantons, dont Bayonne faisait partie. Caché dans la verdure, il est enfoui dans un joli vallon bordé par des coteaux modérés, derniers contreforts flanquant de ce côté de la

1. Ustaritz, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bayonne, sur la Nive.

frontière la chaîne des Pyrénées. On accède à Ustaritz par une belle allée de grands arbres, qui suit le cours onduleux de la Nive[1]. Les bords des ruisseaux qui alimentent cette jolie rivière et sillonnent la contrée sont recouverts d'ajoncs, de genêts, de fougères; les pentes qui mènent plus avant dans la montagne sont douces, verdoyantes, et les pâturages, qui s'étagent sur leurs croupes, montrent les fleurs violacées des bruyères mêlées au jaune d'or des ajoncs et des genêts. Les chemins et les sentiers qui serpentent dans les environs du bourg, semblables à de belles allées sinueuses de parc, montent à l'ombre des grands chênes, des châtaigniers bossués ou des longs peupliers, s'élevant en pente douce sur des éminences gazonnées, diaprées des mille couleurs des fleurs sauvages.

Les habitants de ce beau pays méritent une sérieuse attention. Joseph Garat, l'oncle du personnage dont nous entreprenons de raconter la vie, et dont il sera question à plusieurs reprises dans le

1. La Nive prend sa source en Espagne, passe à Saint-Jean-Pied-de-Port et se jette à Bayonne dans l'Adour, après un cours de 75 kilomètres.

cours de ce livre, les définit très justement dans un de ses discours, sans s'affranchir pourtant de cette phraséologie redondante et ampoulée, alors de mode : « Cachés entre les gorges des Pyrénées où les Gaulois, les Francs et les Sarrasins ont toujours inutilement attaqué leur liberté, les Basques ont échappé aux observations des philosophes comme au glaive des conquérants. Rome n'osa les mettre dans la foule des nations qu'elle dénombrait dans ses chaines. Autour d'eux, les peuples ont changé vingt fois de langage et de lois; ils montrent encore leur caractère; ils obéissent encore aux mêmes lois; ils parlent encore la même langue qu'il y a trois mille ans; chez eux, tout a résisté aux siècles, et l'on dirait que derrière leurs montagnes, ils ont trouvé un asile contre le temps et contre leurs oppresseurs[1]. »

Ce portrait est encore vrai aujourd'hui par bien des côtés.

C'était dans le bois d'Haïtzea[2], planté sur une colline dominant Ustaritz, que l'assemblée des

1. Aug. Chaho, *Biarritz, entre les Pyrénées et l'Océan*, 2 vol. in-12, A. Andreossy édit., Bayonne, s. d. (1885), t. II, p. 236.
2. *Id.*, t. II, p. 241.

vieillards du Pays basque, nommée « Bilzaar », se donnait rendez-vous autour d'un rocher servant de table; là, les membres de ce parlement primitif discutaient debout, appuyés sur leurs « makilas », et rendaient des arrêts qui, jusqu'à la Révolution, eurent force de loi dans toute la région.

La famille Garat est originaire du bourg de Sare, un peu plus avancé dans la montagne qu'Ustaritz. Les registres paroissiaux de ce village[1] répètent son nom, presque à chacune de leurs pages, dès la fin du XVI^e^ siècle, ce qui dénote déjà une origine assez lointaine. Un Garat quitta Sare vers les premières années du siècle suivant, pour venir habiter Ustaritz, probablement par suite d'un mariage. Le premier de cette lignée, dont la filiation puisse s'établir avec certitude, est un certain Pierre de Garat qui vivait au commencement du XVII^e^ siècle. Vient ensuite Jean de Garat (Johannes de Garat), né en 1652, qui épousa une demoiselle Darqué, dame de Maltia, dont on retrouve le nom porté par le frère cadet du chan-

1. *Archives municipales de Sare.*

teur; puis, Pierre de Garat, fils du précédent, né en 1686, qui épousa une demoiselle d'Aubadine d'Etchegoyen. De ce mariage naquit, en 1709, un fils, Pierre de Garat, né comme son père et son grand-père à Ustaritz, et qui étudia la médecine.

Ces sortes d'études coûtaient fort cher alors et nécessitaient de longs et dispendieux déplacements. Il fallait qu'une famille eût une certaine fortune pour faire embrasser cette profession à l'un des siens.

Pierre de Garat fut un habile praticien, exerçant honorablement son utile métier dans la Navarre espagnole et la Navarre française.

Les honoraires perçus par lui sur les deux versants des Pyrénées ne pouvaient être des plus élevés, et le prix de ses soins se soldait sans doute bien souvent en nature. Il n'était cependant plus alors question de Thomès et de Diafoirus. Comme nombre de ses confrères, le médecin Garat s'occupait d'hygiène, de statistique, de philosophie et même de politique. Il faisait partie de cette petite bourgeoisie provinciale devenue par ses mœurs et ses habitudes presque l'égale de la noblesse campagnarde qu'elle avoisinait et touchait de si



près, vivant dans le respect de soi-même et des autres, d'une vie fière, réservée, un peu prude et modeste, mais heureuse.

Ce Pays basque, comme son voisin le Béarn, assurait l'existence douce à ses habitants. Ne lit-on pas dans Arthur Young[1] : « Pau, le 12 août 1787. — Quelques parties de l'Angleterre se rapprochent de ce pays de Béarn, mais nous en avons bien peu d'égales à ce que je viens de voir dans ma course de douze milles, de Pau à Monein... Partout on respire un air de propreté, de bien-être et d'aisance qui se retrouve dans les maisons, dans les étables fraîchement construites, dans les petits jardins, dans les clôtures... »

Au point de vue bien-être, le pays basque était encore plus avancé que le Béarn.

Pierre de Garat épousa une jeune fille des environs d'Ustaritz[2], mademoiselle d'Hiriart de Macaye, dont il eut six enfants, quatre fils et deux filles nés tous à Ustaritz dans la maison qui porte toujours

1. Arthur Young, *Voyages en France*.

2. Le Labourd, dont le chef-lieu était Ustaritz, est borné à l'Ouest par le golfe de Gascogne, au Nord par l'Adour, à l'Est par la basse Navarre et au Sud par les Pyrénées. Ses principaux centres de population sont, en plus d'Ustaritz : Saint-Jean-de-Luz, Saint-Pée-sur-Nivelle, Guiche, Hendaye et Cambo.

le nom de « Garatchea », c'est-à-dire maison des Garat.

Elle est située à l'entrée du bourg, et était peu différente encore, il y a quelques années, des autres fermes ou métairies avoisinantes, ayant comme elles ses murs blancs et sa toiture couverte de tuiles rouges. Il n'en est plus de même aujourd'hui; récemment achetée par ce que l'on appelle là-bas un « Américain », ce qui veut dire un enfant du pays revenu après fortune faite d'Amérique où il avait émigré, elle a été transformée et aménagée en une sorte de villa ou de chalet moderne sans style ni caractère. Il serait bien difficile à présent d'y retrouver la chambre où sont nés les ancêtres de Pierre-Joseph Garat : son grand-père, son père, ses oncles, ses tantes, tous les siens.

Les quatre fils du médecin d'Ustaritz embrassèrent la carrière du barreau et s'y distinguèrent à des degrés différents.

Dominique Garat, l'aîné, le père de notre chanteur, avocat au Parlement de Bordeaux, né le 12 décembre 1735, fut député du Labourd à l'Assemblée nationale de 1789; Laurent Garat, le

second, se fit prêtre, fut professeur au Collège de Guyenne et en même temps avocat au Parlement de Bordeaux comme son frère aîné; Dominique-Joseph Garat, le troisième, né le 8 septembre 1749, fut membre de l'Assemblée constituante, ministre de la Justice sous la Convention, plus tard membre de l'Institut, sénateur et comte de l'Empire; enfin, le quatrième et dernier, Léon Garat, resta au pays natal.

Des deux filles qui se suivaient et se trouvaient les troisième et quatrième enfants de la famille, la première, Théodore, se fit religieuse et devint supérieure du couvent de la Visitation de Bayonne, où elle fut remarquée pour sa beauté non moins que pour son intelligence; la seconde, Manuela, épousa un M. Herembourg.

Les destinées des enfants de Pierre de Garat montrèrent bien que cette petite bourgeoisie dont ils sortaient pouvait aspirer à tout. Deux ou trois générations avaient suffi pour affiner leur origine rurale et pour élever cette famille de paysans jusqu'aux professions libérales. Le cas n'était pas rare dans l'ancienne France, quoique l'on en veuille dire aujourd'hui, et, à part « les ambassades

et les grands commandements militaires, toutes les fonctions étaient accessibles à tous[1] ».

Dominique Garat commença ses études sous la direction de l'abbé Istard, prêtre à Ustaritz; son frère Joseph fut confié aux soins de l'abbé Duronea[2], parent de la famille, curé de Saint-Pée-sur-Nivelle, près de Saint-Jean-de-Luz. Plus tard, les quatre frères, Dominique, Léon, Joseph et Laurent furent envoyés, pour achever leur éducation, au séminaire de Larressore, fondé en 1733, par l'abbé Daguerre[3]. Situé dans une position délicieuse, entre Ustaritz et Bayonne, cet établissement existe encore aujourd'hui et sert de petit séminaire pour les prêtres du diocèse de Bayonne.

En 1755, nous trouvons Dominique Garat avocat au Parlement de Bordeaux. S'il choisit

1. Brunetière, *Le paysan sous l'ancien régime.* (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1883.)

2. L'abbé Duronea, curé de Saint-Pée-sur-Nivelle, succéda vers 1775 à l'abbé de Saint-Martin et eut pour successeur l'abbé Dominique Casaubon, en 1780. On l'appelait Duronea le Vieux. Il avait été précédemment vicaire de la même paroisse. — L'abbé Haristoy, *Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, année 1896, p. 236.

3. *Vie de l'abbé Daguerre, fondateur du séminaire de Larressore*, par l'abbé Duvoisin, 1 vol. in-8, imprimerie Lamaignère, Bayonne, 1861.



la capitale de la Guyenne pour aller y exercer ses talents, au lieu de Pau, bien plus rapproché de son pays natal, c'est que du Parlement de Guyenne ressortissait la sénéchaussée de Bayonne dont dépendait le bailliage d'Ustaritz[1].

Le Parlement de Bordeaux offrait encore à son activité un champ autrement vaste, car il comprenait non seulement le Bordelais, le Bazadais, l'Agenais, le Quercy, le Rouergue et le Périgord, mais encore les Landes, le Condomois, le Limousin, la Saintonge, l'Angoumois, l'Armagnac, Bayonne et le Labourd, comme nous venons de le voir. Ajoutons que Bordeaux était alors à l'apogée de sa prospérité. C'était le premier port de commerce de France. Ses navires sillonnaient toutes les mers. La réputation et la célébrité de ses marchands étaient universels. Le commerce avec les Antilles, que Bordeaux avait pour ainsi dire monopolisé, en avait fait la capitale coloniale du Sud-Ouest de l'Europe. Cette activité commerciale n'empêchait pas les arts, les lettres, l'éloquence tout particulièrement, qui est

1. Un édit de juillet 1787 réunit les intendances de Pau et de Bayonne aux intendances voisines (*Traité des droits*, p. 448).

d'ailleurs un produit du terroir, d'être en honneur dans cette ville privilégiée. « Dans les salons de Bordeaux, la conversation vive et légère ne tarit pas, écrit en 1785 madame Laroche, femme d'un conseiller de Mayence, on chante, on récite des vers[1]. »

Chose faite pour étonner quelque peu, on trouvait alors dans la bourgeoisie bordelaise une culture intellectuelle supérieure à celle que l'on y rencontre aujourd'hui[2]. Tous y savaient le latin; les études classiques étaient suivies par les fils des riches négociants qui peuplaient le collège de Guyenne et les autres établissements similaires. Bien rares étaient alors ceux qui, sur les bords de la Garonne, n'auraient pu improviser un compliment en vers badins à Eglé ou tourner agréablement une épitre à Chloris[3].

1. Albert Babeau, *Les voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'au XVIII^e siècle*, 1 vol. in-12, Firmin-Didot, édit., Paris, 1885, p. 277.

2. Albert Babeau, *Les bourgeois d'autrefois*, 1 vol. in-8, Firmin-Didot, édit., Paris, 1886, p. 305.

3. L'instruction n'était cependant pas plus largement répandue dans le Bordelais que dans le reste de la France. La diffusion de l'enseignement secondaire était considérable à cette époque. « On ne peut évaluer à moins de 900 le nombre des écoles secondaires dans l'ancien régime », dit M. Silvy dans une brochure sur *les Collèges en France, avant la Révolution*. En 1789

Le Parlement de Bordeaux[1] avait à sa tête le président Dupaty[2] lorsque Dominique Garat vint y prendre sa place au barreau, où il ne tarda pas à se faire remarquer à côté des Jean de Seze, Duranteau, Martignac père, Cazalet, Brochon, Vergniaud, Guadet, Gensonné, Ferrère, Desvignes et d'autres qui « remplissaient les échos du Palais des accents de leur éloquence[3] ». Ces avocats au Parlement n'étaient pas de petits personnages. Comme les conseillers, ils portaient l'hermine; « coiffés, poudrés, en habits de soie de couleur tendre ou sombre, suivant la saison, en longue lévite, veste et culotte également de soie, bas blancs et souliers à larges boucles d'or ou d'argent, appuyés sur leurs hautes cannes à pomme d'or », ils tenaient le haut du pavé. Esprits très cultivés,

la proportion des élèves fréquentant ces établissements était de un sur vingt et dans presque tous l'instruction était gratuite.

1. Chauvot, *Histoire du barreau de Bordeaux de 1775 à 1815*, 1 vol. in-8, Durand, édit., Paris, 1856, p. 21 et suiv.

2. Dupaty (Claude-Marguerite J.-B. Mercier), né à La Rochelle en 1744, mort à Paris en 1788, successivement avocat et président à mortier au parlement de Bordeaux. On a de lui, en plus de *Lettres sur l'Italie*, des *Réflexions historiques sur les lois criminelles* et un *Mémoire*, adressé à Louis XVI, qui sauva la vie à trois hommes injustement condamnés à la roue.

3. A. Vivie, *Histoire de la Terreur à Bordeaux*, 2 vol. in-8, Feret et fils, édit. Bordeaux, 1877, t, I, p. 10.

très littéraires pour la plupart, ils se montraient en outre, en leur qualité de méridionaux, tant soit peu frondeurs et d'une indépendance absolue.

L'autonomie propre des différentes provinces qui constituaient l'ancienne France, les privilèges particuliers appartenant à chacune d'elles et, parmi ceux-ci, celui pour chaque Parlement de juger en dernier ressort, donnaient à la profession d'avocat en province une tout autre importance que celle dont elle jouit de nos jours. Les hommes distingués ayant embrassé cette carrière sentaient moins le besoin d'aller exercer leurs talents à Paris, qui n'était pas alors, comme maintenant, une sorte de résumé de tous les barreaux de France. Ils se contentaient, sans pour cela se considérer comme amoindris, de briguer les applaudissements et les suffrages de leurs concitoyens, et ne quittaient guère le Parlement dans le ressort duquel ils étaient nés.

Dominique Garat fut vite apprécié au Parlement de Bordeaux[1]. Il avait l'esprit ouvert, l'imagination riche et fleurie, l'éloquence facile, sans être emphatique et ampoulée, comme celle de la plu-

1. Chauvot, *Le barreau de Bordeaux de 1775 à 1815*, ouv. cit.

part de ses contemporains. Il prit rapidement rang parmi les meilleurs avocats d'une compagnie qui comptait alors tant de membres éminents, et les clients ne lui firent pas défaut. Ne se contentant pas d'être un parfait homme de loi pénétré de la conscience de ses devoirs, il voulut aussi de temps en temps payer son tribut à Apollon. Il en existe une preuve et un témoignage dans la pièce de vers qu'en qualité de syndic de l'ordre des avocats au Parlement, il adressa le 10 juin 1788 au premier président Leberthon, du haut du balcon de son propre hôtel situé rue du Mirail, à l'occasion du rappel de l'ancienne magistrature qui avait été suspendue pour des causes dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Faut-il ajouter que le poète fut interrompu à plusieurs reprises par les applaudissements de la foule réunie sous les fenêtres de l'hôtel.

Voici d'ailleurs ce morceau, bien dans l'esprit du temps, qui éclaire d'un jour curieux le caractère de notre avocat gascon :

O toi qui réunis à la candeur du sage
L'âme sublime du Romain,
Leberthon, de ce peuple inquiet, incertain,
Daigne agréer le simple hommage.

Ils sont arrosés de nos pleurs,
Les lauriers dont mes mains viennent parer ta tête,
L'Aquitaine gémit.... de noirs avant-coureurs
Ont annoncé la tempête,
Ton cœur n'en est point affecté;
Sur ton front vénérable, on voit régner le calme
Et soixante ans d'adversité
Ont appris à ta mâle et noble intégrité
Que la foudre jamais ne noircira la palme
Que te doivent ton siècle et la postérité [1]!

Peu d'années auparavant, notre jurisconsulte, tout frais descendu de ses montagnes, assistait au grand théâtre à la représentation d'une pièce. Les acteurs chargés de danser le saut basque, le fameux *mutchikoak* du Labourd et de la Navarre, s'acquittant de leur mission d'une façon pitoyable, il s'élança, sans plus réfléchir, sur la scène et se mit à donner aux spectateurs une leçon de cette danse de son pays, au grand étonnement du public et au non moins grand scandale du Parlement qui, à cette occasion, infligea une suspension de quelques jours à notre trop fougueux avocat pour avoir ainsi compromis sur les planches la dignité de sa robe [2]. Ne nous étonnons

1. Chauvot, *Le barreau de Bordeaux de 1775 à 1815*, p. 71, ouv. cit.
2. *Ibid.*

pas outre mesure. « Le président de Brosses, — nous dit Taine [1] — si grave sur les fleurs de lys, si intrépide dans ses remontrances, si laborieux, si érudit, est un boute-en-train merveilleux, un vrai Gaulois d'une verve étincelante, intarissable en plaisanteries salées; devant ses amis, il ôte sa perruque, sa robe et même, quelquefois, quelque chose de plus. »

Malgré l'incartade que nous venons de raconter, Dominique Garat n'en fut pas moins un sérieux légiste et un homme du monde accompli, à la physionomie ouverte et prévenante, aux manières exquises, l'ami de tous ceux qui s'occupaient d'art et de lettres, le personnage indispensable des réunions mondaines.

Il fut un des habitués des salons bordelais dont la société choisie rendait la fréquentation des plus agréables. Nommons parmi les principaux : ceux de madame Louis [2], femme du célèbre architecte du grand théâtre, musicienne distinguée, d'une beauté remarquable; de

1. H. Taine, *Les origines de la France contemporaine*, 5 vol. in-8, Hachette, édit., Paris, 1882, t. I, p. 194.

2. Chauvot, *Le barreau de Bordeaux de 1775 à 1815*, t. I, p. 10, ouv. cit.

Lemesle [1], où il se retrouvait avec la plupart de ses confrères du barreau; les salons des riches négociants Gradis, Raba frères, etc.

Cette bourgeoisie bordelaise, d'une opulence presque princière, avait acquis un degré de prospérité dont il est difficile de se faire une idée aujourd'hui. Le Feuvre, dans ses *Souvenirs de Nantes avant et pendant la Révolution* [2], dit que les grands armateurs de cette ville maritime, ayant remarqué que « l'eau des sources montagneuses de Saint-Domingue lui donnait une blancheur plus grande que celle de nos rivières de France », y envoyaient leur linge à blanchir. Leurs confrères de Bordeaux auraient été bien capables d'en faire autant. Ce qui est certain, c'est que leur richesse en linge était excessive et que, aussi bien à Bordeaux qu'à Nantes, nombreuses étaient les familles possédant plus de cent paires de draps. Leur luxe de table n'était

1. Lemesle (Charles), né au Havre, armateur à Bordeaux, fut député en 1789 par le corps des négociants pour être un des représentants du Tiers-État de la ville de Bordeaux.

2. Le Feuvre, *Souvenirs de Nantes avant et pendant la Révolution*, 1 vol. in-8, Vincent Forest et Emile Grimaud, édit. — Albert Babeau, *Les bourgeois d'autrefois*, p. 70, ouv. cit.

pas moins grand et, chez ces opulents négociants, on était le plus ordinairement servi dans de la vaisselle plate.

Dans ce milieu bordelais très libéral et très entreprenant, Dominique Garat, ainsi que nombre de ses confrères, Vergniaud, Guadet, Gensonné, se trouva vite indiqué comme un des chefs des revendications populaires qui commençaient à sourdre de tous côtés.

En 1787, il fut appelé à l'Assemblée nationale par son pays natal, le bailliage d'Ustaritz [1]. Il prit donc le chemin de Versailles. Nommé presque aussitôt l'un des commissaires du Tiers-État chargés de négocier la réunion des Trois Ordres, il fit ensuite partie de la délégation qui accompagna Louis XVI à Paris, après la prise de la Bastille. Quoique très libéral, il était de ceux qui cherchèrent à concilier les aspirations nouvelles avec la royauté à laquelle il était sincèrement attaché. Aussi, fut-il bientôt considéré

1. En 1790, Ustaritz fut le chef-lieu d'un district composé des communes de Bardos, Biarritz, Cambo, Espelette, Hasparren, Macaye, Mouguerre, Sare, Saint-Jean-de-Luz, Saint-Pée-sur-Nivelle, Urrugne, Ustaritz et de la ville de Bayonne. (Paul Raymond, *Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées*, 1 vol. in-4, Imp. impériale, Paris, 1863).

comme réactionnaire et en butte à l'hostilité des hommes enclins aux mesures de violence.

Voici à ce propos une anecdote caractéristique qui montrera en même temps sa présence d'esprit : un jour, Dominique Garat se rendant chez Talleyrand, rencontre l'abbé Grégoire qui en sortait. « Bonjour, aristocrate », s'écrie l'évêque assermenté de Blois. « Adieu, beau masque », réplique l'avocat girondin.

Est-ce son long séjour à Bordeaux comme avocat au Parlement, n'est-ce pas plutôt la jalousie inhérente et habituelle entre voisins? toujours est-il que Dominique Garat s'efforça, mais en vain, d'empêcher son pays et les autres parties des provinces basques, d'être confondues administrativement avec le Béarn, pour former le département des Basses-Pyrénées[1].

Voici un extrait du discours prononcé par lui à cette occasion à l'Assemblée législative, qui montre ses sentiments à cet égard et donne une idée assez exacte de son genre d'éloquence fine et bon enfant :

« Messieurs, dit-il, les Basques ont leur langue,

1. Assemblée législative, 1791.

les Béarnais ont leur patois, et ils ne pourront jamais se comprendre entre eux en parlant. Espérer que les Béarnais puissent apprendre la langue basque, ce serait une illusion. Un vieux proverbe dit que le diable en personne, ayant passé sept ans dans nos provinces pour étudier ce bel idiome, n'en avait appris que deux mots : *bay*, oui; *ez*, non; ses progrès en littérature euskarienne n'allèrent pas plus loin. Quoique les Béarnais soient plus fins que le diable, ils ne réussiront pas mieux que lui à parler le basque. Mon proverbe vous fait sourire; sous une forme populaire et triviale, il cache une grande vérité : c'est que le Béarnais et le Basque ne peuvent faire ménage ensemble; rarement ils sont d'accord et ils ne s'aiment guère. Gardons-nous de les mettre dans le même département[1]. »

Dominique Garat ne fut pas écouté; mais l'accord s'est-il fait depuis entre Basques et Béarnais? c'est douteux.

Sa législature terminée, notre homme se retira à Ustaritz. Il ne pouvait plus être question pour

1. Aug. Chaho, *Biarritz, entre les Pyrénées et l'Océan*, t. II, p. 236, ouv. cit.

lui de reprendre l'exercice de sa profession à Bordeaux, livré à l'anarchie, et d'où le Parlement, où il avait siégé, avait été balayé par le souffle révolutionnaire. Dominique Garat se contenta de présider quelque temps l'administration municipale de son bourg natal, alors chef-lieu de district. Mais bientôt, frappé au cœur par les excès de cette révolution dans laquelle il avait mis toutes ses espérances, il ne fit plus que végéter et s'éteignit, le 19 novembre 1799, dans des sentiments de chrétien sincère et de royaliste libéral mais désillusionné.

Aussi, quinze ans plus tard, après la chute de l'Empire, lors de la Restauration, Joseph Garat, l'ancien conventionnel, l'ancien ministre de la Justice un peu malgré lui, l'ancien comte de l'Empire, écrit-il à un de ses amis resté à Ustaritz, loin des troubles et des agitations de la vie politique, que son frère eût été bien heureux de voir le retour des Bourbons, s'il avait été encore vivant.

Ce même Joseph Garat, ce farouche montagnard de la légende, n'était point aussi noir que

l'on a bien voulu le faire croire. Il demeura toujours fort affectionné aux siens, à ses frères, comme en témoigne d'une façon fort originale ce petit fait dont l'authenticité est absolue. Après les sanglantes journées de la Terreur, quand le calme fut rétabli, Dominique, Joseph Garat et l'un de leurs frères, Léon, qui n'avait guère quitté le pays basque, et, à l'encontre des deux autres, n'avait point joué de rôle dans ce drame terrible, se rencontrèrent fortuitement aux allées de Tourny à Bordeaux où ils se trouvaient de passage. Les trois frères, malgré leurs différentes manières de voir, d'agir et de penser, avaient néanmoins conservé les uns pour les autres une très grande et très profonde affection. Ils la manifestèrent alors, avant de s'embrasser, eux, hommes graves, sérieux et mûris par les circonstances, par un saut basque dansé instinctivement par tous trois.

Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de parler de la carrière politique de Joseph Garat[1], si diversement jugée et appréciée selon l'opinion à

1. *Notice sur la vie et les travaux de M. le comte Garat*, par Ch. Comte (*Mémoires de l'Académie des Sciences morales*, 2e série, t. I, p. xxv et suiv.).

laquelle appartenaient ceux qui ont parlé de lui. Pour les uns, ce fut un rhéteur grotesque dont la poltronnerie et l'incapacité ont été une des principales causes de la défaite de la Gironde, qui trouva moyen de se tirer d'affaire sous tous les gouvernements, flottant tour à tour, en flairant le vent, de Robespierre à Barras, de Barras à Napoléon; pour les autres, un philosophe aimable et sensible, un littérateur distingué, un politique intègre, habile et libéral[1]. Encore une fois, nous n'avons pas à décider entre ces deux opinions si opposées. Remarquons seulement au sujet de son attitude auprès de Louis XVI à ses derniers moments, qu'il soutint que c'était à son corps défendant et absolument contraint par sa situation de ministre de la Justice, qu'il fut dans la nécessité de lire son arrêt de mort au malheureux

1. « Garat était une sorte de Pons (de Verdun) en prose... il avait modulé des phrases sur : « La haine sourde du pauvre contre le riche », qui l'avaient fait prendre au sérieux par les Girondins. Sa poltronnerie et son incapacité furent les causes principales de la défaite de la Gironde. Il flatta comme les autres Robespierre, puis Napoléon. Il mourra riche et dévot... » H. Forneron, *Histoire générale des Émigrés*, 2 vol. in-12, Plon et Cie édit., Paris, 1884, t. I, p. 65. — « Garat, un idéologue », H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine*, t. III, p. 191, ouv. cit.

souverain et que s'il fit entourer par des gendarmes la voiture conduisant l'infortuné monarque au supplice, ce fut pour empêcher la populace de se porter aux plus violents excès contre le confesseur du roi. Toujours est-il qu'il n'oublia jamais le séminaire de Larressore où il avait été élevé, et qu'en 1819 il contribua par une assez forte somme à la restauration de cet établissement religieux. A Ustaritz, où il passa les dernières années de sa vie dans la paix et le recueillement, comme un sage et un chrétien, il vécut dans l'intimité du curé de la commune qui le prépara à la mort.

Nous avons dit deux mots de Léon Garat dont l'existence s'écoula calme et tranquille à Ustaritz, autant que le malheur des temps pouvait le permettre. Il est encore un cinquième frère Garat, le sixième et dernier enfant du médecin d'Ustaritz, cité seulement jusqu'à présent en passant, Laurent Garat qui, entré dans les ordres, se fit en outre recevoir avocat et qui, établi à Bordeaux comme son frère Dominique, fut professeur de philosophie au collège de Guyenne[1].

1. E. Gaullieur, *Histoire du collège de Guyenne*, 1 vol. in-4, Sandoz et Fischbacher, édit., Paris, 1874, p. 186 et suiv.

Le collège de Guyenne n'était pas une institution sans importance, tant s'en faut, bien que ses affaires financières ne fussent pas des plus prospères. Ses administrateurs ou régents étaient des fonctionnaires nommés par le roi et payés par la jurade de Bordeaux, plus ou moins régulièrement, il est vrai. En 1760, il leur était dû trois années de gages et, pour les empêcher de quitter l'établissement, il fallut non seulement un arrêté en forme leur enjoignant de rester à leur poste, sans traitement et presque sans pain, mais encore, pour plus de sûreté, les faire garder pour ainsi dire à vue. C'est cependant vers cette époque, en 1764, que l'abbé Laurent Garat entra dans l'institution en qualité de professeur de philosophie adjoint [1].

L'abbé Broc, docteur ès arts, chanoine de Saint-André, auteur d'une réfutation de l'opinion de Malebranche sur l'*Origine des idées*, professeur de philosophie à ce même collège, demanda alors qu'on lui adjoignît un professeur sur lequel

1. Les collèges étaient alors beaucoup plus nombreux que de nos jours, dirigés dans la plupart des grandes villes par des ordres puissants, mais quelquefois aussi par des prêtres séculiers ou des laïques. (Albert Babeau, *La Province sous l'ancien régime*, 2 vol. in-8, Firmin-Didot, édit., 1894, t. II, p. 310.)

il pût se décharger d'une partie de sa tâche, trop lourde pour son âge. L'abbé Garat fut choisi, pour remplir ce poste, par les jurats et le principal du collège et reçut le titre de professeur adjoint de philosophie. On obtint du roi, pour lui, la survivance de l'abbé Broc qui écrivit lui-même à Versailles pour en faire la demande. Les deux professeurs se partageaient le travail, l'un faisant son cours le matin, l'autre le soir.

L'acte de nomination de l'abbé Garat à la bourgeoisie de Bordeaux se trouve aux archives municipales de la ville; le voici d'ailleurs : « Garat (Mr Mtre Laurent), avocat en la Cour, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, professeur de philosophie au collège de Guyenne, habitant de cette ville, a prêté serment de bourgeois d'icelle, au cas réglé et accoutumé, après avoir fait enquête de sa bonne vie et mœurs devant Mr Duluc, jurat commissaire, à ce député[1]. — 1er février 1764. »

Entré en fonctions en 1764, jusqu'en 1773, c'est-à-dire pendant neuf ans, Laurent Garat ne reçut

1. *Archives municipales de Bordeaux*, série BB, Livre des Bourgeois de Bordeaux.

d'autre rémunération que ce que voulut bien lui abandonner l'abbé Broc, « qui, en sus de ses appointements, prélevait sur chacun de ses écoliers un droit de scolarité fixé à quinze livres », ce qui lui faisait, à peu près annuellement, une somme de quinze cents livres, le nombre des élèves de philosophie étant d'une centaine. Ce ne fut qu'au bout de ces neuf ans, quoiqu'il eût été nommé professeur titulaire l'année qui suivit sa nomination d'adjoint, que l'abbé Garat eut un traitement fixe de douze cents livres.

Il passa ensuite au rang de sous-principal. A un moment donné, la jurade de Bordeaux se réunit pour décider un plan de réformes urgentes à introduire au collège de Guyenne et les régents furent invités à l'accepter. On leur demanda en même temps de choisir, parmi leurs collègues, ceux qu'ils jugeaient devoir être mis à la tête de l'établissement pour procéder à l'exécution de ces réformes. L'abbé Broc fut désigné comme principal, et MM. Garat et Taverne, ce dernier professeur de rhétorique, comme sous-principaux. Cet état de choses dura jusqu'en 1784. A cette époque la direction du collège passa

dans les mains des prêtres de la Doctrine chrétienne. Les pensions des professeurs furent en même temps liquidées. Le nom de l'abbé Garat ne figure pas sur cette liste. Il y a donc lieu de penser qu'il mourut un peu après 1773, dernière date où l'on trouve son nom mentionné sur les registres du collège.

Que l'on nous excuse de nous être attardé sur l'abbé Laurent Garat et le collège de Guyenne. Mais il ne faut rien négliger de ce qui peut donner quelques éclaircissements sur la famille de notre chanteur et sur son milieu.

Maintenant, pour en finir de ce côté, il est utile de dire que l'abbé Garat, curé de Saint-Barthélemy dans la cité, à Paris, dont parle madame Roland dans ses *Mémoires*[1], quoique étant très certainement d'origine basque, ne semble pas devoir être rattaché à la famille de Pierre-Joseph Garat, pas plus d'ailleurs que le chevalier de Garat, également d'origine basque, qui commandait en 1815 la frégate *la Fleur de Lys*, en croisière dans les parages de l'île d'Elbe dont les

1. Madame Roland, *Mémoires*. Collection Barrère. 2 vol. in-8. Baudoin frères, édit., Paris, 1827, t. I, p. 12.

efforts n'empêchèrent pas le débarquement de Napoléon au golfe Juan. Ce dernier ne fait peut-être qu'une seule et même personne, sans que nous puissions l'affirmer, avec le corsaire du même nom, d'abord second, puis ensuite capitaine du navire *le Tilsitt*[1] numéro 2, armé à Bayonne, qui fit la course avec succès pendant les années 1809 et 1810.

1. *La tradition au Pays basque.* E. Ducéré. *Les Corsaires de Saint-Jean-de-Suz.* 1 vol. in-8. Bureaux de la Tradition nationale. Paris, 1899, p. 237.

CHAPITRE II

Mariage de Dominique Garat à Bordeaux. — Naissance et baptême de Pierre Garat. — Maison natale de Garat, rue Buhan. — La rue Garat. — Garat envoyé en nourrice à Barsac. — La nourrice mélomane. — Garat ramené à sa famille. — Chanteurs basques et béarnais. — Première éducation de Garat dans une école de Bordeaux. — Il est envoyé au collège de Barbezieux. — Il s'y occupe de musique. — Il y tombe gravement malade. — Son père et son oncle Joseph vont l'y chercher et le ramènent à Bordeaux. — Sa maladie. — Sa convalescence. — Le cirque Franconi et les courses d'animaux. — Voyage dans le Pays basque et à Bayonne. — Danses et chants basques. — Bayonne à la fin du XVIII[e] siècle. — La musique à Bayonne. — Études musicales de Garat commencées à Bayonne sous la direction de Lamberti. — Elles sont continuées à Bordeaux avec Beck. — Représentations lyriques au théâtre de Bordeaux. — Garat étudie la vocalisation seul dans sa chambre. — Il chante aux allées Tourny avec Azevedo. — Bagarre aux allées Tourny. — Garat s'essaie dans les concerts privés et publics. — La société du Musée. — Départ de Garat pour Paris.

Dominique Garat épousa à Bordeaux mademoiselle Françoise Gouteyron[1], fille d'un ancien

1. Dans sa famille, nous ignorons pour quelle cause, on appelait familièrement mademoiselle Gouteyron, Papille.

chirurgien du maréchal de Saxe, établi chirurgien accoucheur dans la capitale de la Guyenne. La mère du chirurgien Gouteyron[1] appartenait à l'ancienne famille bordelaise des Fonfrède. De ce mariage naquirent cinq enfants dont l'aîné fut Pierre, notre héros, puis vinrent : Maltia dont le nom est celui d'un ancêtre maternel, Francisque, une fille Théodore, ainsi nommée en souvenir de la tante supérieure de la Visitation à Bayonne; elle épousa un M. Lubbert; le dernier fut Fabry dont nous parlerons plus tard.

Pierre-Jean Garat naquit à Bordeaux le 27 avril 1762, dans la rue Désirade, sur la paroisse Saint-Éloi. Il fut cependant baptisé, nous ne savons pourquoi, dans l'église Saint-Nicolas. Voici d'ailleurs son acte de naissance, relevé sur les actes de l'état civil de la ville de Bordeaux :

« L'an 1762, et le 27 avril, je soussigné, ay baptisé Dominique Pierre Jean, fils légitime de Mᵉ Dominique Guarat advocat en la cour et de

1. Chez le docteur Jules Garat, à Bordeaux, se trouve un grand portrait de famille, œuvre d'un peintre inconnu, d'un dessin et d'une couleur fort satisfaisants, représentant le chirurgien Gouteyron debout; à côté, assise dans un fauteuil, madame Gouteyron et entre eux deux, leur fille âgée d'une douzaine d'années.

demoiselle Françoise Gouteyron, h^ts à Bord^x, parro Saint-Eloy, né hier à 11 heures et demy du soir; a été parrain : sieur Pierre Guarat, aieul dudit enfant, médecein à Bayone; a tenû p^r luy, sieur Jean Boyer, et maraine : Marie Hiriart aieule, habit^e de Bayone; a tenû p^r elle, dem^elle Anne Périgord, qui ont signé. Le père absent et le parrain m'a présenté ledit enfant.

Signé au registre :

» LORDIANNE, curé; BOYER, PERIGORD[1]. »

La lecture de cet acte ne laisse subsister aucun doute sur le lieu de naissance de P. Garat. Les *biographies Didot*, *Michaud*, *Fétis*[2] et nombre d'autres, qui n'ont fait que se recopier les unes les autres, ont commis une erreur manifeste en le faisant naître à Ustaritz dont les registres paroissiaux de naissances, de 1761 à 1768, ne portent pas une seule fois le nom de Garat. Seul l'*Annuaire nécrologique* de 1823, ainsi que la *notice*

1. *Archives municipales de Bordeaux*, état civil, n° 569; extrait des registres des actes de naissances de la paroisse Saint-Nicolas de l'an 1762. — Voir Appendice.

2. Voir ces différentes notices. Voir aussi les *Archives historiques de la Gironde*, t. XXX.

consacrée à Pierre Garat par son oncle Joseph Garat[1] rétablissent la vérité et le font naître à Bordeaux. La première cause de cette erreur dans laquelle est tombé Miel[2] est que, par une lubie dont nous ne nous expliquons pas très bien la raison, Pierre Garat aimait à laisser croire qu'il avait vu le jour dans le pays basque.

Dans ce même acte de baptême, on voit encore que le grand-père et la grand'mère paternels de notre futur chanteur sont désignés comme habitant Bayonne. Avaient-ils quitté Ustaritz pour Bayonne? c'est fort douteux et ce n'est probablement là qu'une fausse indication.

La maison natale de Pierre Garat existe encore, mais elle a été remaniée depuis la fin du

1. *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*, 55e cahier, t. XIX, juillet 1823, 5e année). — Cette notice non signée est l'œuvre de Joseph Garat, l'ancien conventionnel, comte et sénateur de l'Empire.

2. *Notice sur Garat, célèbre chanteur*, par Miel (sans titre, in-8; extrait des *Mémoires de la Société d'Emulation de Cambrai*). — Cette courte notice est avec celle de J. Garat, la plus complète qui ait été écrite sur Pierre Garat. Son auteur, Miel, né à Cambrai, avait été chef de division à la Préfecture de la Seine. Il fut avec M. Chelard, un des fondateurs du concert de l'Athénée Musical en 1829, créé sous les auspices du comte de Chabrol de Volvic, préfet de la Seine, qui mit à leur disposition la salle Saint-Jean à l'Hôtel de Ville.

XVIII^e siècle. Elle porte aujourd'hui le numéro 40 de la rue Buhan, qui n'est autre que la rue Désirade débaptisée. Cette maison était restée dans la famille Garat jusqu'à ces derniers temps, et ce n'est que tout dernièrement qu'elle a été vendue par Joseph Garat, directeur des douanes à Montpellier, petit-fils de Dominique Garat.

La rue Désirade communique avec les Fossés-des-Tanneurs, appelés aujourd'hui cours d'Alsace. A la fin du siècle dernier elle était surtout habitée par la magistrature et le barreau. Le conseiller Buhan[1], dont elle porte le nom actuellement, était un éminent magistrat. La rue Désirade n'est en réalité que la continuation de la rue des Beauliers et commence au cours d'Alsace, pour aboutir au cours Victor-Hugo. Elle est traversée dans son parcours par les rues Sainte-Colombe, Bouquière et Teulière; puis, par deux autres rues ou, pour mieux dire, deux ruelles, les rues du Sau et Saint-Eloy. C'est une voie étroite et tortueuse comme en renfermait tant le vieux Bordeaux avant sa transformation

1. Buhan (André), né en 1755, mort en 1830; jurisconsulte, procureur général, puis président à la Cour royale de Bordeaux.

par l'intendant Tourny à la fin du XVIII^e siècle. La plupart de ses maisons, construites au XVII^e siècle, ont conservé un aspect froid, sombre et rébarbatif, mais aussi un certain air de grandeur et de noblesse avec leurs grands portails, leurs ferronneries ouvragées, leurs escaliers en pierre, que ne leur ont pas fait complètement perdre les transformations auxquelles les ont condamnées leurs habitants actuels, petits commerçants ou demi-ouvriers. La maison Garat ne fait pas exception à cette règle et ne se distingue guère par conséquent de ses voisines.

Il existe sur le cours Saint-Jean, près du marché des Capucins, une rue Garat, sans caractère ni aspect particulier, toute semblable à nombre d'autres rues secondaires de Bordeaux. Il n'est pas étonnant que le nom de Pierre Garat ait été donné à cette rue plutôt qu'à celle où il a vu le jour; en effet, lorsque la rue Désirade est devenue la rue Buhan, on ignorait généralement à Bordeaux qu'il y fût né.

Une fois grand-père, le chirurgien Gouteyron qui, en sa qualité de médecin accoucheur, se connaissait en ces sortes de choses, découvrit

à quelques lieues de Bordeaux, à Barsac[1], près de Langon[2], une excellente nourrice pour son petit-fils. L'enfant fut élevé par cette femme, dans cette région de coteaux plantés de vignes qui sont la fortune du pays. S'il faut s'en rapporter à la notice écrite par Dominique-Joseph Garat sur son neveu, la nourrice, par un heureux hasard, était une excellente chanteuse. « Le berceau auprès duquel elle chantait toujours fut pour l'enfant un lieu de délices, et l'attention qu'il ne manqua pas de donner bientôt à la voix de celle qui lui donnait son lait, remarquée par elle, lui devint une grande facilité pour le nourrissage... Avec quelques sons, elle faisait d'un tel enfant tout ce qu'elle voulait; ces sons, liés en phrases de chant, furent gravés dans l'oreille et dans la voix de l'enfant avant aucune parole et aucune phrase de la langue et, à la lettre, Garat a commencé de chanter avant de commencer à parler[3]. »

1. Barsac, commune du département de la Gironde de près de 3 000 habitants, sur la rive gauche de la Garonne, entre Podensac et Langon.

2. Langon, chef-lieu de canton du département de la Gironde, petite ville de 4 500 habitants, sur la rive gauche de la Garonne.

3. *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*), ouv. cit.

Lorsque ce phénix des nourrices ramena son nourrisson à Bordeaux, ce fut, paraît-il, un véritable concert donné par tous deux aux parents émerveillés qui restèrent abasourdis et charmés de ce qu'ils entendirent. Il faut reconnaître que c'était pour notre chanteur préluder de bien bonne heure à la carrière qu'il devait si brillamment parcourir. Tenait-il ces dispositions musicales de sa mère, musicienne accomplie, douée d'une voix fort agréable qu'elle maniait très habilement? c'est possible, c'est probable même; mais, ce qui est probable aussi, c'est que son origine montagnarde devait y être pour quelque chose. Le midi n'a-t-il pas toujours été la patrie des chanteurs et, dans le Midi, les Pyrénées, tout particulièrement, dans la partie de ces montagnes qui avoisinent l'Océan? C'est bien la terre de la mélodie par excellence. Le fameux Jelyotte, « le Dieu de la musique », comme l'avaient surnommé ses contemporains, ce merveilleux interprète de Lulli et de Rameau, était né à Lasseube, gros bourg du Béarn, non loin d'Oloron et confinant au pays basque; Lays, le célèbre ténor des derniers temps de la royauté et de la période révolution-

naire, avait vu le jour un peu plus loin, au village de La Barthe de Neste, près de Guaraison, dans les environs de Tarbes.

Les Pyrénées n'ont point cessé depuis lors de fournir leurs principaux chanteurs à nos scènes lyriques. Baroilhet, le baryton de l'époque romantique, le créateur à l'Opéra de *Charles VI*, de F. Halévy, et de Don Alphonse de la *Favorite*, de Donizetti, que n'ont pas oublié les dilettantes de la fin du règne de Louis-Philippe, est né à Bayonne, entre les montagnes et la mer. Les deux frères J. et H. Dabadie, tous deux ténors, qui créèrent aussi à l'Opéra les premiers rôles des opéras de Meyerbeer, virent le jour à Pau en face du pic du Midi d'Ossau. Junca, auquel Adolphe Adam confia le rôle de Kadoor, dans *Si j'étais roi*, — ce dont il n'eut pas à se repentir d'ailleurs, car il était difficile de rencontrer une plus belle basse taille,— était Bayonnais, comme Baroilhet. Balanqué, dans lequel Gounod avait trouvé la magnifique réalisation de son Méphistophélès, le jour où *Faust* fut donné pour la première fois au Théâtre Lyrique, encore un Bayonnais. Bonnehée, ce superbe baryton à la voix tonnante

comme le cuivre, qui s'était retiré trop tôt au gré du public de l'Opéra, où il obtint de si grands succès notamment dans la création française du *Trouvère* de Verdi, était fils d'un barbier du village de Moumour, petite commune près d'Oloron, à l'entrée de la vallée de Baretous; il avait été enfant de chœur dans l'humble église de son bourg natal, avant de prendre son vol pour Paris où il obtint le prix d'opéra, ex æquo, avec Faure en 1852, au Conservatoire, où il rentra plus tard comme professeur. Le ténor Gayarré, bien que Espagnol, n'en est pas moins originaire des Pyrénées, étant né à Roncevaux, sur l'autre versant de la montagne, à quelques pas de la frontière française.

De nos jours encore, nous verrons que c'est toujours ce coin de montagne qui fournit encore les plus belles voix. Le ténor Cossira est né à Orthez, sur les bords du gave qui descend de Gavarnie; Saleza, le merveilleux Matho de la *Salammbô* de Reyer, a vu le jour dans un petit village de la montagne, Bruges, assis sur les derniers contreforts des vallées d'Ossau et de Lourdes, à quelques lieues de Pau. Fournets, la

basse taille à l'organe si ample et si nourri, unique peut-être pour son agilité, sa solidité et la qualité robuste de son timbre, est né dans la capitale même du Béarn, à Pau, comme les Dabadie.

Nous nous reprocherions d'oublier les frères Anatole et Hippolyte Lionnet, — ces délicats chanteurs de salon, qui fondèrent en grande partie la réputation du chansonnier Nadaud, — nés dans la partie du pays basque appelée le Labourd, dans le charmant petit port de Saint-Jean-de-Luz[1].

Faut-il parler des femmes? Nommons alors mademoiselle Brenecker originaire de Pau qui, la première en France, interpréta *Lohengrin* de Richard Wagner à la célèbre représentation donnée le samedi 7 février 1891 au théâtre des Arts de Rouen ; citons encore mademoiselle Lafargue, de Biarritz, à laquelle son début à l'Opéra donne droit d'espérer un brillant avenir.

Nous en passons, mais à quoi bon allonger indéfiniment cette liste et puis, ne faut-il pas clore cette trop longue parenthèse.

1. Voir Quidam (Louis Labat), *la Semaine*, « la Frontière du Sud-Ouest » (Bayonne), dimanche 24 juin 1894.

Il n'est que temps de revenir à notre jeune mélomane. Une fois séparé de sa nourrice, il lui fallut interrompre les chants, apprendre à lire et à écrire, ce qui était moins agréable assurément. Il fut alors mis pendant quelque temps à Bordeaux, dans une école fort appréciée et très bien fréquentée, où il ne profita guère que des leçons de chant et de piano données par les meilleurs maîtres de la ville à certains de ses camarades[1]. Envoyé ensuite au Collège de Barbezieux[2] qui jouissait alors d'une réputation méritée, Pierre Garat, sans être absolument réfractaire aux études classiques, ne se montra cependant qu'un écolier des plus ordinaires. Il eut la bonne fortune de rencontrer dans cet établissement, comme professeur, un jeune homme né et élevé à Paris que les hasards de l'existence y avaient amené et qui, passionné pour la musique, passait, à jouer du violon, le temps que lui laissait sa classe. Ce fut une grande joie pour le jeune Garat de l'entendre. Il retenait naturel-

1. *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*), ouv. cit.

2. Barbezieux, sous-préfecture de la Charente, ancienne seigneurie dépendant de celle de Larochefoucauld; 3 800 habitants.

lement tous les airs que celui-ci exécutait sur son instrument et les redisait tout aussitôt de mémoire. Il apprit ainsi une cinquantaine de mélodies différentes et, quoiqu'il fût alors à peine âgé de douze ans, il avait déjà l'oreille si délicate, si fine et si exercée, qu'en l'entendant les redire, « on distinguait facilement celles qu'il avait entendues exécuter au piano » dans la première institution qu'il avait fréquentée à Bordeaux, de « celles qu'il avait retenues du violon » du jeune professeur de Barbezieux.

Cette passion exclusive pour la musique le mena aux portes du tombeau. Obsédé par la même idée, il dépérissait d'une consomption lente et progressive dont les directeurs du Collège ne s'aperçurent pas au début. Quand le danger devint imminent, sa famille fut avertie de son état, mais il était bien près d'être trop tard.

Prévenu de la maladie de son fils, son père vint à cheval, accompagné de son frère Joseph [1], le futur conventionnel, voir ce qui en était. Ils trouvèrent l'enfant si mal que, sans hésiter et sans

1. Voir *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*), ouv. cit.

perdre de temps, ils le ramenèrent sans débrider à Bordeaux, le portant tour à tour, sur le devant de la selle ou sur la croupe de leurs montures.

Les soins de la famille, ainsi que sa robuste constitution, eurent raison de la maladie du jeune Garat; mais la musique lui fut absolument interdite pendant de longs mois. On essaya de donner un autre cours à ses goûts ; on chercha à le distraire de sa préoccupation constante, mais assez inutilement.

Il y avait alors à Bordeaux des combats d'animaux, sortes de courses de taureaux qui se donnaient dans l'enclos de la Querrière, près du chemin de la Chartreuse, les après-midi des dimanches d'été[1]. On y mena notre valétudinaire qui y prit un certain intérêt. On le conduisit aussi, les jours de pluie, aux représentations du cirque Franconi, qui existait déjà à cette époque et était fort en vogue à Bordeaux[2]. Ces différentes distrac-

1. Ces combats avaient lieu à trois heures de l'après-midi. Le prix des places était de 36, 24 et 12 sols. (Voir *Journal de Guyenne*, 1er juillet 1786.)

2. Antoine Franconi, le premier des écuyers de ce nom, naquit à Venise en 1738 et mourut à Paris en 1836 à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Il tint longtemps un cirque ambulant dont ses enfants prirent ensuite la direction.

tions l'occupaient un moment; mais il fallut bien, sa santé revenant, le laisser se remettre à l'étude du chant. Ayant été, pour achever sa convalescence, passer quelque temps auprès de sa famille paternelle à Ustaritz et à Bayonne, il commença à étudier sous la direction d'un maître italien nommé Lamberti, fixé dans cette dernière ville, qui lui apprit les premiers éléments de musique[1].

Ce séjour dans le pays basque et à Bayonne lui laissa un souvenir qui ne s'effaça jamais de sa mémoire. A Ustaritz et dans les villages voisins de Sare, de Saint-Pée-sur-Nivelle, de Cambo, d'Itsatsou qu'il aimait à parcourir, il s'intéressait vivement à ces antiques danses, conservées avec un soin jaloux, telles que *l'ezpata dantza*, la *gorrai dantza*, la *pordon dantza*, que les jeunes hommes qui composaient les cortèges précédant les municipalités ou les processions religieuses, exécutaient dans les fêtes publiques. Rien de curieux comme ces danses, avec leurs figures si nobles, les danseurs s'avançant gravement sur deux rangs aux sons aigres des *gaïta*, sortes de

1. Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*, 8 vol. in-8, Didot, Paris, 1860-1865.

flageolets de cuivre, des *manjureta*, espèces de cornets à bouquins, et surtout des fifres et des tambourins frappés obstinément à l'aide d'une baguette sculptée et ornementée[1]. Elles n'étaient pas d'ailleurs nouvelles pour lui, car son père et tous les siens les connaissaient et même les avaient plus ou moins pratiquées. Les danses populaires sur les places publiques, les après-midi de dimanche après vêpres, ne le captivaient guère moins. Les costumes, à peu près disparus aujourd'hui, et que l'on portait encore, il y a une quarantaine d'années, étaient des plus pittoresques. Les hommes avaient une veste d'étoffe foncée, rarement emmanchée, mais ordinairement passée sur l'épaule droite, un gilet clair, une ceinture rouge, des culottes en drap brun ou en velours noir boutonnées au-dessous du genou sur des bas blancs; aux pieds, des *alpargates*[2] de cordes curieusement attachées à la cheville par des lanières de cuir ou de toile; sur la tête, un petit béret bleu ou rouge, laissant

1. *La Tradition au Pays basque.* Ch. Bordes. *La musique populaire des Basques,* p. 347 et suiv., ouv. cit.

2. Sorte de sandales à semelles de chanvre tressées.

échapper les cheveux tombant sur les épaules.

Les femmes étaient vêtues d'une sorte de basquine serrée à la taille, d'un jupon court plissé sur les hanches; les pieds chaussés des mêmes *alpargates* que les hommes. Coiffées de bandeaux plats, leur chignon était emprisonné, par derrière, dans un foulard multicolore, quand, au contraire, les cheveux, qu'elles avaient ordinairement très beaux, ne leur descendaient pas jusqu'aux talons, serrés dans une longue tresse encore de mode aujourd'hui dans les provinces basques espagnoles, principalement chez les populations de la côte.

Le jeune Garat ne se plaisait pas moins à Bayonne qui était alors une ville agréable entre toutes, coquettement assise sur les bords de l'Adour et de la Nive. Les tableaux de Joseph Vernet, si habilement traduits par le burin de Le Bas, sont là pour nous en donner une idée[1].

La vieille cité frontière était bâtie, dit l'Es-

1. E. Ducéré, *La bourgeoisie bayonnaise sous l'ancien régime* (*Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 2e série, t. XVIII, 2e livraison), p. 216 et suiv.

pagnol Mendez[1], qui la visita une dizaine d'années plus tôt, en 1766, « de hautes et belles maisons de pierre, garnies de jolis balcons de fer saillants dans la rue, avec des fenêtres, avec des contrevents de bois couleur de briques »; nombre de rues étaient et sont encore bordées d'arcades sous lesquelles s'ouvraient de nombreux magasins.

Tout était fait pour captiver notre adolescent dans cette gracieuse cité où, la noblesse étant absente, la bourgeoisie gaie et bruyante tenait le haut du pavé. Les distractions y étaient nombreuses, la promenade en honneur. Les glacis des fortifications, les allées de Madame-de-Boufflers, sur les rives de l'Adour, les allées de Paulmy, sur les rives de la Nive, les allées Marines, après la jonction des deux rivières, offraient de charmants points de vue et la facilité d'aller les après-midi d'été respirer sous leurs frais ombrages. C'était le moment de la grande vogue du cacolet[2]. Cet étrange moyen de locomotion consistait en

1. *Memoria sobre la vida, escritos y viajes de Enrique Flores*, publicada por la real Academia de Historia de Madrid.

2. E. Ducéré, *La bourgeoisie bayonnaise sous l'ancien régime* (*Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*), p. 220, ouv. cité.

une sorte de bât double, placé sur le dos d'un âne ou d'un mulet richement caparaçonné et harnaché de pompons de laine de différentes couleurs et de grelots bruyants, sur lequel deux personnes prenaient place : l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Disons encore que les Bayonnais et les Bayonnaises étaient fous de musique. Il y avait bien peu de familles dont un membre au moins ne jouât du violon, de la basse, de la viole ou surtout de la guitare, l'instrument préféré du pays.

On chantait énormément alors à Bayonne. Les chansons y couraient les rues et abordaient tous les sujets. Toute nouvelle y était immédiatement mise en chansons et les chansonniers populaires y surgissaient à chaque coin de rue. Dans toute famille bourgeoise se trouvait un recueil de chansons manuscrites. Madame d'Aulnoy a remarqué ce goût des Bayonnais pour la musique. Ne dit-elle pas finement, avoir observé « que dans toute la Guyenne et vers Bayonne, l'on y a de la voix naturellement, et qu'il n'y manque que de bons maîtres[1] ». Il n'y manque que de bons maî-

1. Madame d'Aulnoy, *La Cour et la Ville de Madrid*, édit. nouv., Plon et C^ie^, édit., 2 vol. in-4. Paris, 1874, t. II, p. 6.

tres; cette réflexion lui fut suggérée sans doute à la suite de ce concert auquel elle avait été priée, au couvent des Frères Prêcheurs, aux Jacobins, dans la rue du Bourg-Neuf, où les dames bayonnaises ayant appris qu'elle appréciait la musique d'une façon toute particulière, voulurent lui faire entendre ce qu'il y avait de mieux dans la ville. Mais laissons de nouveau la parole à madame d'Aulnoy : « Encore qu'il y eut de très belles voix à ce concert, dit-elle, l'on ne pouvait avoir de plaisir à les entendre, parce qu'elles n'ont ni la méthode, ni la manière de chanter[1]. »

De ce séjour dans la patrie des siens, Pierre Garat rapporta un grand nombre de ces mélodies montagnardes, à la saveur sauvage et étrange qui avaient vivement frappé sa jeune oreille, et dont il se souvint plus tard comme on le verra par la suite.

Les études musicales ébauchées à Bayonne avec Lamberti, Garat, de retour à Bordeaux, les continua sous la direction de Beck[2], chef d'or-

1. Madame d'Aulnoy, *La Cour et la Ville de Madrid*, t. II, p. 6, ouv. cit.

2. Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*, ouv. cit.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

chestre du Grand-Théâtre qui, enthousiasmé de sa brillante organisation musicale, donna la direction nécessaire à son talent.

Beck, bon musicien, exécutant délicat et fin, compositeur habile, fort apprécié, et à juste titre, dans la capitale de la Guyenne, était né à Manheim en 1730. Son père, conseiller du prince Palatin, était lui-même un violoniste distingué qui enseigna le violon à son fils et lui fit faire de grands progrès. Beck, obligé de quitter sa patrie à la suite d'un duel malheureux, alla se réfugier d'abord à Paris, ensuite à Bordeaux où il passa une grande partie de son existence. C'est là qu'il mourut en 1809.

L'étude des premiers éléments de la musique fut pour le jeune Garat une tâche aussi douce que facile. Quand il se mit sous la direction de Beck, il était déjà préparé par ses quelques études antérieures et sa vive passion pour la musique. Les premières difficultés de son art furent vite surmontées et sa voix s'habitua rapidement à franchir les intervalles les plus ardus, quoiqu'il n'eût qu'une connaissance fort insuffisante des signes musicaux et de leur valeur. Il n'en fut pas pour

lui comme pour le fameux chanteur Caffarelli[1], que son maître, le vieux Porpora, tint des années sur une page de solfège, sans lui permettre de chanter une simple canzonetta et même, sur la plainte de l'élève, lui répondit qu'il la chanterait jusqu'à ce qu'il sût son métier[2]. Il est juste d'ajouter que grâce à ce procédé, Caffarelli devint le premier virtuose de l'Italie. Garat apprit alors aussi quelque peu le clavecin, ce qui était de toute nécessité pour comprendre les lois de l'art musical, beaucoup plus compliquées qu'on ne le croit généralement. Il fit marcher de front la lecture et la vocalisation, mais demeura néanmoins persuadé que la voix et le sentiment restent toujours les deux choses les plus nécessaires à un chanteur.

Sur ces entrefaites, il eut l'occasion d'entendre les principaux chefs-d'œuvre lyriques interprétés par les meilleurs chanteurs qui ne dédaignaient pas les triomphes provinciaux. Il entendit Lainez, cette haute-contre peut-être moins étendue que juste et mélodieuse et, de plus, comédien accompli,

1. De son véritable nom Majorano.

2. Scudo, *Le chevalier Sarti*, 1 vol. in-18 jésus, L. Hachette, édit., Paris, 1867.

au dire de ses contemporains; Lays, mademoiselle Sauval et mademoiselle Scio, première chanteuse du théâtre Feydeau. Il ne manqua pas une des représentations de *Castor et Pollux* de Rameau; d'*Armide* de Sacchini, d'*Alceste* et d'*Iphigénie* de Gluck, données à Bordeaux par ces artistes exceptionnels[1]. Il s'assimila à ce point ces diverses partitions, qu'il les chanta d'un bout à l'autre : ouvertures, rôles d'hommes, de femmes, etc. Pour arriver à ce résultat à peine croyable, il passait presque chaque jour de longues heures dans sa chambre dont il fermait contrevents et rideaux. Alors, dans le silence et l'obscurité, il s'essayait de cent manières différentes aux airs qu'il voulait apprendre, les vocalisant dans tous les tons, de toutes les façons, dans toutes les voix qu'il savait prendre avec une extraordinaire facilité.

Un soir, après avoir assisté pour la première fois, avec un de ses camarades, Azevedo, — devenu bientôt lui aussi un brillant chanteur et qu'il retrouvera plus tard à Paris, — à une représenta-

1. Detcheverry, *Histoire des théâtres de Bordeaux*, 1 vol. in-8, Delmas, édit., Bordeaux, 1860 p. 309 et suiv.

tion d'*Orphée* chantée par la Saint-Huberty, qui interpréta avec un succès sans égal la musique de Gluck à Bordeaux[1], Garat, pris d'une exaltation difficile à décrire, dans l'enthousiasme de cette nouvelle et merveilleuse musique qui lui ouvrait des horizons sans limites, s'en fut tout en causant avec son ami jusqu'aux allées de Tourny. Là, les deux enthousiastes passèrent la nuit entière à répéter l'opéra du vieux maître viennois[2]. Ce n'était pas la première fois, d'ailleurs, que Garat faisait entendre sa voix sous les ombrages de cette promenade. Il était coutumier du fait. Les allées de Tourny, plantées alors d'arbres superbes dont la plupart ont aujourd'hui disparu, servaient de lieu de réunion à la bourgeoisie bordelaise qui s'y donnait rendez-vous les soirs d'été, pour jouir de la fraîcheur produite par le voisinage du fleuve. Notre jeune virtuose chantait assez souvent dans cet endroit au milieu d'un cercle d'amis. Un soir qu'il charmait ses auditeurs avec un air gascon, comme il se faisait

1. Detcheverry, *Histoire des théâtres de Bordeaux*, p. 156, ouv. cit.

2. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.

quelque peu de tapage dans un groupe voisin, un de ses camarades, Jean-Baptiste Brochon, — issu d'une famille d'avocats au Parlement, plus tard avocat lui-même de grand mérite, dont un descendant fut maire de Bordeaux, — exaspéré par ce bruit qui l'empêchait d'entendre à son aise le chanteur, tira son épée du fourreau — ces bourgeois gascons ayant l'allure et l'aspect de gentilshommes, portaient l'épée comme eux — se précipita au milieu de ses bruyants voisins, menaçant de transpercer le premier dont il entendrait encore la voix. Pas besoin d'ajouter que, devant cet argument, le silence le plus complet se fit comme par enchantement.

S'il était alors de mode à Bordeaux de faire de la musique en plein air, il ne l'était pas moins d'en faire dans les salons. Garat y chantait beaucoup, accompagné par quelque camarade ou ami, quand il ne s'accompagnait pas lui-même de simples accords plaqués d'une seule main sur le clavecin. Il interprétait alors le dernier opéra qu'il venait d'entendre la veille au Grand-Théâtre, ou bien quelque antique complainte patoise, quelque mélodieuse cantilène basque, souvenir de

son trop court séjour au berceau de sa famille. Préludant ainsi à ses futures destinées, il s'essayait aussi dans les nombreux concerts publics ou privés que dirigeait à Bordeaux son professeur Beck. Parmi ces concerts, il faut réserver une place particulière à ceux donnés par la société du Musée[1], dans lesquels Garat chanta à côté de Gervais et de la Saint-Huberty[2], de Punto et de son compatriote Rode.

Il devait se retrouver avec ces deux derniers à Rouen, pendant les plus mauvais jours de la Terreur; mais n'anticipons pas sur les événements. Rode, de quelques années plus jeune que Garat, puisqu'il naquit seulement en 1774, fut élève de Viotti, et devint un excellent virtuose d'une délicatesse exquise de coup d'archet, d'un goût et d'une finesse de style incomparables. Après s'être fait entendre un peu de tous côtés, il revint mourir dans sa ville natale, à Bordeaux, en 1830.

Mais retournons à la société du Musée, fondée sous le patronage de Marie-Antoinette, en 1783, par l'abbé Dupont des Jumeaux, avec le concours

1. Chauvot, *Le barreau de Bordeaux de 1775 à 1815*, ouv. cit.
2. Detcheverry, *Histoire des théâtres de Bordeaux*, ouv. cit.

de Duranteau, Saige et Lisleferme, avocats au Parlement de Guyenne[1]. Tout ce qui s'intéressait aux lettres et aux arts dans la capitale de la Guyenne voulut faire partie de cette société : gentilshommes, négociants, avocats; ces derniers y furent toujours fort nombreux, puisque sur cent cinquante-cinq membres qu'elle comptait, soixante faisaient partie du barreau. Cette société publiait chaque année un recueil de vers, œuvre de ses membres. Des cours publics de sciences et d'art et des concerts avaient lieu dans ses salons situés sur les Fossés de l'Intendance. Est-il besoin d'ajouter que, si le jeune Pierre Garat s'y faisait applaudir comme chanteur, son père en faisait partie comme membre ainsi que son oncle Laurent Garat; en 1783, son frère cadet Maltia, alors presque encore un enfant, fut même lauréat d'un des concours littéraires du Musée.

Entre temps, Pierre Garat approchait de ses vingt ans; son père qui le destinait à la même profession que lui, n'en connaissant pas de plus

1. Chauvot, *Le barreau de Bordeaux de 1775 à 1815*, p. 500, ouv. cit. — Aurélien Vivie, *La terreur à Bordeaux*, t. I, p. 5, ouv. cit. — *Revue philomatique*, années 1897-98, p. 73.

noble et de plus digne, le fit partir pour Paris afin de commencer ses études de droit. En envoyant son fils à Paris, Dominique Garat faisait exception à l'usage généralement suivi alors dans le Sud-Ouest, d'aller étudier les lois à Toulouse dont l'antique faculté, illustrée par l'enseignement de Cujas, était encore à cette époque dans tout l'éclat et toute la vogue de sa vieille renommée.

CHAPITRE III

Arrivée de Garat à Paris. — Son portrait. — Il s'occupe exclusivement de musique. — Il se lie avec les musiciens en renom. — Le chevalier de Saint-Georges. — Querelle des Todistes et des Maratistes; des Gluckistes et des Piccinistes. — Les chanteurs italiens. — Rapports de Garat avec eux. — Étendue de la voix de Garat. — Sa liaison avec Babini. — La renommée de Garat s'établit. — Il n'est bruit que de sa voix. — Les compositeurs célèbres veulent l'entendre. — Opinion de Grétry sur la voix de Garat. — Paroles du chanteur Legros et du compositeur Sacchini. — De la façon de Garat de lire la musique. — Opinion de Jal à ce propos. — Dire de Grétry dans ses Mémoires. — Succès mondains de Garat. — Paris à la fin du XVIII[e] siècle. — Talleyrand. — Le marquis de Carracioli. — Luxe extravagant. — Mademoiselle Duthé. — Madame de Matignon. — Mademoiselle Bertin marchande de modes. — Les soirées du Palais-Royal. — Azevedo et le chevalier de Saint-Georges. — Le boulevard du Temple. — Longchamp. — Le Colysée. — Le Wauxhall. — Les bals. — Les concerts. — Soirée donnée par l'abbé d'Espagnac aux Invalides. — Couplet satirique écrit à cette occasion. — La princesse de Lamballe — Garat est invité à aller chanter à Versailles devant la reine. — Garat chante à Trianon devant la reine.

A la fin de l'automne 1782, Pierre Garat, suivant la volonté paternelle, prit le chemin de la

capitale pour s'y livrer à l'étude des Pandectes et des Institutes. C'était alors un jeune homme de vingt ans, brun, vif, alerte, les traits assez irréguliers mais agréables, le regard franc et spirituel, la taille svelte et bien prise, la jambe fine et nerveuse, le pied cambré et petit, la démarche élastique et souple, *les sens mêlés à l'esprit :* bref, ayant tout pour réussir. Est-il besoin de dire que, à peine installé à Paris, notre jeune étudiant se montra très froid à l'égard de Cujas et de Barthole; par contre, il se livra avec plus d'ardeur que jamais à son goût toujours croissant pour la musique qui, au bout de peu de mois, devint son unique occupation. Sa belle voix ne resta pas longtemps inconnue et lui attira bientôt de chauds partisans et de fidèles protecteurs. Vite lié avec tous les musiciens en renom, ainsi qu'avec les principaux dilettantes du temps, parmi lesquels il faut citer le fameux chevalier de Saint-Georges, il trouva l'occasion de se faire entendre dans plusieurs concerts, notamment aux concerts spirituels, à côté de la Todi, de sa rivale la Mara et aussi de la Saint-Huberty qu'il avait rencontrée

à Bordeaux comme on a vu et qu'il n'avait point oubliée[1].

Prit-il part à la querelle des partisans de ces deux chanteuses italiennes, les Todistes et les Maratistes, éclose lors de son arrivée à Paris? Impossible d'en rien dire. Il était, semble-t-il, trop nouveau venu pour avoir pu le faire. Prit-il davantage part à celle des Gluckistes et des Piccinistes, qui avaient fait de la musique la grande affaire, l'unique préoccupation du moment? on ne le sait pas davantage. Encore une fois, il était bien jeune et trop frais débarqué de sa province.

Arriver à Paris sur ces entrefaites était jouer de bonheur pour ce Basque à l'enthousiasme méridional et à l'imagination ardente. Paris possédait alors la meilleure troupe de chanteurs italiens qui s'y fût encore fait entendre. Nous venons de parler de mesdames Todi et Mara; mais à côté d'elles, il faut nommer mesdames Marichetti et Piccini, la femme du rival de Gluck; parmi les hommes, Mandini, Babini,

1. Detcheverry, *Histoire des théâtres de Bordeaux*, p. 156, ouv. cit.

Viganoni, Crescentini, dont la méthode impeccable et les voix merveilleuses ont suscité l'enthousiasme de tous ceux qui les ont entendus.

Garat se lia sans tarder avec ces chanteurs transalpins et, grâce à sa prodigieuse mémoire, à son goût si fin et à son tact si délicat, il se perfectionna grandement à leur contact, s'appropriant leur méthode, reproduisant jusqu'à leurs voix, à ce point que, s'il lui prenait fantaisie d'imiter l'un d'entre eux, il produisait l'illusion la plus absolue. Pour parvenir à ce résultat, il s'attachait pendant quelques jours aux pas, tantôt de l'un, tantôt de l'autre, et sa voix, avec une égale flexibilité et une non moins égale justesse, passait facilement des sons de la basse taille de celui-ci à la haute-contre de celui-là. Garat n'était ni une haute-contre, ni un ténor, ni un baryton, ni une basse. Par un caprice de la nature, son gosier se prêtait à tous les registres. Il était un résumé de toutes les voix. Dans une même soirée, il chantait les airs les plus opposés. Du pathétique, il passait sans aucun effort au bouffon ; du style le plus sévère, à la roulade et aux fioritures. Il commençait par l'air de *sei*

morelli, écrit pour basse, passait à celui de *no quest' anima*, écrit pour ténor, de là à un rondeau de Narsolini écrit pour soprano et finissait par le duo d'*Armide* de Gluck composé pour haute-contre. Par suite de cette facilité exceptionnelle, il est tout simple qu'il imitât toutes les voix aussi bien celles qui lui plaisaient que celles qui le blessaient, et ce, avec une telle perfection, que c'était à s'y méprendre. Il rendait même les voix les plus fausses avec une exactitude absolue dans leurs divers degrés de fausseté [1].

Parmi les chanteurs italiens alors à Paris, il en est un, selon son propre aveu, dont la fréquentation lui fut particulièrement utile : celle de Babini, pour le talent duquel il professa une estime toute spéciale, chez lequel il trouva une rare profondeur de sentiment, une élégance correcte, et une vocalisation parfaite, accompagnées d'une expression naturelle sans cris ni exagération.

C'est de cette époque que date le véritable talent de Garat. Jusqu'alors, il n'avait été qu'un écolier, un écolier du plus grand avenir, il est

1. *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*), ouv. cit.

vrai, sur lequel il était juste et naturel de fonder les plus légitimes espérances. De ce jour, il fut un maître, un maître incontestable, et tout de suite incontesté.

Il ne fut bientôt plus question dans Paris que de Garat[1], de ce jeune Bordelais arrivé par le coche et échappé de la basoche, passant pour ignorer jusqu'aux premiers éléments de la musique, qui chantait avec un goût exquis, une sûreté étourdissante et dont la voix de ténor, d'une flexibilité sans égale, ravissait tous ceux qui avaient la chance de l'entendre.

Son nom était dans toutes les bouches. On racontait sur lui des faits extraordinaires. On s'extasiait sur sa prodigieuse mémoire lui permettant de chanter un opéra d'un bout à l'autre, depuis l'ouverture jusqu'à l'air final, avec la même facilité qu'un autre chanteur eût mise à dire une ariette, de retenir avec la même aisance,

1. « Nous avons depuis quelque temps un jeune homme dont le talent est un de ces phénomènes extraordinaires qui tiennent à la réunion la plus heureuse des différents dons de la nature. Son nom est M. Garat, fils d'un célèbre avocat au parlement de Bordeaux. Il est à peine âgé de vingt ans. » *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, adressée à un souverain d'Allemagne, par Grimm et Diderot, février 1784.

les parties les plus ardues des accompagnements et les traits d'orchestre les plus difficiles. On se disait avec étonnement la puissance de cette organisation musicale qui faisait que, lorsqu'il chantait sans accompagnement, il occupait les suspensions et les intervalles du chant par les traits qu'aurait eu à rendre l'orchestre ou le clavecin. On racontait qu'il allait même jusqu'à imiter le son de tous les instruments.

Piccini, Sacchini, l'auteur d'*Œdipe à Colone*, Grétry, Duni, etc., tous les musiciens voulurent l'entendre et, chose rare, leur admiration ne fut pas moindre que celle de la foule. Grétry[1] particulièrement lui conseilla de ne pas trop s'attacher à l'étude rigide des règles théoriques de la musique qui n'étaient point, à son avis, faites pour lui et dont son organisation particulière semblait avoir voulu le dispenser. De là, sans doute, le bruit persistant qui voulait qu'il ne connût pas une note de musique; de là, ce dire du chanteur Legros : « Quel dommage qu'il chante sans savoir la musique! — Sans savoir la mu-

1. Grétry, *Mémoires ou essais sur la musique*, t. I, p. 416, ouv. cit. — *Correspondance littéraire*. Février 1784, ouv. cit.

sique! riposta Sacchini, mais Garat est la musique même [1]. » Il faut reconnaître que Garat ne lisait pas facilement la musique à première vue, comme d'ailleurs Jean-Jacques Rousseau auquel on a fait, et avec aussi peu de raison, le même reproche ; mais, de là à l'ignorance absolue des principes de l'art musical, il y a loin. On sait qu'il prit des leçons de Lamberti, de Beck et d'autres professeurs. A-t-on jamais dit que plus tard, quand il écrivit lui-même des compositions musicales, il ait eu recours à quelqu'un pour mettre sur pied ses mélodies? Non. S'il avait besoin de déchiffrer seul et avec lenteur, à son piano [2], en s'accompagnant d'une seule main, le morceau qu'il voulait chanter, fut-il même des plus simples et des plus courts, cela prouvait simplement qu'il entendait ne rien négliger pour le traduire, pour le rendre avec toute la perfection possible. Il avait toujours, ouvert devant lui, le morceau qu'il interprétait; c'est vrai, mais il chantait de mémoire. Peut-être était-il arrivé à

1. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.
2. Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, ouv. cit. — *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*). — Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.

la lecture des notes par l'habitude qu'il avait de chanter par cœur au lieu d'être arrivé au chant par la lecture des notes, c'est possible, mais encore une fois qu'est-ce que cela prouve? Admettons qu'il ne fût pas ce qu'en termes techniques on appelle un lecteur, qu'il ne chantât pas à première vue, à livre ouvert, en quoi cela ternit-il sa gloire, diminue-t-il son mérite? Il ne fut pas un savant croque-notes, un habile déchiffreur de dièses et de bémols, c'est entendu. La nature fit pour lui plus que l'éducation.

Et puis, comme l'a dit son oncle[1] : « Cela n'importe pas plus à sa gloire que de savoir si Lekain, Garrick, Talma, ont su épeler et lire. L'art de lire la note, de solfier, est juste au chant ce que l'art d'épeler et de lire est à la déclamation lyrique. »

Écoutons d'ailleurs Grétry[2] : « Lorsqu'un heureux instinct favorise un individu, on doit le laisser agir. On m'a dit cent fois que Garat serait le meilleur chanteur de l'Europe s'il savait la musique et s'il consultait les maîtres à chan-

1. *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*), ouv. cit.
2. Grétry, *Mémoires ou essais sur la musique*, t. I, p. 416, ouv. cit.

ter. J'ai toujours cru qu'on se trompait : il est élève de la nature et, s'il connaissait le danger de manquer aux règles de l'art, nous perdrions ce qu'on trouve rarement, les élans d'un heureux instinct, pour gagner ce que l'on entend partout, les accents de la convention. »

Quoique nouveau venu à Paris, Garat était de toutes les fêtes, on s'arrachait à la lettre sa personne. Dans les théâtres, les concerts, les bals, les lieux de réunion de tous genres, dans les églises, partout où il y avait de la musique à entendre ou du plaisir à rencontrer, on ne voyait que lui. En plein dans ce tourbillon mondain, étourdi par le bonheur de vivre dans un monde supérieur à celui auquel il devait légitimement aspirer, enivré des satisfactions rencontrées dans cette société si aimable et si policée, prête à bientôt sombrer et disparaître, Garat jouit des mille séductions qui s'offraient à lui sous toutes les formes. Il fut bientôt la coqueluche des femmes de tous les mondes. Les actrices les plus célèbres, les Phryné et les Thaïs les plus en renom de ce temps-là, se le disputèrent à l'envi.

Il était bien d'ailleurs l'homme qu'il fallait pour

ce monde enchanteur de la fin du XVIII[e] siècle. « Fut-il jamais plus belles années que les premières du règne de Louis XVI? Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre[1] », dit un jour Talleyrand vieilli à M. Guizot, jeune alors. — « On n'a rien vu quand on n'a pas vu la pompe de Versailles, même après le licenciement de l'ancienne maison du roi. Louis XIV était toujours là », écrit Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*[2].

Une urbanité exquise faisait le charme de cette société sur son déclin. C'était bien encore l'avis de l'ambassadeur de Naples, le marquis de Carracioli, qui, félicité par Louis XVI, au sujet de la place de premier ministre à laquelle la confiance de son souverain venait de l'appeler mais l'obligeait à quitter Paris, répondit au roi : « Aucune place, Sire, ne vaut la place Vendôme[3]. »

1. Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, 8 vol. in-8, Michel Lévy frères, édit., Paris, 1858-1867, t. I, p. 6.
2. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe*, 4 vol. in-4, Garnier frères, édit., Paris, 1855, t. I, p. 221.
3. H. Forneron, *Histoire générale des Émigrés*. t. I, p. 5, ouv. cit. — Voir sur le marquis de Carracioli : Marmontel, *Mémoires*, 1 vol. in-12, Firmin-Didot, édit., Paris, 1857, p. 232 et suiv.

Garat se fit vite à l'élégance, à la corruption raffinée, à l'impertinente correction, à l'esprit subtil et délicat de la société qu'il fréquentait; il en eut quelque peu le dédain des scrupules; il en eut surtout l'élégance dans l'allure, le bon ton dans l'esprit.

C'était une ville singulière que le Paris de ce temps-là, dans lequel se donnaient rendez-vous toutes les étrangetés, toutes les folies, toutes les grandeurs et tous les dévouements. Paris était bien déjà le foyer des lumières et du goût, le seul endroit du monde où homme de génie ou charlatan, prédicateur ou comédien, quiconque avait du talent était sûr de se faire une place, d'avoir son jour et son heure. « Étrange ville, étrange époque, où, comme l'a dit madame Du Deffant, tout le monde veut être riche... tout le monde veut se ruiner, parce que c'est la mode, où l'on n'est pas avare, où l'on n'est que corrompu[1]. » Étrange époque où mademoiselle Duthé portait « une robe de soupirs étouffés ornée de regrets superflus, avec une pointe de candeur

1. *Correspondance de Madame Du Deffant*, 2 vol. in-12, Plon, édit., Paris, 1865, t. II.

parfaite, frisée en sentiments soutenus de rubans d'œil abattu », qui coûtait des sommes fabuleuses[1]. Étrange époque où une dame de Matignon, ne pouvant payer une robe qu'elle avait commandée, l'achète par une rente viagère de 600 livres ; ou la même fait un marché de 24 000 livres par an, pour qu'on lui en fournisse tous les jours une nouvelle. En 1787, la grande marchande de modes, mademoiselle Bertin, qui avait répondu à M. de Toulongeon se plaignant de ses prix : « Ne paye-t-on à Vernet que sa toile et ses couleurs[2] », ne trouva-t-elle pas moyen de déposer son bilan avec un passif de deux millions !

Garat ne manquait pas une des réunions à la mode et se trouvait partout où la société élégante avait l'habitude de se rencontrer. Il était un des fidèles des soirées du jardin du Palais-Royal, qui servait de champ clos aux Gluckistes et aux Piccinistes, soutenant leur opinion respective

1. On voyait alors « une robe monter au prix de 10 500 livres. » J. et Ed. de Goncourt, *La Femme au XVIII^e siècle*, 1 vol. in-12, Charpentier, édit., Paris, 1877, p. 338.

2. *Id.*, p. 338 et 347, ouv. cit. — Madame Necker, *Mélanges*, 5 vol. in-8°, t. III. — Pendant la Révolution, madame Bertin suivit les émigrés en Prusse ou elle continua à leur vendre « chèrement ses chiffons et ses talents » (Marquise de Lâge, *Souvenirs*).

avec une telle violence et une telle âpreté, que maintes rencontres en résultèrent. Pour se faire une idée de cette surexcitation des esprits, il suffit de relire les Mémoires du temps, surtout ceux de Marmontel, Picciniste enragé.

Le jardin du Palais-Royal venait de subir la transformation qui en a fait un carré de verdure étriqué et mesquin. Infiniment plus vaste et plus beau auparavant, il était borné par une très large et très longue allée plantée de grands arbres; c'est là que se réunissait la bonne société en grande toilette, tandis que la mauvaise se cantonnait, à quelques pas plus loin, sous les quinconces[1]. Il conserva néanmoins la faveur publique, l'Opéra étant tout près, attenant au palais même. Comme le spectacle finissait de bonne heure, vers huit heures et demie, et que les élégants et les élégantes n'attendaient jamais la chute du rideau pour sortir, la promenade le soir, vers cette heure-là, regorgeait déjà de monde.

Il était de mode pour les femmes d avoir à la main de gros bouquets, mode qui a survécu aux

1. H. Forneron, *Histoire générale des Emigrés*, t. I, p. 17, ouv. cit. — *Correspondance littéraire*, juin 1784, ouv. cit.

mauvais jours de la Terreur et qui s'est maintenue jusqu'après le Directoire. Comme, en outre, elles portaient les cheveux haut montés et couverts de poudre parfumée, on respirait partout un air embaumé. Ces charmantes soirées se prolongeaient jusqu'à deux heures du matin le plus souvent, et même au delà. On y faisait de la musique en plein air, au clair de lune, ce qui rappelait à Garat les soirées des allées de Tourny à Bordeaux. Il y chantait des duos avec son compatriote Azevedo [1], arrivé quelque peu avant lui à Paris, tandis que le chevalier de Saint-Georges les accompagnait sur son violon, d'autres sur la harpe ou la guitare; après quoi, on allait souper.

Le chevalier de Saint-Georges [2], dont le nom revient une seconde fois sous notre plume, fut un grand ami de Garat, et une des figures les plus originales de ce temps-là, qui n'en man-

1. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, 2 vol. in-12, Charpentier, édit., Paris, 1869, t. I, p. 19.

2. Comtesse de Janzé, *Les fermiers généraux*, 1 vol. in-8, Ollendorf, édit., Paris, 1886, p. 292. — *Mémoires du général baron Thiébault*, 5 vol. in-8, E. Plon, Nourrit et C^ie^, édit., Paris, 1894, t. I, p. 193 et suiv.

quait cependant pas. Il était fils de M. de Boullogne, riche créole de la Guadeloupe, fermier général, liquidateur de la compagnie des Indes, et d'une négresse. Grand, élancé, fort bel homme, malgré sa couleur, d'une force et d'une agilité surprenante, il excellait dans tous les exercices du corps et maniait l'épée comme pas un. Excellent musicien, violoniste des plus remarquables, il joignait à ces dons une véritable distinction et une éducation parfaite. Aussi eut-il de grands succès dans le monde. Devenu écuyer de madame de Montesson, puis capitaine des gardes du duc de Chartres, il fut entraîné par ce dernier dans des luttes politiques pour lesquelles il n'était point fait et qui manquèrent sous la Terreur de le faire décapiter; heureusement que le 9 thermidor vint à point pour le sauver [1].

1. Nous trouvons dans Bachaumont, à la date de 1779, un fait assez curieux concernant le chevalier de Saint-Georges : « Un soir qu'avec un de ses amis, il revenait d'une partie de plaisir, il fut ainsi que son compagnon attaqué par six hommes armés de gourdins et fort mal accommodés tous deux. Le duc d'Orléans, à la maison duquel le chevalier de Saint-Georges appartenait, voulut d'abord donner suite à cette affaire, mais ayant appris que les assaillants appartenaient à la police et étaient les instruments d'une vengeance féminine, il fit arrêter les poursuites. » (*Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France.*)

Garat était un des habitués de la promenade du boulevard du Temple, très fréquenté par la jeunesse dorée tout spécialement le jeudi, jour où de nombreuses voitures « allaient, venaient ou stationnaient contre les allées », où étaient établis des cafés et des baraques de saltimbanques. D'élégants cavaliers y caracolaient autour des équipages; les allées et les bas-côtés fourmillaient d'une foule compacte de promeneurs, de désœuvrés, de jeunes femmes en riches atours circulant non loin des carrosses. Il n'était pas moins assidu au pèlerinage de Longchamp, cette partie du bois de Boulogne aussi animée alors en certains jours que l'allée du lac l'est aujourd'hui. Rien de comparable au luxe de cette promenade durant les années calmes et tranquilles du règne de Louis XVI, au moment de la semaine sainte. La foule y était aussi compacte, pour ne pas dire plus, que sur le boulevard du Temple dont nous venons de parler : « Le soir, lors du retour de tous ces milliers d'équipages et de trois cent mille piétons, regagnant leurs asiles, dans une confusion entière, au milieu d'un nuage de poussière, on avait le spectacle de la fuite de tout un peuple!

Il était permis de penser qu'il ne restait plus personne dans Paris[1]. »

Si Paris avait déjà l'équivalent du retour du grand prix, il avait aussi son club des Pannés, ce lieu éminemment parisien, situé entre l'Arc de Triomphe de l'Étoile, l'avenue du Bois et la rue de Presbourg, cette langue de terre formant trottoir et garnie de chaises Tronchon où se débitent tous les potins de la veille et même ceux du lendemain. Alors déjà rien d'intéressant comme d'entendre « les propos des gens qui bordaient les haies, au milieu desquels s'avançaient les colonnes d'équipages... » Il en résultait, comme aujourd'hui que « suivant son état, sa condition et l'opinion que l'on en avait, chaque personne un peu connue recevait son paquet. Rien n'échappait à cette sorte d'enquête ; équipage, toilette, figure, fortune, manière dont elle avait été acquise, conduite, réputation, carrière, mérite, tout était pesé, jugé.

» Comme aucune considération n'arrêtait ou ne gênait les membres de cette espèce de tribunal,

1. *Mémoires du général baron Thiébault*, t. I, p. 149, ouv. cit.

dont les approches de la Révolution déliait les langues, — il ne modérait en aucune façon ses expressions; — comme rien n'échappait à une telle investigation, que tout se débitait à haute voix, on pouvait aller là faire une ample récolte d'épigrammes, de quolibets et d'anecdotes; car le spectacle unique au monde, ce luxe incroyable et l'entraînement général ne pouvaient sauver de la risée populaire, ce carnaval de la semaine sainte, ces saturnales de la Passion [1]. »

Faut-il parler des autres lieux, qu'en sa qualité d'homme à la mode Garat fréquentait encore? du Colisée situé dans un des grands carrés des Champs-Élysées, immense rotonde dont le centre était occupé par une vaste pièce d'eau sur laquelle joutaient d'élégants bateliers, tandis que dans de larges allées sablées circulaient les mondains et les mondaines, et que, la nuit venue, on quittait pour se réunir dans un grand salon où s'exécutait une excellente musique. Un large et beau perron conduisait à cette salle de concert et servait de lieu de rendez-vous à tous les jeunes

1. *Mémoires du général baron Thiébault*, t. I, p. 149 et suiv., ouv. cit.

élégants d'alors qui, placés sous les portiques fortement éclairés, ne laissaient passer aucune femme sans la dévisager.

Ce serait un oubli inexcusable de ne pas dire deux mots du Wauxhall installé boulevard du Temple, dont « le jardin consistait en un vaste emplacement autour duquel s'élevaient des gradins couverts où s'asseyait la bonne compagnie[1]; » pour l'autre, elle circulait dans l'espace destiné à la promenade. La soirée finissait par un feu d'artifice dont le signal était donné par des fusées et des bombes.

Faut-il aussi citer ces bals si nombreux alors et que la société mondaine ne laissait pas de fréquenter[2]? Le bal des avocats, rue des Mauvais-Garçons, ainsi nommé parce que, antérieurement, des jeunes avocats du Palais avaient fait arranger ce local pour y tenir des réunions et y donner des fêtes; le bal du Ranelagh, loin du centre de Paris, au bout de Passy; le bal du Wauxhall, dans la

1. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. I, p. 24 et suiv., ouv. cit.

2. *Mémoires du général baron Thiébault*, t. I, p. 163, ouv. cit. — H. Forneron, *Histoire générale des Émigrés*, t. I, p. 17 et suiv., ouv. cit.

salle dont nous venons de parler, fort bien fréquenté quoiqu'il s'y faufilât quelques demi-castors; le bal de la rue du Mail, appelé aussi club des étrangers, composé uniquement d'abonnés reçus au scrutin, remarquable par le nombre de femmes charmantes qu'on y rencontrait; le bal de la place du Carrousel, situé tout près de cette place, et nombre d'autres qu'il est inutile d'énumérer ici.

Faut-il parler aussi des innombrables concerts? Contentons-nous d'en citer un, celui de la loge Olympique, fermé pendant la période révolutionnaire.

Quoiqu'il y eût à peine un an que Garat fût arrivé de Bordeaux, sa réputation croissait chaque jour et le bruit de sa jeune renommée était arrivée à la Cour. Marie-Antoinette désirait vivement l'entendre[1], mais voulut être renseignée avant de le faire mander à Versailles. Une occasion d'être fixée à cet égard se présenta sur ces entrefaites. La princesse de Lamballe, ayant appris que notre musicien devait se faire entendre chez l'abbé

1. G. Bertin, *Madame de Lamballe*, 1 vol. in-4, aux bureaux de la *Revue Rétrospective*, Paris, p. 150.

d'Espagnac, accepta d'y aller, pour pouvoir en parler à la reine en toute connaissance de cause. C'était faire à l'abbé beaucoup d'honneur. Celui-ci, jugeant son appartement indigne de la princesse, obtint de son père, gouverneur des Invalides, de lui prêter pour cette fête les grands salons de cette noble demeure. Il avait pensé à tout et même chargé une de ses cousines, de naissance modeste, il est vrai, mais fort aimable femme, de remplir à cette occasion le rôle de maîtresse de maison. Tout alla pour le mieux; la fête fut charmante; Garat, méritant déjà le surnom d'Orphée de France [1], que l'on n'allait pas tarder à lui décerner, chanta merveilleusement. La princesse et les nobles invités qui l'accompagnaient se retirèrent charmés; mais, le lendemain, ce qui gâta un peu la chose, un mauvais plaisant fit courir dans Paris le couplet suivant qui mortifia grandement le pauvre abbé :

Sous ces portiques de lauriers,
Me trompé-je? que vois-je? au séjour des guerriers!
Siéger près de Lamballe, à ses offres propices,
D'un festin, d'un concert, d'un brillant artifice,

1. *Mémoires sur M. Suard*, par Joseph Garat, 2 vol., in-8. Belin, édit., Paris, 1820.

Faire effrontément les honneurs!
Que vois-je? Gilibert, oh honte de nos mœurs,
Toi fille, nièce et sœur d'inspecteurs de police[1]!

Ce que la princesse de Lamballe raconta de Garat, à Marie-Antoinette, ne fit que lui donner un plus grand désir de l'entendre et, dans les premiers jours de janvier 1783, notre jeune Bordelais reçut de M. de Vaudreuil, directeur de la Maison de la reine, une invitation à venir chanter à Versailles; il lui laissait, délicatesse extrême, le choix du jour et de l'heure. Ce jour arrêté, le 12 du même mois, un carrosse à six chevaux alla prendre Garat chez lui à Paris et, après avoir relayé à Sèvres, arriva à Versailles. Garat fut d'abord reçu dans les appartements de madame de Polignac, grande maîtresse du palais[2], où il attendit quelque peu; après quoi, on lui fit traverser une vaste antichambre dans laquelle la musique de la Cour, au grand complet, attendait les ordres de Sa Majesté. Il fut ensuite introduit dans un salon où se trouvait la reine en compa-

1. *Correspondance littéraire*, juin 1785, ouv. cit. — *Mémoires secrets*, 31 décembre 1782, ouv. cit. — G. Bertin, *Madame de Lamballe*, p. 150, ouv. cit.

2. *Mémoires secrets*, 13 janvier 1783, ouv. cit.

gnie du comte de Provence, du comte d'Artois et d'une foule de grands seigneurs et de grandes dames, curieux de voir ce prodige et de l'entendre. Salieri, l'accompagnateur ordinaire de Marie-Antoinette, était au clavecin, attendant des ordres.

Fort troublé à la vue de la reine, des princes du sang et de cette assemblée qui n'avait d'yeux que pour lui, notre jeune homme demeura quelque peu interloqué — on l'aurait été d'ailleurs à moins. — La reine, le comte d'Artois et le comte de Provence, s'apercevant de son embarras, se hâtèrent de le rassurer par de bonnes paroles et de le mettre à l'aise. Notre Gascon ne resta pas longtemps désarçonné et retrouva assez vite son aplomb. Marie-Antoinette, avec la grâce qu'elle savait mettre en tout, lui dit avoir appris qu'il était un habile musicien et qu'en conséquence, elle avait désiré qu'il lui fût présenté. Garat répondit, encore assez timidement, qu'il craignait bien que l'on eût trompé Sa Majesté; il n'était, assura-t-il, qu'un écolier accoutumé à chanter pour son plaisir sans savoir ce que c'était que de chanter, sans connaître aucunement la musique et sans avoir aucune notion du chant;

ce qu'il avait appris, ajouta-t-il, c'était tout au plus à Bordeaux, quelques chansons en patois méridional et en langue basque. « Eh bien! voyons vos chansons », répliqua la reine. Garat ne se fit pas prier davantage, les désirs de la reine de France n'étaient-ils pas des ordres auxquels il n'y avait pas moyen de résister? Les restes de sa timidité première disparurent comme par enchantement et il fit entendre quelques airs basques ou gascons qu'il traduisait à mesure en français. Son succès fut complet, bien au-dessus même de ce que l'on pouvait espérer. Ce monde difficile, délicat et raffiné, trouva le chanteur exquis, le traducteur élégant, l'homme agréable. « Mais, ne savez-vous aucun morceau d'opéra? demanda la reine. — Je n'en ai rien appris, madame, mon père ne m'ayant permis de perdre mon temps qu'à l'étude du Droit. » Le mot fit rire la reine et les princes. « Quoi rien! reprit Marie-Antoinette. — Mon Dieu, madame, je suis allé hier à l'Opéra; j'y ai entendu *Armide* et peut-être en ai-je retenu quelque chose. — Ah! voyons, monsieur Salieri, dit la reine se tournant vers son accompagnateur, voulez-vous prendre la par-

tition et accompagner M. Garat? » Garat s'exécuta et chanta de mémoire presque tout l'opéra. La reine, enthousiasmée, donna le signal des applaudissements et félicita chaudement le chanteur. Le comte d'Artois le complimenta à son tour, ajoutant que « c'était déjà très bien et que lorsqu'il saurait la musique... » Mais il ne put en dire plus long, Salieri, se levant inopinément, emporté par son admiration, interrompit le prince : « Lui apprendre la musique! monseigneur! mais il est la musique lui-même[1]! — Cependant, je vous le recommande », reprit le prince.

Garat ne s'arrêta pas là. Il contrefit ensuite tous les chanteurs qu'il avait entendus à l'Opéra, particulièrement Legros, au grand plaisir de ses auditeurs ravis de cette bouffonnerie. Enfin, il eut l'extrême honneur de chanter avec la reine et le comte d'Artois. Sa joie débordant, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah! si mon père me voyait ici, qu'est-ce qu'il dirait? » Ce à quoi le marquis de Duras répliqua : « Monsieur, on fera en sorte qu'il n'aura pas lieu de le regretter[2]. »

1. A rapprocher de la réplique de Sacchini au chanteur Legros sur le même sujet, page 67.

2. *Mémoires secrets*, ouv. cit.

D'après Jal[1], les choses se seraient passées d'une façon un peu différente. Voici d'ailleurs sa version : Dominique Garat, venu accompagner à Paris son fils âgé de vingt ans, l'aurait présenté dans différentes maisons où le jeune homme se serait fait entendre. La renommée de cette voix extraordinaire étant arrivée à Versailles, Marie-Antoinette aurait témoigné le désir de connaître ce prodige. Le jeune Garat et son père se seraient rendus à la Cour où la reine aurait dit à l'avocat bordelais : « Comment, monsieur Garat, vous amenez votre fils à Paris, un musicien excellent, un chanteur habile et vous ne nous le présentez pas? » Dominique Garat aurait alors répondu qu'il ne se serait jamais permis de solliciter l'honneur de présenter à Sa Majesté son fils qui n'était pas du tout musicien. « Vous êtes modeste pour votre fils, aurait répliqué la reine; mais nous le prions de l'être moins que vous. » Le reste de la scène se serait passée comme nous venons de le raconter. Le jeune Garat aurait aussi répondu à la demande s'il ne savait rien de la musique des opéras français, qu'il n'en avait rien appris, son père ne

1. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, ouv. cit.

lui ayant permis de perdre son temps qu'à l'étude du Droit. Le sévère jurisconsulte, bon courtisan, aurait ri lui-même de la répartie, à la suite des augustes auditeurs. Toujours d'après Jal, rentré à Paris, le père de Garat, moins satisfait que son fils de l'événement, lui aurait fait promettre de suivre assidument, malgré tout, les cours de l'école de Droit et de ne les négliger en rien pour se livrer à l'étude de la musique qui ne devait et ne pouvait être pour lui qu'un passe-temps et qu'une récréation.

Ce récit est-il véridique? Nous ne le pensons guère. D'abord il est en contradiction flagrante avec les dires des contemporains; avec le *Journal de Grimm*, écrit au jour le jour et ordinairement si bien informé; avec les autres Mémoires et documents du temps. Jal ne parle que d'après des racontars mis au net une quarantaine d'années après les événements qu'il narre; des dires de Garat devenu vieux et surtout aimant assez à travestir et à enjoliver les événements de sa vie.

CHAPITRE IV

Enthousiasme de Garat à son retour de Versailles. — Il abandonne les études de Droit. — Il retourne à Versailles. — Il chante devant la reine des mélodies basques. — Le père de Garat supprime la pension de son fils. — Embarras de Garat. — Il refuse d'entrer au théâtre. — Le comte de Vaudreuil. — Garat secrétaire du comte d'Artois. — Il obtient de la reine une pension de 6 000 livres. — Pensions accordées à Azevedo et Louet. — Gratification de 300 livres refusée par Joseph Garat. — Quatrain de Rivarol. — Garat écrit à son père pour rentrer en grâce. — Inflexibilité du père de Garat. — La reine paie deux fois les dettes de Garat. — Madame de Guéménée et ses fournisseurs. — M. de Montmorin et son tailleur. — Réponse d'un courtisan à Louis XV. — Marie-Antoinette à Trianon. — Jardins et théâtre de Trianon. — Du chanteur dramatique. — L'acteur sous l'ancien régime. — Opinion de J.-J. Rousseau à cet égard. — Les théâtres de société à la fin du XVIIIe siècle. — Bizarrerie de Garat. — Garat et l'ambassadrice d'Espagne. — Garat chez madame Vigée Le Brun. — Azevedo souffleté. — Parallèle entre Garat et Azevedo. — Opinion de l'abbé Arnaud à ce sujet. — Le Caveau. — Garat chez madame Filleul, chez le comte de Vaudreuil, chez Grimod de la Reynière, chez Benjamin de Laborde, chez Joseph de Laborde.

Rien ne manqua au triomphe du jeune et brillant virtuose. Il reprit le chemin de Paris, ravi,

enthousiasmé de cette charmante reine que lui, pas plus que d'autres, n'avait pu approcher en vain, et qui lui avait dit en le congédiant : « Nous nous reverrons, monsieur. »

A partir de ce jour inoubliable, c'en fut fait à jamais des études de Droit, si négligées déjà. Les bancs de l'école ne revirent plus une seule fois notre étudiant, qu'ils n'avaient du reste vu que bien rarement jusque-là. En compensation, Garat prit bien souvent le chemin de Versailles pour aller chanter devant la reine et avec la reine. Marie-Antoinette, très musicienne comme l'on sait, appréciait grandement le charme de sa merveilleuse voix, si souple et si pure. Elle ne se lassait pas de l'entendre chanter ces airs basques et ces mélopées traînantes et tendres qu'il avait retenus des bergers du pays de ses pères, dans ses promenades à travers Ustaritz, Sare, Ossès, Itsatsou et les autres villages de la vallée de la Nive; ces mélodies issues du plain chant, et par conséquent, de modalité grégorienne, d'une si haute antiquité, d'un caractère si étrange, transmises à travers les âges de père en fils telles que le *Chori khantazale*

eijerra [1], l'*Argizagi ederra* [2], si souvent encore aujourd'hui chantées par les pasteurs dans la montagne ; ces chants traînants et tendres, sur le même air, revenant constamment après un refrain intermédiaire au rythme bizarre, si éloigné de toute influence étrangère, au mode souvent majeur, plus souvent mineur, tels que le *Gastetasunak bainerabila* [3], le *Salbatore gora da* [4], le *Kalla Kantuz* [5], et surtout l'*Adios ene maitia* [6], un peu moins ancien que les précédents et toujours populaire dans les vallées navarraises ou labourdines. Ces mélodies, bien rythmées et pourtant sans mesures régulières, parfois à cinq temps, parfois à quatre, suivis d'une mesure à deux temps, bien loin par conséquent des conventions musicales ordinaires, avaient avec leur saveur particulière et sauvage, un

1. *L'Oiseau, joli chanteur.*
2. *La belle lune.*
3. *La jeunesse me transporte.*
4. *Saint-Sauveur est bien élevé.*
5. *Le chant de la caille.*
6. *Adieu, ma bien aimée.* — Voir pour les paroles et la musique de ces différentes mélodies, *La tradition au Pays basque*; Ch. Bordes, *La musique populaire des Basques*, p. 297 et suiv., ouv. cit. — J.-D.-J. Salaberry, *Chants populaires du Pays basque*, 1 vol. in-4, Imp. Vve Lamaignère, Bayonne, 1870. — Francisque Michel, *Le Pays basque*, 1 vol. in-8°, Firmin Didot, édit., Paris, 1857, pp. 283 et suiv.

attrait rare pour la reine et son entourage si peu habitués à en entendre de semblables. Il manquait, il est vrai, à ses chants, l'accompagnement bizarre que leur donnent les paysans basques, exécuté par la *gaïta*, la *manjureta*, dont nous avons déjà parlé, plus souvent par une petite flûte percée de trois trous et par un tambourin guère plus grand qu'un tambour d'enfant. Ces deux derniers instruments, d'une antiquité aussi respectable que les airs qu'ils accompagnent, étaient alors et sont encore ordinairement tenus par un même exécutant qui en tire une harmonie sauvage surprenant bien un peu nos oreilles par son étrangeté, mais qui charme et qui ravit ces montagnards. L'artiste porte, de la main gauche, la flûte à ses lèvres en en couvrant ou découvrant les trous avec les doigts, tandis que, de la main droite, il frappe sans interruption d'un petit bâton sur le tambour suspendu à son cou. Quel succès ces instruments primitifs tenus par ces paysans n'eussent-ils pas eu, eux aussi, à Versailles ou à Trianon[1], où l'on était alors si épris de simplicité champêtre!

1. Ce n'aurait d'ailleurs pas été la première fois que des montagnards du Labourd ou de la Soule eussent été vus à

Le père de notre chanteur, le sévère avocat au parlement de Bordeaux, ayant appris que son fils avait laissé de côté les Pandectes et les Institutes, lui adressa de vifs reproches et comme ces reproches n'arrivaient pas à lui faire reprendre ses études, il se fâcha tout net et, recourant aux grands moyens, lui supprima sa pension.

Le pauvre garçon se trouva un moment des plus embarrassé, ne sachant comment se retourner et sortir de ce mauvais pas ; d'autant plus que la société riche et oisive avec laquelle il frayait l'avait entraîné à des dépenses au-dessus de ses moyens et qu'il avait quelques dettes. Le théâtre était bien là; mais y entrer eût été une véritable déchéance et il n'y songea pas un instant. Nombre de ses contemporains déplorèrent grandement son éloignement pour les planches. Grimm tout particulièrement écrit que c'était grand dommage qu'il ne se fût pas décidé à employer un talent aussi rare à sa fortune et aux plaisirs du public[1].

Versailles. Trois quarts de siècle plus tôt, des Basques avaient été appelés auprès de Louis XIV pour accompagner son carrosse. On en a la preuve par les tableaux de Van Der Meulen où ils sont représentés courant devant la voiture du roi.

1. *Correspondance littéraire*, février 1784, ouv. cit.

La gêne était donc proche pour Garat, quand il eut la chance de trouver un protecteur dévoué en la personne du charmant comte de Vaudreuil[1], l'enchanteur comte de Vaudreuil, comme il était communément appelé, l'arbitre des grâces, l'ami de la duchesse de Polignac, disons l'ami; le favori du brillant comte d'Artois, plus tard le fidèle courtisan de l'hôte morose d'Holyrood; « le seul homme, selon la princesse de Hénin, qui sût parler aux femmes du monde ». Le comte de Vaudreuil avait, à cet effet, fort sagement mis en pratique le conseil de Lekain : « Si vous voulez paraître passionné, ayez l'air de craindre de toucher la robe de la femme que vous aimez. » L'exquise politesse de ce parfait homme de Cour semblait partir du cœur et était telle qu'il paraissait toujours dans une discussion demander pardon de ne pas avoir tort. Il y a bien le revers de la médaille. Son avidité était sans bornes, son besoin de tout mener et de tout diriger sans

1. Ed. Fontaine, *Un oublié, Le comte de Vaudreuil* (*Revue universelle*, 3e année, décembre 1890, librairie de l'Art, t. IV, p. 490). — Du Bled, *Un client de l'ancien régime* (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1890). — Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. II, p. 336 et suiv., ouv. cit.

mesure; mais il donnait, il faut en convenir, aussi facilement qu'il recevait et ne fut jamais vénal. Ce protecteur des artistes, qui tenait au surnom de Mécène que lui décernèrent ceux qu'il obligea, et ils furent nombreux, fit attacher Garat, dans le courant de septembre 1783, à la personne du comte d'Artois en qualité de secrétaire de son cabinet[1]. Les émoluments de cette place ne suffirent bientôt plus au jeune prodigue bordelais, la situation dont il jouissait à la Cour et à la Ville l'entraînant à d'énormes dépenses. Le comte de Vaudreuil, toujours dévoué à son protégé, profita, d'accord avec la reine, de l'établissement d'une nouvelle place d'administrateur général de la loterie royale de France, créée en juin 1784, dans le but de récompenser un sieur Morel « de ses travaux littéraires pour l'Opéra et des soins qu'il prend de son régime[2], » pour grever cette place d'une pension de six mille livres en faveur de Garat.

1. *Mémoires secrets*, 19 septembre 1783, ouv. cit. — On a voulu que ce fût le père de Garat qui eût exigé pour son fils, le titre de secrétaire du cabinet du comte d'Artois. C'est là certainement une erreur. L'avocat bordelais, toujours opposé à sa carrière musicale, avait à cette époque cessé toutes relations avec lui.

2. *Mémoires secrets*, 17 juin 1784, ouv. cit.

Deux autres pensions de même somme furent en même temps constituées de même façon, l'une pour le camarade et compatriote de Garat, Azevedo ; l'autre pour un certain Louet qui avait eu l'honneur de toucher du clavecin devant Marie-Antoinette [1].

C'est vers cette époque, que l'oncle de notre chanteur, Joseph Garat, appelé plus tard à de si hautes destinées politiques, obtint pour ses écrits une gratification de trois cents livres que lui fit accorder M. de Breteuil sur les bénéfices du *Mercure de France*. Il la refusa d'ailleurs. A cette occasion, Rivarol fit courir le quatrain suivant que tout le monde répéta :

> Deux Garat sont connus, l'un écrit, l'autre chante,
> Admirez, j'y consens, leur talent que l'on vante,
> Mais ne préférez pas, si vous formez un vœu,
> La cervelle de l'oncle au gosier du neveu [2].

Heureux au possible de la pension qui le sortait d'embarras, Pierre Garat crut, en fils affectueux et dévoué, pouvoir profiter de la circonstance pour renouer avec son père les relations

1. *Mémoires secrets*, 14 juillet 1784, ouv. cit.
2. *Correspondance littéraire*, juin 1785, ouv. cit.

qu'il avait interrompues, ce dont il souffrait beaucoup, et, en même temps, lui pouvoir démontrer que, s'il avait abandonné l'étude du Droit, il était cependant arrivé à une position enviable. Aux ouvertures du jeune homme, l'avocat bordelais ne fit que cette réponse digne d'un héros de Plutarque : « Je n'ignorais pas, mon fils, que dans Rome dégénérée, des baladins et des histrions avaient été les favoris des empereurs[1]. » Voyant ses avances si mal accueillies, notre présomptueux se tint coi et attendit des temps meilleurs pour renouer ses relations familiales.

Au point de vue du calme et de la tranquillité de la vie, le père de Garat était peut-être dans le vrai, et encore, qui sait? Mais, que pouvait la froide raison sur une organisation comme celle à laquelle nous avons affaire? D'ailleurs, Pierre Garat n'était-il pas de race basque par son père qui, à son âge et dans ces circonstances, aurait probablement agi de la même façon? Toujours est-il que la pension royale et ce, pour donner raison au père de famille, ne lui suffit bientôt

1. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, ouv. cit.

plus et que de 1787 à 1789, dates fort rapprochées cependant, la reine paya deux fois ses dettes.

Ne nous étonnons pas outre mesure de ces dépenses. L'exemple venait de haut. Madame de Guéménée ne devait-elle pas, vers la même époque, soixante mille livres à son cordonnier; seize mille à son colleur de papiers et le reste à proportion[1]! M. de Montmorin avait bien une facture de cent quatre vingt mille livres chez son tailleur; le cardinal de Rohan ne craignait pas, dans ces mêmes années, de payer plus de cent mille livres une aube brodée en point à l'aiguille[2]. C'est seulement quelques années auparavant qu'un grand seigneur, auquel Louis XV demandait le chiffre de ses dettes, répondit au roi : « Sire, je n'en sais rien, mais j'interrogerai mon intendant et j'aurai l'honneur d'en rendre compte à Votre Majesté. »

Garat fut toute sa vie reconnaissant à Marie-

1. H. Taine, *Les origines de la France contemporaine; l'ancien régime*, t. I, p. 167, ouv. cit.

2. Baronne d'Oberkirch, *Mémoires sur la Cour de Louis XVI et la Société française avant 1789*, 2 vol. in-12. Charpentier, édit., Paris, 1853, t. I, p. 129.

Antoinette de la bonté avec laquelle elle l'avait accueilli. Il n'oublia jamais cette charmante reine, cette gracieuse protectrice pour laquelle il ressentit toujours une respectueuse adoration, comme d'ailleurs tous ceux qui l'approchèrent[1]. Cette fascinatrice enchanteresse, cette éblouissante Marie-Antoinette, réunion accomplie de grâces, de prestige, de séduction, dont l'aimable réception était restée dans son esprit comme le plus grand honneur de sa vie, demeura pour lui la déesse inoubliable, l'idole sans tache. Il aima jusqu'à sa mort à évoquer dans un doux rêve étoilé ces jours heureux où, dans les ombreux jardins de Trianon, il la voyait errer en robe de linon blanc, un simple chapeau de paille sur la tête, un bouquet de fleurs des champs dans le corsage ou à la main. Il fut alors, dans ces temps privilégiés qui devaient, hélas! bientôt dis-

1. « Malgré tout ce que la malignité a pu en dire, les rapports de Garat avec l'infortunée Marie-Antoinette furent des plus corrects. Sa tenue auprès de la souveraine fut toujours des plus respectueuses et la familiarité de la reine avec son chanteur habituel ne descendit pas au-dessous des convenances que commandaient son rang et sa dignité de reine de France. » (Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, ouv. cit.)

paraître, un des hôtes accoutumés de ce charmant séjour champêtre, dont Hubert-Robert avait dessiné le hameau.

La nouvelle salle de spectacle de Trianon fut construite par Mique en 1778 pour remplacer un vieux bâtiment de planches et de carton. Sur la scène de cette bonbonnière d'une rare élégance, aux détails les plus fins et les plus délicats, au plafond où Lagrenée peignit, en tons roses et laiteux, Apollon dans les nues accompagné des Grâces et des Muses avec un vol de gracieux Amours tenant des flambeaux et des fleurs, Garat dut chanter bien souvent *Armide* ou *Iphigénie* de Gluck accompagné par la reine qui ne dédaigna même pas de chanter avec lui. C'est alors qu'il fut applaudi par ce public sans pareil composé du Roi, de Monsieur, du comte d'Artois, des princes et princesses du sang, du comte de Vaudreuil, du marquis de Crussol, du comte Esterhazy, du duc de Guiche, des duchesses de Polignac, de Guiche, de madame de Polastron, bref, de ce que la Cour renfermait de plus brillant[1]. Garat parut-

1. Maugras, *Les Comédiens hors la loi*, 1 vol. in-8, Calmann Lévy, édit., Paris, 1887, p. 375.

il sur le théâtre de Trianon autrement que pour y chanter seul ou avec la reine en qualité de professeur? C'est fort douteux. Il n'avait pas la naissance nécessaire pour faire partie de la troupe organisée par la reine et dont les principaux acteurs, sans compter la souveraine, étaient : le comte d'Artois, la comtesse de Polignac, la duchesse de Guiche, madame Élisabeth, madame de Polastron, le comte d'Adhémar, le comte de Vaudreuil, le duc de Guiche.

Garat refusa toujours de monter sur d'autres scènes. Il ne faut pas oublier qu'il n'était qu'un amateur et nullement un chanteur de profession. S'il chanta une ou deux fois aux Concerts Spirituels, il le put sans inconvénient. S'il figura plus tard dans les concerts publics à titre d'artiste salarié, seul le malheur des temps l'y contraignit et encore ce ne fut que pour fort peu d'années. Faut-il regretter qu'il n'ait pas abordé franchement la carrière théâtrale? On ne peut l'affirmer. Avait-il les dons dramatiques, dons secondaires en réalité? Qui sait? Pour le véritable chanteur, le jeu n'est que le très humble serviteur du chant, des services duquel on se prive

s'il devient inopportun et gênant. Dans une situation théâtrale, dans un jeu de scène, le tragédien devra baisser les bras, quand le chanteur aura à les lever pour faciliter l'émission de la voix; le tragédien aura à baisser la tête, quand le chanteur aura nécessairement à la lever; la mimique gênera l'un, quand elle sera utile à l'autre. La qualité primordiale du chanteur, c'est la beauté et la justesse du son; avec cela, il n'a plus besoin de rien pour captiver l'attention. Un très grand chanteur est bien difficilement un très grand tragédien, car il subordonne fatalement son jeu à son chant.

Entrer au théâtre aurait été par trop déroger[1] pour Garat, qui appartenait à la bourgeoisie de robe, la haute bourgeoisie du XVIII^e siècle. Il ne faut pas oublier qu'à la fin du règne de Louis XVI, les comédiens étaient encore hors la loi, et que les traitements que leur infligeaient l'Église et la loi civile se trouvaient en parfait accord avec l'opinion publique. Si l'on trouvait bon de jouir de leurs talents et même

1. Maugras, *Les comédiens hors la loi*, p. 242, ouv. cit.



de les encourager par d'unanimes applaudissements, l'anathème qui pesait sur eux semblait naturel et légitime. L'opinion publique leur était nettement défavorable et hostile. La bourgeoisie, outrée et scandalisée des succès que les comédiens obtenaient à la Cour et à la Ville, les décriait volontiers, et la noblesse, tout en les entourant d'adulations et de flatteries, jugeait en même temps indispensable de les maintenir dans une sorte d'esclavage. J.-J. Rousseau soutient que le comédien par état est « un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil et d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne[1] ». La nation, d'accord avec lui, professait à l'égard des comédiens un souverain mépris et une rare répugnance que leurs mœurs et leurs façons d'agir, malgré ce que l'opinion avait d'indulgent de ce côté, n'étaient pas faites pour diminuer. Leur morgue et leur insolence n'avaient d'égale que leur lâcheté. Enivrés des applaudissements qu'on leur

1. J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, *Lettre à d'Alembert*, 30 vol. in-8. Dalibon, lib., Paris, 1824, t. II, p. 126.

prodiguait, ils en étaient arrivés à se permettre d'intolérables impertinences qu'un séjour plus ou moins long au For l'Évêque ou à Bicêtre punissait de temps à autre; mais ils n'en restaient pas moins convaincus, dans leur fatuité, que tout leur était dû, mais, qu'en compensation ils ne devaient rien à personne. Le comédien était donc frappé d'indignité, malgré la gloire acquise, malgré l'enthousiasme soulevé par certains d'entre eux et, chose étrange, inconséquence rare, justement à l'époque où chanteurs et acteurs avaient une si grande vogue et où le goût du théâtre était si répandu.

Nous avons parlé tout à l'heure du théâtre établi par Marie-Antoinette à Trianon[1]. L'exemple avait été donné quelque trente ans plus tôt par la marquise de Pompadour en créant, en 1747, le théâtre des Petits Cabinets, sur la scène duquel montèrent des princes du sang et des représentants de la plus haute noblesse : le duc de Chartres, les ducs d'Ayen, de Coigny, de Duras, de Nivernais, de la Vallière; la maîtresse du logis, la marquise de

1. A. Jullien, *La Cour et l'Opéra sous Louis XVI*, 1 vol. in-12, Didier et Cie édit., Paris, 1878.

Pompadour, la duchesse de Brancas, la marquise de Livry, madame de Marchais, etc. Après le théâtre des Menus-Plaisirs, vint celui du duc d'Orléans dont la troupe comprenait d'abord le duc lui-même, puis le vicomte de Gand, le comte de Ségur, le comte de Bonnac-Donnezan, la marquise de Crest, la comtesse de Lamarck, madame de Montesson, etc. Citons encore les théâtres du prince de Conti, au Temple et à l'Isle-Adam; de la duchesse de Bourbon, à Chantilly; de la duchesse de Mazarin, à Chilly; du maréchal de Richelieu, à l'hôtel des Menus, etc. Parlerons-nous des scènes particulières établies à Paris? A quoi bon. Cela nous mènerait beaucoup trop loin, contentons-nous de dire seulement qu'à la fin du règne de Louis XV, il existait plus de cent soixante théâtres de société[1].

Fermons cette parenthèse et revenons à Garat qui, s'il ne fut pas comédien, eut bien quelques-uns des travers de cette corporation : la fatuité ridicule, la bizarrerie, les caprices qui sont l'ordinaire apanage des habitués des applaudissements

1. Maugras, *Les comédiens hors la loi*, p. 331, ouv. cit. — E. et J. de Goncourt, *La femme au XVIII^e siècle*, p. 131 et suiv., ouv. cit.

de la foule. Ébloui par la faveur dont il jouissait dès cette époque, il se crut tout permis et nous n'en finirions pas si nous voulions dire toutes les impertinences ou extravagances que son extraordinaire talent faisait supporter. N'allait-il pas, dans ses moments de folie, jusqu'à contrefaire la voix de Marie-Antoinette et à chanter même un peu faux comme elle[1]. A part cependant quelques rares incartades de ce genre, il resta homme de bonne compagnie quoique parfois un peu léger. Un soir, à Versailles, après avoir chanté comme il chantait, c'est-à-dire à merveille, ne répliqua-t-il pas à une belle et imposante ambassadrice d'Espagne, placée devant lui, qui, peu familiarisée avec les finesses de la langue française, s'était retournée pour lui dire : « Ah monsieur, je voudrais bien avoir votre gorge, — Madame, je changerais bien. »

Si Garat était devenu l'enfant chéri de la Cour, il n'était pas moins apprécié et estimé à la Ville et par les artistes. Il fréquentait chez madame Vigée Le Brun[2], dont le très simple appartement recevait

1. *Chroniques de l'Œil-de-Bœuf.*
2. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. I, p. 60 et suiv. ouv. cit.

chaque soir tout ce que Paris renfermait de plus distingué et dont le salon était devenu, au dire de Grimm, une sorte de bureau littéraire où l'on jugeait et où l'on appréciait les talents nouveaux. Les grands seigneurs et les grandes dames, les hommes marquants dans les lettres, les sciences et les arts se coudoyaient chez elle. Parmi les femmes que l'on rencontrait le plus ordinairement à ces réunions d'où elle avait le soin d'exclure les laides et les ennuyeuses, nous citerons la marquise de Grollier, la marquise de Sabran, qui épousa plus tard le chevalier de Boufflers, la marquise de Rougé, mesdames de Verdun, Le Couteulx du Molay, de Pezé. « C'était — écrit madame Vigée Le Brun, avec peut-être un peu trop de fatuité et de vanité satisfaite, dans une de ses lettres à la princesse Kourakine — à qui serait à mes soirées, où souvent la foule est telle, que faute de sièges, les maréchaux de France s'asseyaient par terre, et je me rappelle que le maréchal de Noailles, très gros et très âgé, eut un soir la plus grande peine à se relever. » Chez elle, on faisait, toujours à son dire, — décidément la modestie n'était pas son fort, — « la meilleure musique qui

se fît alors à Paris ». Grétry, Sacchini, Martini, y jouaient assez fréquemment au clavecin certains de leurs opéras, avant de les faire représenter. Mais rendons la parole à madame Vigée Le Brun : « Nos chanteurs habituels étaient Garat, Azevedo, Richer, madame Todi, ma belle-sœur qui avait une très belle voix et pouvait tout accompagner à livre ouvert, ce qui nous était fort utile. » Jusqu'à la maîtresse de la maison qui chantait; mais elle ajoute, plus modestement cette fois, il faut le reconnaître, que, « au reste, il fallait mettre à part toutes prétentions pour chanter avec ceux que je viens de nommer; car Garat surtout peut être cité comme le talent le plus extraordinaire qu'on ait jamais entendu. Non seulement il n'existait pas de difficultés pour ce gosier si flexible; mais, sous le rapport de l'expression, il n'avait point de rival; aussi personne, je crois, n'a chanté Gluck aussi bien que lui. Quant à madame Todi, elle réunissait à une voix superbe toutes les qualités d'une grande cantatrice, et elle chantait le bouffon et le sérieux à la perfection. Pour la musique instrumentale, j'avais comme

violonistes Viotti, dont le jeu plein de grâce, de force et d'expression était ravissant; Jarnovick, Maestrino, le prince Henri de Prusse, excellent amateur qui, de plus, m'amenait son premier violon. Salentin jouait du hautbois, Hulmandel et Cramer du piano [1]. »

Il faut convenir que ces réunions devaient être ravissantes et que madame Vigée Le Brun ne s'est peut-être pas trop avancée en parlant comme nous venons de le voir.

Azevedo, dont le nom revient sans cesse sous notre plume, était israélite, d'origine portugaise probablement, et compatriote de Garat, puisqu'il naquit et fut élevé comme lui à Bordeaux. Comme Garat, il chanta à la Cour et, comme lui également, nous savons qu'il obtint une pension de six mille livres sur la loterie royale. Sa voix était des plus agréables et il savait en tirer un fort bon parti. Très apprécié à la Cour, il était particulièrement connu à la Ville pour sa fatuité et son outrecuidance qui lui attirèrent nombre de mauvaises affaires dont il ne sortit pas toujours à son

1. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. I, p. 60 et suiv., ouv. cit.

honneur. En voici une entre autres, racontée par cette mauvaise langue de Bachaumont [1] qui lui fit le plus grand tort et fit rire à ses dépens.

Un soir, après avoir chanté au café du Caveau, il se montra fort insolent et fort agressif envers un spectateur qui répondit à sa grossièreté par un soufflet. Jusque-là, rien que d'assez ordinaire ; mais, ce qui l'est moins, c'est le dénouement de l'aventure. Le soufflet reçu, Azevedo fit des excuses.

On a voulu quelquefois comparer Azevedo à Garat, mais bien à tort. Dans une soirée où ils avaient chanté ensemble un duo, le comte de Guibert dit à l'abbé Arnaud [2], ce fougueux partisan de Gluck qui faisait passer la musique avant tout : « L'un est l'ouvrage de l'art, l'autre de la nature. — Vous êtes dans l'erreur, réplique l'abbé, pour chanter comme Garat, il a fallu de longues études, et l'art est aussi nécessaire que la nature. » Le savant critique par sa réponse

1. *Mémoires secrets*, 17 juin 1784, ouv. cit.

2. Arnaud (l'abbé François), né à Aubignan, près de Carpentras, le 27 juillet 1721, mort le 2 décembre 1784, fut membre de l'Académie française.

montrait qu'Azevedo [1] était devenu musicien à force d'étude, tandis que Garat l'était naturellement, mais que l'étude avait encore augmenté son talent. Bref qu'il était bien l'homme ajouté à la nature de Bacon.

Garat fit-il partie du Caveau? Nous n'oserions l'affirmer, quoique la chose semble des plus probables.

Le Caveau [2], cette première Académie de la chanson, fondée en 1729 par l'épicier-poète Gallet [3] qui prêta son arrière-boutique pour y tenir ses séances, c'est-à-dire ses dîners hebdomadaires, se développa rapidement; vite à l'étroit dans ce local exigu, il alla tenir ses assises dans le cabaret de Landelle, rue de Buci, à l'enseigne du *Caveau*, dont le nom lui resta. Les premiers membres de cette institution furent Crébillon père, Fuzelier, Saurin, Moncrif, l'*historiogriffe* des chats, selon la pittoresque expression de Voltaire; Sallé, Gentil-Bernard, Helvétius, Rameau, Gresset,

1. Après avoir longtemps séjourné en Hollande où il se maria, Azevedo revint se fixer à Bordeaux, où il mourut d'apoplexie, en pleine rue, sur les Fossés des Tanneurs, le 3 février 1809.

2. Du Bled, *Le Théâtre des Princes* (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1891).

3. Marmontel, *Mémoires*, p. 221, ouv. cit.

Favart, Boucher, etc. En 1742 le Caveau était devenu célèbre. Nombre de grands seigneurs voulurent alors en faire partie. Leur intrusion occasionna de tels troubles que les réunions cessèrent. Elles reprirent dix-sept ans plus tard, en 1759, chez le fermier général Pelletier, avec Collé, Panard, Voisenon, Marmontel, Suard, Colardeau, Boufflers, Goldoni, Fréron, Dorat, Delille, Parny, etc. Dispersé lors de la tourmente révolutionnaire, il renaît de ses cendres avec les survivants de ses dernières réunions auxquels étaient venus se joindre Barré, Desfontaines, de Piis, Dupaty, Ségur, Désaugiers, Martainville, Laujon, etc.

Garat devait aussi avoir ses entrées dans ce petit monde lettré et épicurien de Passy, composé des deux Chénier, de Pange, de Pastoret, de madame Chalgrin, etc., qui tenait ses assises au château de la Muette chez madame Filleul qui en était la vigilante gardienne.

Nul doute qu'il ne fût aussi un des hôtes accoutumés du château de Gennevilliers, où son spirituel et dévoué protecteur, le comte de Vaudreuil, réunissait ce que la Cour et la Ville renfermait de plus distingué et de plus aimable. Dans cette

charmante résidence, on rencontrait d'abord, presque constamment, le comte d'Artois qui ne pouvait guère se passer du maître du logis, puis Choiseul-Gouffier, puis monseigneur d'Autun qui eut de si multiples avatars, puis force savants, musiciens, littérateurs et même jusqu'à des comédiens. Cet amalgame hétéroclite faisait de ces réunions un des milieux les plus gais et les plus amusants de l'époque.

Prenons garde de passer sous silence, au milieu des fréquentations de Garat, ce monde étrange et bruyant des financiers qui tient une place si importante pendant tout le XVIII^e^ siècle, dont le faste et l'élégance, — pas toujours de bon aloi, il faut en convenir, — le luxe et les prodigalités, pour ne pas dire les excentricités, défrayeront la chronique scandaleuse des gazettes et la verve caustique des épistoliers.

Dans les dernières années de la royauté, Garat se rendait assez souvent chez Grimod de la Reynière[1], le père de l'auteur du *Triple Alma-*

1. Voir Thirion, *La vie privée des financiers au XVIII^e^ siècle*, 1 vol. in-8, Plon et Nourrit, édit., Paris, 1895, livre II, chap. II, p. 236. — De Janzé, *Les fermiers généraux*, pages 277 et suiv., ouv. cit. — Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. II, p. 280 et suiv., ouv. cit.

nach Gourmand, le troisième du nom et dernier de la famille. C'était une curieuse dynastie que celle de ces financiers qui avaient élevé la gourmandise à la hauteur d'une institution. Le premier des Grimod de la Reynière « mourut la serviette autour du cou, suffoqué par un pâté de foie gras, en 1754. Sa charge et son appétit passèrent à son fils, qui s'enrichit puissamment avec l'une et se rendit célèbre par l'autre, en tenant table ouverte tous les jours de la semaine[1]. » Le fastueux fermier général ne se contentait pas d'offrir à ses invités les meilleurs dîners de Paris préparés par le célèbre et glorieux cuisinier Mérillon, de leur faire admirer les plus belles œuvres du peintre Le Moyne pour lequel il professait une admiration presque exclusive; il leur ménageait encore des concerts exquis. A cet effet il avait fait construire une superbe salle de spectacle dans son merveilleux hôtel des Champs-Élysées. C'était grande fête, quand Garat

1. Ch. Monselet, *Les originaux du siècle dernier*, Grimod de la Reynière. 1 vol. in-12. Michel Lévy frères, édit., Paris, 1864, p. 321. — Malgré sa table ouverte, Grimod de la Reynière ne plaisait pas à tous ses invités. Il fit des ingrats, témoin ce grincheux qui en sortant de chez lui s'écria : « On mange, mais on ne le digère pas. »

s'y faisait entendre, accompagné le plus souvent par Piccini ou Sacchini.

L'assemblée, composée de ce qu'il y avait de plus spirituel et de plus policé à Paris, et digne des artistes, se recrutait en majeure partie dans l'ancienne société du prince de Conti et dans ce qui restait des habitués des salons de mesdames Du Deffant et Geoffrin. C'était, du côté des hommes : le duc de Laval, le comte d'Adhémar, le maréchal de Stainville, Bezenval, colonel-général des Suisses; MM. d'Albaret, de Thiard, l'abbé Barthélemy, le graveur Wille, etc.; du côté des femmes, plus charmantes les unes que les autres : les maréchales de Noailles et de Luxembourg, la comtesse de Ségur, mesdames de Cambis, de Staël, de Senneville, sœur de la maîtresse de maison; de Melfort, de Genlis, de Tessé, de Massias, etc.

Garat faisait aussi partie, est-il besoin de le dire, de la société d'élite qui se réunissait chez son quasi compatriote, Benjamin de la Borde[1], dont les chansons éditées par leur auteur avec

1. Thirion, *La vie privée des financiers au XVIII^e siècle*, ouv. cit.

un luxe sans égal sont illustrées de merveilleux dessins de Moreau le Jeune, reproduits par les meilleurs graveurs de cette fin du XVIII^e^ siècle. Le père de Benjamin de la Borde avait été député de Bordeaux au Conseil du commerce et plus tard fermier général. Quant au fils, d'abord premier valet de chambre de Louis XV qui l'eut en grande affection, il devint ensuite, comme son père, fermier général. Dans son bel hôtel de la rue Richelieu se retrouvaient les principaux musiciens du temps, avec lesquels il se livrait à sa passion pour la musique. Dans cette maison, Garat interprétait les chansons de l'amphitryon ou chantait quelques airs de ses montagnes ou des coteaux des bords de la Garonne.

Il était aussi un autre de La Borde[1], en aucune façon parent du précédent, chez qui allait également Garat, Jean-Joseph de La Borde, originaire du gros bourg béarnais de Bielle, dans la vallée d'Ossau, en pleine montagne pyrénéenne, près de la frontière d'Espagne du côté de l'Aragon. Ce dernier, après avoir fait une grande fortune dans

1. De Janzé, *Les fermiers généraux*, ouv. cit.

le commerce et négocié l'emprunt que Louis XV, engagé dans la guerre de Sept Ans, fit à l'Espagne, fut fait banquier de la Cour. Rien de charmant comme ses réceptions du château de Mereville où les honneurs étaient faits par ses deux filles, dont l'une devint duchesse des Cars et l'autre comtesse de Noailles.

Les existences de ces deux de La Borde, si brillantes et si heureuses, s'achevèrent tragiquement et tous deux, le fermier général comme le banquier, périrent sur l'échafaud.

CHAPITRE V

Cagliostro et la franc-maçonnerie. — Mesmer et le comte de Puysegur. — La loge de la *Sagesse triomphante*. — Travaux des loges. — Le Grand-Orient de France fait chanter une messe à Saint-Eustache à l'occasion de la naissance du Dauphin. — Premières dignités du Grand-Orient de France occupées par les princes du sang. — Loges d'adoption. — La princesse de Lamballe grande-maîtresse des Loges écossaises régulières. — L'impératrice Joséphine dernière maîtresse des loges d'adoption. — Garat chante des duos à Trianon avec Marie-Antoinette. — Il interprète Gluck. — Encore les Gluckistes et les Piccinistes — Opinion de d'Alembert sur Gluck. — Garat se passionne pour Mozart et le fait connaître en France. — Les bouffons italiens à Paris. — Mesdames Morichelli et Bandi. — Les chanteurs Mondini et Viganoni. — Opinion de Viganoni sur Garat. — L'Opéra. — Farinelli et Caffarelli. — Autres chanteurs. — Mesdames Mengalli et Gabrielli. — Autres chanteuses. — Garat fait rejeter l'opéra intitulé *Bayard*. — Voyage de Garat à Bordeaux. — Ses triomphes dans sa ville natale. — Il chante dans un concert au profit de Beck. — Sa réconciliation avec son père. — Il fait la connaissance de Punto. — Bordeaux à la veille de la Révolution. — Retour de Garat à Paris.

Nous voici arrivés à l'heure de la sensibilité, ou plutôt de la sensiblerie. Cette société polie

et corrompue, imbue des idées que J.-J. Rousseau avait mises à la mode avec son *Émile* et sa *Nouvelle Héloise*, dont le succès fut si éclatant et l'influence pour ainsi dire universelle, ne rêvait plus que bonheur général, bienfaisance, félicité. Infatuée de ce principe, que pour trouver la vertu il fallait se rapprocher de la nature, elle cherchait ingénument à atteindre ce but chimérique par les moyens à sa portée, sans déranger par trop ses vieilles habitudes, ni changer davantage son genre de vie. Le moment était bien venu pour la franc-maçonnerie qui arriva comme à point et naturellement fit fureur, remise à la mode par le célèbre Cagliostro se disant Égyptien, initié à tous les secrets de la nature, assurant connaître les simples et leur emploi, guérir les maladies et prolonger la vie humaine.

Il faut reconnaître que cet étrange et énigmatique thaumaturge, dont personne ne connut jamais l'origine, opéra de nombreuses guérisons de maladies réputées incurables. Il est, avec Mesmer et le comte de Puységur, le père incontestable de l'hypnotisme ou du moins le rénovateur

de ses pratiques, depuis longtemps délaissées mais vieilles comme le monde. Cagliostro implanta en France une nouvelle secte de la franc-maçonnerie dont tout le monde voulut faire partie, le rite égyptien, et une nouvelle loge : *la Sagesse triomphante.*

Tout le monde fut donc franc-maçon[1]. Garat suivit l'exemple. Personne ne songeait à s'en effrayer alors; seule l'archiduchesse Marie-Christine, sœur de Marie-Antoinette, ne voyait pas d'un bon œil cette société secrète. Les travaux des loges n'avaient pas, tant s'en faut, du moins pour une grande partie de ses membres, l'importance politique qu'ils ont acquise depuis. Ils consistaient en réunions de gens aimables et polis, pas souvent très sérieux, récitant des vers, jouant des dialogues, faisant de la musique, chantant des duos, voire des cantiques; aussi, chaque loge renfermait-elle un orchestre[2].

1. G. Maugras, *Le duc de Lauzun*, 1 vol. in-8, Plon et Nourrit édit., Paris, 1895, p. 315.

2. Vers 1778 l'harmonie de la loge de la *Candeur* comprenait 5 clarinettes, 2 bassons, 2 hautbois, 2 flûtes et 3 cors de chasse. — G. Bertin, *Madame de Lamballe*, chap. III, ouv. cit.

Aucune de ces réunions ne se clôturait sans qu'une quête n'y fût faite en faveur des pauvres. C'était alors de simples sociétés de bienfaisance frayant avec l'Église. A l'occasion de la naissance du Dauphin, le Grand-Orient de France ne fit-il pas chanter à la paroisse de Saint-Eustache une messe en musique du frère .·. Floquet, qui en dirigea lui-même l'exécution ! Ce succès des loges n'avait rien d'étonnant, puisque l'exemple venait de haut; les plus hauts personnages de la Cour tenaient les premiers rangs dans l'ordre; le duc de Chartres était grand-maître du Grand-Orient de France et, avant lui, le comte de Clermont, Louis de Bourbon, l'avait été.

Les femmes elles-mêmes s'en mêlèrent et firent partie de la maçonnerie par les loges d'adoption. La princesse de Lamballe fut grande-maîtresse de toutes les loges écossaises régulières en France; la comtesse de Brenne, grande-maîtresse de la loge *La Candeur*, dont la marquise d'Havrincourt fut grande inspectrice et à laquelle se fit initier la duchesse de Chartres. Ajoutons que la dernière maîtresse des loges d'adoption fut l'impératrice Joséphine.

Garat faisait partie de la loge des *Neuf Sœurs*[1], presque exclusivement composée d'écrivains, de peintres, de sculpteurs, de musiciens. Elle comptait parmi ses adeptes les plus grands noms de la littérature et des arts : Voltaire, Lalande, Helvétius, Franklin, Le Mierre, Chamfort, Cailhava, Parny, Roucher, le chevalier de Cubières, Fontanes, le marquis de Villette, Court de Gebelin, le comte de Persan, la Dixmérie, Florian, J. Vernet, Greuze, Houdon, Piccini, etc. Il s'y retrouvait en pays de connaissance.

Mais suivons Garat à Trianon dont il était un des habitués. Là, devant la reine qui ne s'en lassait jamais, il chantait souvent les partitions entières d'*Orphée* et des deux *Iphigénie* de Gluck, pour le génie duquel il partageait l'admiration de Marie-Antoinette. Pour lui, comme pour elle, la supériorité du maître viennois sur tous les autres compositeurs dramatiques était un article de foi. Il l'interprétait comme personne ne l'avait fait

1. La loge des *Neuf Sœurs*, ainsi appelée des neuf Muses, fut fondée en 1776. Elle fut la plus brillante de l'époque. En 1827, elle se fondit avec la loge *Saint-Louis de France*, tout en conservant son nom. (*Mémoires du prince de Talleyrand*, Calmann Lévy, édit., in-8, Paris, 1891, t. I, p. 167.)

avant lui et ne le fit depuis; avec un accent de passion véritable, sans se permettre de changer la moindre chose à sa pensée, mettant tout son honneur à demeurer simplement et naïvement son fidèle interprète, ce qui contrastait avec sa façon de dire la musique italienne qu'il avait l'habitude d'agrémenter de fioritures et de vocalises, bien qu'il en rendît supérieurement les beautés.

Au dire de ses contemporains, il était impossible de mieux s'identifier que Garat ne le faisait avec le vieux Gluck et de mieux rendre sa musique puissante, audacieuse et hardie. Il aurait fallu l'entendre chanter l'admirable récitatif qui précède l'air du troisième acte d'*Orphée*, développant d'une façon si pathétique les plaintes à jamais immortelles du malheureux époux; il aurait fallu l'écouter lancer le lamentable cri de douleur d'Eurydice; la superbe invocation de *suo desperato*. Ceux qui l'entendaient étaient émus jusqu'aux larmes quand il disait le sublime cantabile qui suit ce récitatif : *Che faro senza Euridice? Dove andro senza, il mio bene.*

Cette majesté, cette beauté pure, cette profon-

deur et cette puissance dramatique de Gluck, Garat l'admirait par-dessus tout. Un de ses regrets était d'être arrivé trop tard à Paris pour avoir pu voir le vieux maître; de ne pas avoir été là quand éclata cette querelle des Gluckistes et des Piccinistes qui passionna alors tous les esprits. Il n'eut donc pas à prendre parti pour l'un ou pour l'autre des deux compositeurs; mais, très certainement, s'il se fût trouvé là, comme Jean-Jacques Rousseau, l'abbé Arnaud, Suard, Grimm, il eût pris rang parmi les défenseurs de Gluck, dédaigneux des criailleries de La Harpe et de Marmontel, de l'opposition de Ginguené, de celle d'Alembert, qui dans son entretien avec madame Necker, à l'instar de M. Jourdain, disait en parlant de l'*Orphée* du compositeur allemand, que pour lui, il y avait trop de tintamarre là dedans. L'admiration de Garat pour Gluck ne l'empêcha pas d'ailleurs de rendre justice à la tendresse, à l'émotion, aux idées gracieuses et expressives de Piccini qui, s'il n'était point un génie, était tout au moins un talent de premier ordre.

Garat se passionna un des premiers pour la musique de Mozart. Il la fit connaître en France,

en chantant ses principales compositions avec cette verve et cette sensibilité qui lui étaient propres. Il obtenait un succès tout particulier avec le fameux air à boire de « Don Giovanni » : *Fin ch'an dalvino* et surtout, *Il mio tesoro intanto.* Impossible de mieux s'identifier avec la pensée du maître de Salzbourg. Aussi est-ce lui qui enseigna au fameux chanteur italien Mandini, qui se plaisait à le reconnaître, la façon d'interpréter cette musique toute de sentiment et de passion contenue. Il ne faudrait pas croire pourtant, que Garat méprisât la musique italienne. Au contraire, il l'estimait grandement, tout en gardant ses préférences pour la musique allemande, en avance en cela sur ses contemporains. Ce qu'il appréciait d'une facon toute particulière dans la musique italienne, c'était ses interprètes. Personne n'admira plus que lui la troupe des chanteurs bouffes connue sous le nom de troupe de Monsieur, qui débuta à Paris en 1789. Personne mieux que Garat n'était d'ailleurs à même de juger le mérite de ces virtuoses, dont les traditions sont, hélas! perdues. Ils firent sur lui une si vive et si durable impression qu'il

en parlait encore avec admiration dans les dernières années de sa vie.

C'est dans cette troupe incomparable que figuraient mesdames Marichelli et Bandi; les chanteurs Mandini et Viganoni; Viganoni qui disait de Garat, après l'avoir entendu dans un air italien : « Ce Français a plus d'originalité que les Italiens eux-mêmes[1]. »

Garat ne manquait pas alors une seule représentation théâtrale. Chaque soir on le retrouvait à l'Opéra et surtout à la Comédie-Italienne où il allait entendre Piccini, Gluck, Sacchini, etc. C'est alors qu'il assista à la représentation des principales productions de Duni, Dalayrac, Gossec, Monsigny, Grétry, etc. Il jouit pleinement du bonheur d'entendre ces merveilleux chanteurs italiens qui ne faisaient pour ainsi dire que traverser Paris, ces incomparables sopranistes dont la voix ressemblait à une voix de femme avec un peu moins de limpidité peut-être, mais avec un développement autrement puissant dans les cordes supérieures. Faut-il citer les princi-

1. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.

paux d'entre eux? Farinelli et Caffarelli, les deux plus extraordinaires de tous, incomparables, l'un dans le chant tempéré, l'autre dans le style de bravoure; Bernachi, Mancini, Orsini, Senesino, Carestini, Guarducci, Salimbini d'une beauté antique comme certains Apollons troublants; Guadagni, sans rival dans l'interprétation de Gluck; Millico, Aprile, Rubinelli, Gizzielo, Marchesi, et enfin Pacchiarotti, le dernier venu[1]. Quelle joie d'écouter ces merveilleuses chanteuses : la Mengotti, d'origine allemande, sans égale dans l'expression des sentiments élevés! la Gabrielli, également d'origine allemande, qui fit l'étonnement de l'Europe; la belle Grassini dont la voix expressive de contralto était admirée à si juste titre; la Mara, née comme la Gabrielli de l'autre côté du Rhin, et la Todi qui après s'être fait entendre avec Garat au Concert Spirituel en 1783, suscitèrent un tel enthousiasme, se créèrent chacune de si chauds partisans, qu'elles faillirent les voir s'égorger entre eux et occupèrent un instant tout Paris de leur riva-

1. Scudo, *Le chevalier Sarti*, p. 259 et suiv., ouv. cit.

lité. Que l'on aille dire après cela que la musique adoucit les mœurs!

Entre temps, Garat était devenu le grand arbitre du goût, l'aristarque souverain et impeccable. On n'osait plus se prononcer sur la valeur d'un opéra tant qu'il n'avait pas donné son avis, et ses jugements sans appel n'étaient jamais discutés. En voici d'ailleurs une preuve que nous fournit Bachaumont :

Dans le courant du mois de juillet 1783[1], on donna au théâtre lyrique un grand opéra intitulé *Bayard*, dont les paroles étaient d'un certain Durosoy et la musique du sieur Froment, violon de l'orchestre du théâtre. Le public semblait assez disposé à faire bon accueil à l'ouvrage, lorsque Garat, qui assistait à la représentation, jugea que c'était détestable et qu'il fallait le rejeter, ce qui fut fait.

En 1786 Garat s'arracha aux charmes de Paris et de Versailles, pour aller revoir sa ville natale[2],

1. *Mémoires secrets*, 26 juillet 1783, ouv. cit.

2. Dans sa *Biographie universelle des musiciens*, article Garat, Fétis écrit que Garat accompagna le comte d'Artois à Bordeaux en qualité de secrétaire. C'est une erreur. Le séjour du frère de Louis XVI à Bordeaux, lors de son départ pour

désireux de montrer à ses compatriotes que le jeune écervelé qu'ils avaient connu quelques années auparavant, chantant aux allées de Tourny, aux concerts du Musée et sous les fenêtres des belles, était devenu un personnage. Peste! le secrétaire des commandements de monseigneur le comte d'Artois n'était pas le premier venu! Ce voyage avait bien un autre but, but caché, il est vrai, mais non moins sérieux pour cela, qui était de tenter par tous les moyens possibles de rentrer en grâce auprès de son père avec lequel il ne pouvait se consoler d'être en mésintelligence. Arrivé à Bordeaux, précédé de la réputation qu'il s'était faite à la Cour et dont l'écho était parvenu jusque sur les bords de la Garonne, tout le monde lui fit fête, tout le monde désira l'avoir et l'entendre. Avant de répondre à ces avances, il voulut s'occuper du rapprochement avec son père, si vivement souhaité, mais ses propres démarches, l'intervention d'amis et de parents qu'il fit agir, tout fut inutile. Le sévère et rigide avocat restait

l'Espagne, eut lieu du 9 au 11 juillet 1782, comme il appert des registres de la *Jurade de Bordeaux*, et à cette date, Garat n'avait pas encore quitté la maison paternelle.

inflexible, lorsqu'une heureuse circonstance vint tout changer. Beck, l'ancien professeur de Garat, étant tombé dans la gêne, ses amis décidèrent de donner un concert à son profit et allèrent solliciter le concours du secrétaire du comte d'Artois, dont la voix et la situation étaient faites pour en rehausser singulièrement le succès. Garat n'accepta qu'à la condition que son père n'y vît pas d'inconvénient. On alla donc consulter ce dernier qui répondit, à l'étonnement général, que, puisque le talent de son fils lui avait coûté un établissement honorable et l'amitié de son père, il était heureux qu'il lui servît à faire une bonne action.

Ce concert pour lequel on pouvait se procurer des billets chez Beck lui-même, rue Saint-Seurin, chez le concierge du Musée et au bureau du *Journal de Guyenne*, eut lieu le 8 septembre 1786, dans la salle du Musée, à six heures du soir, heure qui nous semblerait bien incommode aujourd'hui. Le nom de notre chanteur ne se trouvait pas inscrit sur le programme qui contenait une chacone, un *Gloria*, l'ouverture de l'opéra de *Pandore* du bénéficiaire, arrangée pour le clavecin et exé-

cutée par son élève Storiac, un concerto pour le violon de Mercier et une cantate allégorique [1].

Par une anomalie singulière, à laquelle devait se mêler pas mal de curiosité et aussi d'orgueil paternel, Dominique Garat voulut assister à ce concert. Quand son fils parut sur l'estrade et commença à chanter, en soulevant un tonnerre d'applaudissements, le père ne put résister à l'enthousiasme général et l'enfant prodigue se jetant dans ses bras, la réconciliation fut complète.

Ce fut vers cette même époque que Garat dut faire la connaissance de Punto, attaché lui aussi à la maison du comte d'Artois, en qualité de corniste, qui vint donner à Bordeaux des concerts les 12, 17 et 23 mars de la même année [2] et qui, plus tard, fut son partenaire dans les concerts qu'il donna à Rouen pendant le terrible hiver de 1793, comme on le verra en temps et lieu.

Ce fut une grande joie pour Garat de passer quelque temps dans sa ville natale, de se promener sur ce port qu'il avait tant fréquenté dans sa prime jeunesse, d'y coudoyer sur les quais

1. *Journal de Guyenne*, vendredi 8 sept. 1786.
2. *Id.*, mars 1786.

cette foule énorme et affairée, d'assister à ces pantagruéliques dîners servis avec un luxe inouï, dont il était le héros fêté, de savourer ces vins de Laffitte et de Haut-Brion qu'ignorait encore trop Paris qui ne connaissait vraiment que le vin de Bourgogne, d'admirer ces éblouissantes toilettes qui n'avaient rien à envier à celles de Versailles, de courir à ces nombreuses fêtes qui se succédaient en son honneur sans trêve ni interruption. Mais ces heureux temps de la capitale de la Guyenne touchaient à leur fin : la Révolution allait bientôt mettre tout à feu et à sang, arrêter le commerce, suspendre les transactions qui ne devaient reprendre que beaucoup plus tard, lorsque le traité d'Amiens rendit à Bordeaux une partie de son ancienne splendeur.

Après un séjour de quelques mois sur les bords de la Garonne, Garat retourna à Paris dont il ne pouvait se passer et qui ne pouvait davantage se passer de lui. La Cour fut heureuse de retrouver son chanteur aimé, mais les beaux jours étaient comptés et la tempête toute proche.

CHAPITRE VI

La Cour et la haute société à la veille de la Révolution. — Garat après avoir accueilli les idées nouvelles en devient l'adversaire. — Commencements de la Révolution. — Garat ne peut se déshabituer du luxe des vêtements. — Enrôlement de nombreux artistes dans l'armée. — Dégoût de Garat pour les démagogues. — La Terreur. — Les tricoteuses. — L'échafaud. — Les refrains révolutionnaires. — Dégradation générale causée par la peur. — Courage du plus grand nombre devant l'échafaud. — Madame Du Barry. — La littérature pendant la Terreur. — Garat donne des concerts. — Garat chez madame de Sainte-Amaranthe. — Émilie de Sartiges et Robespierre. — Garat chez madame de Beauharnais. — Dorat-Cubières. — Garat chez madame Talma. — Soirée du 16 octobre 1792 chez madame Talma : le général Dumouriez, Marat, le chevalier de Saint-Georges. — Garat au foyer de l'Opéra; Danton. — Garat arrêté par une patrouille. — Il part pour Rouen. — Ange Pitou.

Marie-Antoinette jouant la comédie à Trianon avec le comte d'Artois, la duchesse d'Orléans et M. de Calonne, n'est-ce pas *la Folle journée* de Beaumarchais? Prenez garde à votre linon et à vos bouquets, bergères enrubannées; tenez ferme

vos houlettes et vos pipeaux, bergers à talons rouges. Les temps sont proches, la Convention vous guette. Hâtez-vous, duc de Richelieu, de mettre vos ordres au Mont-de-Piété, pour acheter des riens et des colifichets à la Maupin; vous, duc de Chalus, d'envoyer à la Breda un balai de deux à trois mille louis; vous aussi, charmant marquis de Villeroy, de courir chaque matin sous le déguisement d'un coquet garçon limonadier, porter le chocolat à la Duboscq de la Comédie-Française; il sera trop tard demain.

Tout ce brillant cortège de grands seigneurs et d'aimables pécheresses — déesses de l'Olympe, déités de l'Opéra — va tout à l'heure être obligé d'abandonner sa poudre et ses hauts paniers. Il ne s'agit plus de chiffonner de jolis rubans et de plus jolis minois, de courtiser la friponne Marton, de prendre le museau de la fûtée Lisette; le temps des Nymphes et des Amours est passé. L'aimable délire et les doux et mélodieux accents de la muse des Dorat, des Boufflers, des Parny doit faire silence; les verselets ne sont plus de mode, c'en est fait à jamais de ces aimables folies. C'en est fini de ces jolis

marquis se dandinant, jasant, pirouettant; de ces minaudiers abbés au charme subtil, insaisissable, fugitif et pourtant si français ; c'en est fini de ces fines et délurées comtesses pétillantes de malice et accablées de vapeurs que Chérubin sait si bien soigner. Adieu paniers, vendanges sont faites et le sang va couler à flots.

Qui donc, dans ce monde charmant et dépravé, pouvait s'attendre aux effroyables bouleversements du lendemain? La littérature, les encyclopédistes en tête, avait pourtant semé ce germe de doctrines qui allait secouer le vieux monde et en changer les destinées. La partie intelligente et éclairée de la nation, après avoir dévoré les ouvrages de Locke, de Condillac, de Voltaire et surtout de J.-J. Rousseau, avait en elle un besoin impérieux de changement. C'est alors que surgit ce groupe d'esprits vifs et audacieux, plus apte à détruire qu'à réédifier, qui, dédaigneux du passé et des anciens errements, brisa tout ce qui se trouva devant lui, et inaugura une ère nouvelle en faisant table rase de tout ce qui existait.

Aux débuts de la Révolution, comme la plupart

des hommes de son temps appartenant au Tiers-État, entraîné par une fausse sensibilité vers un idéal de bonheur universel et chimérique, Garat eut la curiosité des choses populaires, sans se rendre compte combien cet attrait était dangereux et préjudiciable au prestige de la royauté. Comme nombre d'autres, il revint vite de cette erreur passagère, quand les périls grandirent et que l'affolement s'empara de tous les esprits. Alors ce raffiné, accoutumé à toutes les élégances, resta attéré. Il ne put se décider à rompre avec ses habitudes de mondain; ses souvenirs des boudoirs aristocratiques, ses réminiscences de Versailles et de Trianon lui demeurèrent toujours chers et il lui fut difficile de faire entrer dans sa tête les idées nouvelles. Récalcitrant à la soi-disant austérité républicaine, son enthousiasme démagogique resta plus que faible, presque nul. Il ne put jamais, à son grand honneur, se décider à brûler ce qu'il avait adoré et adorait encore du fond du cœur. Ce n'est pas lui qui appellera jamais comme tant d'autres le firent à leur éternelle honte : la Cour tombée, un repaire de tyrans; la reine une Euménide; — qui tentera jamais comme Dorat-

Cubières[1], l'ancien poète des Grâces et des Amours, d'attacher « un brin de chêne sur le front de Marat ». Il n'abandonna pas ses bienfaiteurs, cet efféminé et, à cette époque de grands dévouements, mais aussi de honteuses défections, il resta fidèle à ses princes et surtout à cette reine qu'attendaient les plus épouvantables malheurs. Cet habitué des parties de plaisirs, des bals et des fêtes se révéla plein d'abnégation, faisant son possible, dans la mesure de ses moyens, qui n'étaient pas bien puissants, il faut le reconnaître, pour prouver sa fidélité à ceux qui l'avaient protégé, oublieux et dédaigneux des dangers auxquels il s'exposait ainsi.

Garat ne put jamais abandonner les mœurs élégantes et les habitudes policées de l'ancien régime. Il lui fut impossible de se déshabituer du luxe des vêtements. Lui qui, habillé le matin en chenille et l'après-midi en habit à la française, l'épée au côté, la culotte serrée au genou, avec les bas de soie, les souliers à boucles, le chapeau à trois cornes recouvrant les cheveux coiffés en

1. Ch. Monselet, *Les originaux du siècle dernier*, Cubières, p. 82, ouv. cit.

aile de pigeon, poudrés à la grande houppe, ne se décida que fort tard — et il sera dit plus loin en quelle occasion critique — à prendre le frac, le pantalon, les bottes à l'anglaise, le chapeau rond, et à porter les cheveux sans poudre, coupés à la Titus. Mais il ne consentit jamais à endosser le pantalon de bure, la longue houppelande ou la carmagnole, à se coiffer du bonnet rouge et à se chausser de gros sabots à l'instar des vrais patriotes[1].

Comment ne se trouva-t-il pas alors dans l'obligation de s'enrôler? Nous n'en savons rien. Nombre d'artistes furent moins heureux que lui et ne purent échapper aux conséquences de la réquisition. Duplessis-Bertaux entre autres, qui, il est vrai, ne se montra pas à l'armée d'une valeur à toute épreuve. Citons aussi Jean-Jacques Grasset[2], le violoniste, qui, obligé de prendre le

1. Il ne faudrait pas croire que l'élégance du costume que Garat conserva même pendant les plus mauvais jours de la Terreur fit de lui une absolue exception. Certains de ses contemporains gardèrent les habitudes raffinées de l'ancien régime, témoin : Danton, Camille Desmoulins, l'intègre Robespierre et même Hébert, le père Duchesne, qui menaient le train d'hommes riches et distingués.

2. *Mémoires du général baron Thiébault*, t. I, p. 327 et suiv., ouv. cit.

fusil, profita de son service à l'armée d'Italie pour étudier la musique et qui, rentré à Paris en 1801, obtint la place de directeur de musique à l'Opéra-Italien.

L'échafaud dressé en permanence, fauchant les têtes de tous ceux que Garat avait fréquentés, l'attéra. Cette société composée de la lie de la nation, se livrant à tous les excès, ne lui causa qu'un insurmontable dégoût et une profonde aversion. Comment voulez-vous que cet habitué de Trianon pût frayer avec Chaumette ivre de sang, avec Camille Desmoulins, conseiller public de meurtres, vrai marquis de Bièvre de la guillotine, diseur de gaudrioles de cimetière, selon l'expression de Chateaubriand ; avec Barrère qui en a été l'Anacréon? Nous ne nommons encore que les plus policés, et cela suffit. De quel œil vouliez-vous que ce serviteur dévoué de la royauté, ce sujet affectionné et fidèle des princes, vît passer les sinistres charrettes escortées de ces épouvantables mégères, aux tignasses échevelées, aux voix rauques et avinées, accompagnées de leurs mâles à la carmagnole en lambeaux et au pantalon en loques.

Quels sentiments devaient être les siens à la vue de ces horribles couples, hurlant à tous les coins de rue la fameuse cantate :

Vive la déesse Raison
Flamme pure, douce lumière, etc.

dont l'auteur malheureusement a gardé l'anonyme, ou l'affreux refrain :

Ah ! ça ira ! ça ira !
Les aristocrates à la lanterne, etc.

ou encore :

Madame Veto avait promis (*bis*)
De faire égorger tout Paris, (*bis*)
Mais le coup a manqué,
Grâce à nos canonniés (*sic*),
Dansons la Carmagnole
Vive le son (*bis*)
Dansons la Carmagnole
Vive le son
Du canon.

Couplets que l'infâme Simon voulut plus tard faire dire au Temple à l'infortuné Dauphin.

Terrible époque que celle-ci où, pour échapper à la prison ou à l'échafaud, « il semblait qu'il n'y avait plus d'autre moyen que d'y conduire les autres », alors que dans d'autres temps, ces mêmes hommes n'eussent été ni violents ni sanguinaires. Sous la terrible angoisse de la peur, ils

dénonçaient impitoyablement sans trêve ni merci, poussant aux massacres pour ne pas être massacrés eux-mêmes. Il y en eut alors plus d'un qui s'efforça « de se rabaisser pour se faire oublier, ou de se dégrader soi-même pour se faire pardonner sa supériorité »; de se rapetisser pour passer sous le niveau populaire. Le plus grand nombre, à cette date néfaste, abjura « costume, manières, élégance, propreté, commodités de la vie, politesse et bienséance pour ne pas exciter l'envie de ceux à qui tout cela était étranger[1] ».

Et dire que les survivants d'entre ces pourvoyeurs de la guillotine, dès qu'ils sentirent leur tête raffermie sur leurs épaules, se transformèrent en de simples et doux citoyens; ces abolisseurs de titres et de distinctions firent souche de comtes et de barons! Il ne faudrait cependant pas, pour être absolument justes, appliquer aux hommes qui traversèrent ces terribles jours, la règle inflexible d'une morale rigoureuse et absolue. Ballottés et secoués par ce renversement de tout

1. Comte Thibeaudeau, *Mémoires sur la Convention et le Directoire*, 2 vol. in-8. Baudoin frères, édit., Paris, 1824, t. I, p. 46 et suiv.

ce qui avait été, il est assez naturel qu'ils aient vécu dans une désorientation complète et soient devenus pour ainsi dire les jouets presque inconscients des événements.

A côté de ceux-ci, d'autres sentirent leurs sentiments grandir et s'élever à la vue du panier à son et de la guillotine; l'échafaud les anoblit, les épura et, tel qui eût récriminé devant l'application d'une légère pénalité, marcha bravement à la mort. Bien plus, au lieu d'effrayer, la mort attire certains qui l'espèrent, l'attendent impatiemment, dans une sorte de fascination. Cette coquetterie de bien mourir n'est pas spéciale et particulière à un parti : les extrêmes se touchent alors, la férocité la plus hideuse comme la noblesse la plus désintéressée se rencontrent au pied de l'échafaud dans ce même sentiment, et tous, royalistes, terroristes, septembriseurs, hommes, femmes, vieillards, enfants, riches, pauvres, nobles et roturiers sont bien tous égaux devant la guillotine par le courage et la grandeur de leurs derniers moments. Seule, madame Du Barry[1] fait excep-

1. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. I, p. 112 et suiv., ouv. cit.

tion à la règle et meurt misérablement, se tordant aux pieds de Samson qu'elle supplie de l'épargner, devant les yeux d'une population qui lui en veut de cette lâcheté, à laquelle elle n'était pas accoutumée.

Quelque étonnante qu'en puisse paraître la constatation, certains, au milieu de ce chaos et de ces bouleversements, continuèrent leur existence d'antan comme si rien ne s'était passé. Ne croirait-on pas rêver en voyant, en pleine Terreur, Bernardin de Saint-Pierre écrire *La Chaumière indienne*; Berquin faire paraître le *Journal des Enfants*; Collin d'Harleville et Picard faire jouer leurs plus gais vaudevilles; Armand Gouffé et Alexandre de Ségur[1] fredonner leurs plus tendres romances. Les vers tendres et amoureux n'étaient point dédaignés des farouches et bucoliques montagnards. Ils avaient auprès de certains de ces derniers le même succès qu'ils avaient eu auprès des grands seigneurs et des abbés musqués de l'ancien régime. Les jours sanglants n'avaient point entamé leur puissance et l'*Almanach des*

1. Le *Maréchal de Ségur*, par le comte de Ségur, 1 vol. in-8 Plon et Nourr , édit., Paris, 1895, chap. XIX et XX

Muses continuait comme devant, à paraître rempli de pièces fugitives, d'épîtres à Chloé, de madrigaux à Églé, faisant les délices de nombreux lecteurs.

Ne fallait-il pas se distraire un peu des préoccupations de la politique, et quelle meilleure et plus distinguée distraction que les lettres!

Garat ruiné par les événements, privé de la pension que lui servait la Cour, dut faire contre fortune bon cœur et chercher des moyens d'existence dans son talent.

On chantait à côté de la guillotine dressée en permanence, on donnait des concerts en vue de l'échafaud, au milieu du râle et de l'agonie des victimes qui périssaient dans les prisons ou sur la place publique. C'est alors que Garat dut se faire entendre dans des concerts, contre salaire, et aussi dans quelques salons encore ouverts, dont demain le couperet de Samson allait atteindre les habitués.

Garat chanta chez madame de Saint-Amaranthe[1],

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des Salons de Paris*, 4 vol. in-12, Garnier, édit., Paris, t. II, p. 215 et suiv.

où il fut accompagné sur la harpe par mademoiselle Gilibert[1], la fille du major des Invalides, réduite à courir le cachet, et qu'il avait vue jadis, à son arrivée à Paris, lors de la soirée donnée par l'abbé d'Espagnac à madame de Lamballe que nous avons racontée précédemment. Notre chanteur était un vieil habitué de ce salon hospitalier où dans des temps meilleurs se coudoyait l'élite de la vieille société; où l'on rencontrait le comte Louis de Narbonne, le marquis de Vaudreuil, qui, enfermé chez lui au plus fort de la tourmente, y vécut calme et paisible jusqu'au 10 Août; le marquis de Condorcet; Champcenetz, Jaucourt, si plaisamment surnommé Clair de Lune; le beau comte de Tilly; le prince de Rohan; le comte de la Vaupilière; l'abbé Delille; puis une foule de peintres, de sculpteurs, de poètes attirés par l'esprit, la grâce, le charme de la maîtresse de maison et de sa fille, devenue bientôt après madame de Sartiges. Mais alors, en 1792, tous ces beaux noms, tous ces charmants esprits s'étaient éclipsés, avaient disparu, en exil, en

1. H. Forneron, *Histoire générale des Emigrés*, t. I, p. 165, ouv. cit.

prison, ou pis encore. Garat, fidèle à madame de Saint-Amaranthe, ne rencontrait plus chez elle que ses compatriotes, tous anciens camarades et amis de son père, les députés girondins Guadet, Gensonné, Boyer-Fonfrède, etc. Là, il fut témoin de l'amour de Robespierre pour la fille de la maîtresse de la maison, la belle Émilie, que venait d'épouser Sartiges, sentimentale et terrible églogue qui eut pour dénouement la mort sur l'échafaud de la mère et de la fille condamnées toutes deux, par ordre du doux Maximilien, de l'incorruptible Robespierre [1].

On voyait alors aussi Garat chez la comtesse de Beauharnais dont le salon servait, pour ainsi dire, de point de jonction entre la société de l'ancien régime et celle du nouveau. Fréquenté par les hommes marquants de tous les partis, par conséquent d'opinions disparates et opposées, il resta ouvert pendant les plus mauvais jours de

1. *Mémoires du général baron Thiébault*, t. I, p. 163 et suiv., ouv. cit. — Duchesse d'Abrantès, *Histoire des Salons de Paris*, t. II, p. 231 et suiv., ouv. cit. — Comte de Tilly, *Mémoires*, 3 vol. in-8. Le Normand fils, imp., Paris, 1828, t. III, p. 181.

cette fin de siècle et vit successivement dans un pêle-mêle étrange passer Cazotte, Mercier, l'abbé de Mably, Bitaubé le traducteur d'Homère, le Prussien Anacharsis Clootz, l'ami de l'humanité, le comte de Saint-Aldégonde; Bailly, etc. Garat était un des convives habituels des dîners donnés plusieurs fois par décade par la comtesse de Beauharnais, dont Dorat-Cubières se montrait le plus fidèle convive[1].

Très lié avec Talma, Garat ne manquait pas une des réunions que la femme du célèbre tragédien donnait dans sa maison de la rue Chantereine. Il assista à cette fameuse soirée du 16 octobre 1792, offerte par la maîtresse de maison au vainqueur de Valmy, le général Dumouriez, qui faillit s'achever tragiquement par suite de l'arrivée inopinée de Marat, au beau milieu de la fête.

Dumouriez avait quelque temps auparavant été obligé de punir deux bataillons de volontaires pour leur indiscipline. Marat, l'ayant appris,

1. Ch. Monselet, *Les originaux du siècle dernier*, Cubières; p. 74 et suiv., ouv. cit. — Le cousin Jacques (Beffroy de Reigny) *Dictionnaire néologique des hommes et des choses*, 3 vol. grand in-8. Moutardier édit., Paris, an VIII.

courut aux Jacobins fulminer une violente diatribe et demander qu'on lui adjoignît des commissaires pour aller reprocher au général d'abandonner son armée pour venir à Paris « se livrer à des orgies chez un acteur, avec des Nymphes de l'Opéra ». Accompagné des citoyens Monteau, Bentabole, Dubuisson et Proly, l'ami du peuple se précipite comme un furieux à travers les salons au moment où l'assistance fort brillante et fort nombreuse, composée de la plupart des députés de la Gironde, d'hommes de lettres, de savants et des principaux artistes des théâtres de Paris, était tout au plaisir, et s'avançant vers Dumouriez, l'apostrophe en ces termes : « Citoyen, une députation des amis de la liberté s'est rendue au bureau de la guerre pour y communiquer des dépêches qui te concernent. On s'est présenté chez toi, on ne t'a trouvé nulle part. Nous ne devions pas nous attendre à te rencontrer dans une semblable maison, au milieu d'un ramas de concubines et de contre-révolutionnaires. » Tout le monde reste muet. Talma s'avance vers l'intrus et s'adressant à lui : « Citoyen Marat, de quel droit viens-tu chez moi,

insulter nos femmes et nos sœurs? » — Et Dumouriez à son tour, avec le langage emphatique du temps : « Ne puis-je me reposer des fatigues de la guerre, au milieu des arts et de mes amis, sans les entendre outrager par des épithètes indécentes? — Cette maison est un foyer de contre-révolutionnaires », clame alors Marat, sortant avec ses satellites.

Il ne fut pas facile d'empêcher le fougueux chevalier de Saint-Georges qui était présent de faire un mauvais parti à l'énergumène et, avec sa force peu commune, il aurait fait passer à Marat un mauvais quart d'heure, malgré ses quatre gardes du corps.

Enfin le calme renaît, les esprits se rassénèrent. Dugazon circule à travers les groupes avec une cassolette pleine de parfums à la main, pour purifier l'air ; mademoiselle Candolle s'assied au piano, Lefèvre joue de la flûte, Garat chante. Mais l'alerte avait été vive et, le lendemain, on criait à travers les rues le numéro de l'*Ami du Peuple* avec ce sous-titre : « Grande conspiration découverte par le citoyen Marat. Grand rassemblement de Giron-

dins et de contre-révolutionnaires chez le citoyen Talma[1] ».

Cette aventure et une autre survenue un peu plus tard décidèrent Garat à quitter Paris.

C'était au moment de cette terrible réaction terroriste où les sectionnaires interrogeaient chaque coin de porte, chaque allée entr'ouverte, où personne, à moins de nécessité absolue, ne se hasardait dehors, craignant l'épouvantable inconnu, alors que Danton venait de réaliser son effroyable rêve des journées de septembre qui, dit-on, avait sauvé la France, mais l'avait sauvée en la noyant dans une mare de sang. Garat un soir, au foyer de l'Opéra, alors que le malheureux Louis XVI était enfermé au Temple, entame la fameuse romance de l'opéra de Grétry. « *O Richard, ô mon roi.* » Peu s'en fallut que cet air, considéré comme séditieux au premier chef, ne le menât à l'échafaud. On ne parlait de rien moins que de l'incarcérer et de le faire passer en jugement, quand il fut sauvé par l'in-

1. Le général Dumouriez, *Mémoires*, Bibliothèque Barrière, in-12, Firmin-Didot frères, édit., Paris, 1846, t. XI et XII, liv. IV, chap. I. — Madame Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice*, 2 vol. in-8, Dumont, édit., Paris, 1841, t. I, chap. XX.

tervention de ce même Danton[1], que sa terrible politique n'empêchait pas d'être un des habitués des lieux de divertissement.

A quelque temps de là, notre pauvre chanteur tomba de Charybde en Scylla[2]. Il fut arrêté un autre soir, par une patrouille de gardes nationaux précédés d'éclaireurs, la baïonnette au canon, et conduit à une section. Il n'avait point sur lui sa carte de civisme et le dernier décret de la Convention ordonnait de se saisir de tous ceux qui ne pouvaient montrer la leur. Arrivé au poste, Garat ne sachant comment se tirer d'affaire, se trouvait fort mal en point, quand le commandant de la patrouille commençant son interrogatoire lui demanda sa profession. « Je chante, répondit-il. — Ce n'est pas un métier, je chante aussi, moi, répliqua l'officier. — C'est possible, reprit notre homme, mais je chante mieux que vous et ce n'est pas la même chose. — Oh! oh! reprit le chef du poste, c'est ce qu'il faudrait démontrer. » — Notre moderne Orphée ne se le

1. C. Bellaigue, *Un siècle de musique française* (*Revue des Deux Mondes*, 1er février 1886).

2. Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, ouv. cit.

fit pas dire deux fois et, sans plus attendre, se mit à chanter ses plus belles romances, multipliant les traits et les roulades, filant les sons ; bref, il fit tant et si bien que ceux qui l'avaient arrêté, n'ayant jamais assisté à pareille fête, restèrent ébahis, puis non seulement le laissèrent partir, mais dans leur enthousiasme le reconduisirent chez lui en triomphe[1].

1. La *Gazette de Normandie* du 1er janvier 1883 raconte cet incident de la vie de Garat — Garat à Rouen — d'une toute autre façon. Selon ce journal, ce serait après sa détention à Rouen, dont nous parlerons plus loin, que cette arrestation aurait eu lieu. Voici d'ailleurs le récit de la *Gazette de Normandie* : Garat... au sortir du tribunal errait dans les rues de la vieille cité normande ; la nuit venait de tomber ; il avait faim, il avait froid et pas un sou vaillant dans ses poches. Pendant que, faute de mieux, il s'amusait à regarder les dentelures de pierre de la cathédrale éclairée par un rayon de lune, il entend une voix avinée lui crier : « Qui va là ? — Je ne vais nulle part, répond Garat, puisque je ne bouge pas. » C'était une patrouille de soldats citoyens qui faisait sa ronde ; le caporal s'approche, de fort mauvaise humeur d'avoir été gouaillé par un petit impertinent. « Vos papiers ? — Où voulez-vous que j'en prenne ? — Votre carte de sureté ? — Je n'ai point de carte. — Alors que faites-vous là ? — J'apprends l'architecture. — Mauvais plaisant ! » dit le caporal. Il prend Garat par le collet et il ajoute : « Mon jeune ami, vous allez nous suivre au corps de garde où il n'y a ni rosaces, ni flèches, ni architraves, ni portiques, ni quoi que ce soit de pareil, mais où vous aurez la bonté de nous expliquer ce que vous êtes et ce que vous faites. — Soit, dit Garat, je cherchais un gîte pour la nuit ; vous êtes bien aimable de me donner le vivre et le couvert. » Une fois arrivé au poste, le caporal continue son interrogatoire : « Quelle profession exercez-vous ? — Je chante. — Ce

Garat partit alors pour Rouen avec son compatriote et ami Rode, chef des seconds violons au théâtre Feydeau. Bien lui en prit, car il n'aurait pas trouvé une seconde fois pareille échappatoire. Il ne jouissait pas des immunités de son étrange confrère Ange Pitou qu'il avait été bien souvent entendre persifler à haute voix « les coquins, les septembriseurs, les filous, les badauds, les espions et toute la bande de Cartouche », selon les propres expressions de ce barde populaire. Cet extraordinaire royaliste, petit bonhomme à la figure joviale et commune, malgré les hardiesses de ses refrains évita l'échafaud, quoiqu'il eût cependant été

n'est pas un métier ça, moi aussi je chante... faux par exemple. — Oui, dit Garat; mais moi je chante juste, ce qui fait une différence entre nous.... » Bref Garat chante... les soldats restent ébahis n'ayant jamais assisté à pareille fête. A la fin le caporal n'y tient plus et, se précipitant vers son prisonnier : « Mais... mais... vous êtes un grand artiste? — Parbleu, répond Garat, avec un sang-froid imperturbable, on me l'a toujours dit. »

Nous n'avons pas besoin d'appuyer sur l'invraisemblance de l'anecdote ainsi racontée que le récit du séjour de Garat à Rouen, objet des chapitres suivants, mettra en évidence. Le chroniqueur du journal l'*Union*, qui écrit son article quelques jours après la réprésentation de la pièce de Sardou, *M. Garat*, donnée au théâtre Déjazet, à Paris, le 30 avril 1860, dénature les faits d'une façon trop flagrante.

Du Bled, *Les Comédiens francais pendant la Révolution et l'Empire* 1789-1815 (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1894).

arrêté cinq ou six fois ; mais le peuple réclama toujours son élargissement.

Chose étrange, après avoir traversé sans encombre la Terreur, juste au moment où il vidait les prisons, le Directoire trouva ce pauvre Ange Pitou assez redoutable pour le mettre sur la liste des déportés à Cayenne, où il fut envoyé par le décret du 18 fructidor.

CHAPITRE VII

Garat arrive à Rouen avec Rode à la fin de 1792. — Mademoiselle du Hamel. — M. de Lampelut. — Premiers rapports de Garat avec Boïeldieu. — Premiers concerts donnés à Rouen par Garat, Rode et Boïeldieu. — Concert fixé au 21 janvier et remis au 28. — Nouveaux concerts. — Mademoiselle Roussellois. — Concert patriotique du 29 mars. — Concert au bénéfice de Boïeldieu. — Punto rejoint Garat. — Concert au bénéfice de Broche, professeur de Boïeldieu. — Couplets sur Broche. — Concert donné par Garat, Rode et Kreutzer. — J. Rethaller. — Autres concerts. — Légende sur l'incarcération de Garat. — Échauffourée de la Rouge-Mare. — Incarcération de Garat. — La maison des Ecoles chrétiennes de Saint-Yon. — La prison de Saint-Lô. — Incarcération de Garat à Saint-Yon. — Dette de Garat contractée en prison. — Concert organisé par Rode et Boïeldieu au profit de Garat. — Protestation de Garat au sujet de sa dette. — Garat paie sa dette. — La *Complainte du Troubadour*. — *La Mie du Troubadour*. — H. de Saint-Albin. — Le 9 thermidor à Rouen. — Lenteurs de la municipalité à ouvrir les prisons. — Exécution à Rouen le 11 thermidor. — Lettre de Garat à la municipalité. — Libération de Garat.

Rode et Garat arrivèrent à Rouen à la fin de 1792 et, dès les premiers jours, dénués de res-

sources, pour ne pas mourir de faim, ils durent se décider à faire argent de leur talent. Leur réputation les avait heureusement précédés dans la capitale de la Normandie. Ils s'adressèrent d'abord à une vieille demoiselle passionnée de musique, mademoiselle du Hamel [1], qui habitait l'abbatiale de Saint-Ouen. Cette vieille fille, fort spirituelle et d'un caractère des plus aimables, les accueillit de son mieux. Chez elle, ils rencontrèrent un M. de Lampelut, étrange vieillard qu'elle avait pris en pension, qui se figurait être un excellent musicien et qui passait chaque jour plusieurs heures à jouer mentalement du violon, tenant avec extase un archet à deux ou trois pouces des cordes de son instrument. Chez cette excellente demoiselle du Hamel, Rode et Garat, qui s'étaient fait entendre, accompagnés par la nièce de la maîtresse de maison, mademoiselle de Flavigny, fort passable pianiste, firent quelques connaissances qui leur furent utiles par la suite. Peut-être est-ce chez elle qu'ils entrèrent en relations avec le jeune Adrien Boïeldieu, qui n'était

1. *Mémoires de madame de Chastenay*, 2 vol. in-8, E. Plon Nourrit et Cie, édit., Paris, 1896-97, t. I, p. 172 et suiv.

pas tout à fait un inconnu dans sa ville natale et, avec lui, ils organisèrent un premier concert pour lequel on pouvait se procurer des billets chez le citoyen Perrier, luthier, rue des Carmes, près de l'hôtel Vatel [1].

Ce concert, dans lequel Boïeldieu servit d'accompagnateur à Garat, eut lieu le 10 janvier et, le lendemain, le *Journal de Rouen* qui existait déjà, mais dans un format des plus modestes, en fit un compte rendu enthousiaste : « Nous nous reposerons », s'écrie le rédacteur anonyme de la feuille normande, « avec une complaisance bien satisfaisante pour nous, sur le talent du citoyen Garat. Étendue, netteté, flexibilité dans la voix du plus beau timbre, sont les principales qualités qui ont frappé les connaisseurs, et l'impression qu'ont éprouvée ceux qui ont entendu ce jeune virtuose est incommunicable à ceux qui en ont été privés. Un juste sentiment de reconnaissance de la part du citoyen Garat, inspiré par l'enthousiasme de son auditoire, a valu le plaisir d'entendre deux charmantes romances françaises que

1. *Journal de Rouen*, 4 janvier 1793.

ne portait pas l'affiche. La seconde, jusqu'au dernier vers, nous a paru justifier l'opinion qu'on s'est rapidement faite, des moyens du citoyen Garat[1]. »

A quelques jours de là, un second concert devait être encore donné par les mêmes virtuoses, avec le concours du chanteur Delmare, dans le même local que le précédent, la grande salle des ci-devant consuls. La date fixée, triste coïncidence, était celle du 21 janvier, le jour où la tête de l'infortuné Louis XVI roula sous l'échafaud. La triste nouvelle étant arrivée à Rouen dans l'après-midi, malgré le réel danger qu'il y avait à agir comme ils le firent, nos artistes ne purent se décider à chanter en cette fatale journée et, au dernier moment, quelques heures à peine avant l'ouverture des portes, le concert fut remis par suite d'une indisposition subite de Rode, — qui ne trompa d'ailleurs personne, — à sept jours plus tard, au 28 du même mois[2].

Ce soir-là, Garat chanta un air italien de Prati, un air de Gluck et la première scène d'*Orphée*

1. *Journal de Rouen*, 11 janvier 1793.
2. *Ibid.*, 20 janvier 1793.

du même maître; Rode exécuta une symphonie d'Haydn et deux morceaux de Viotti; Delmare dit un air de *Dardanus* de Rameau, et Adrien Boïeldieu joua au piano une sonate de sa composition, un de ses premiers succès, puis ensuite un pot pourri également de sa composition.

Les lundi 18 et mercredi 27 février, deux nouveaux concerts furent donnés par notre trio, assisté de Delmare pour le premier, dans la salle de la bibliothèque du couvent des Cordeliers que l'on venait d'expulser. Garat s'y fit applaudir dans divers morceaux de Gluck, Cimarosa, Sarti, Paisiello, Rameau, et aussi dans un duo d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, qu'il chanta avec Delmare; Rode joua des morceaux de Viotti et de Sterkel; Boïeldieu, un concerto et une sonate de sa composition, voilà pour l'un. Pour l'autre, Rode, Garat et Boïeldieu exécutèrent ensemble un pot pourri. Ce genre de musique, si déprécié aujourd'hui, et à juste titre, était fort de mode alors. Pas une réunion musicale dans laquelle il n'en figurât au moins un. Le prix des billets pour ces deux concerts, que l'on trouvait chez le même luthier que pour les précédents,

n'avait point varié et était resté de trois livres.

Les Rouennais prirent vite goût, malgré le malheur des temps, à ces concerts et, à la demande générale, si l'affiche qui l'annonçait n'était pas menteuse, Garat, Rode, toujours avec la participation de Boïeldieu, durent en donner un nouveau le 11 mars dans une des salles de l'ancienne Chambre des comptes, rue des Carmes. Des difficultés de tout genre les avaient obligés d'émigrer de l'ancien couvent des Cordeliers dans ce nouveau local. On avait fait courir le bruit que le concert n'aurait point lieu sans trouble. Le patriotisme de Garat et de Rode semblait, sans doute, trop tiède aux Jacobins de Rouen? Toujours est-il que l'élégance de Garat leur déplaisait souverainement. Ils ne pouvaient pas lui pardonner de ne point porter le costume de rigueur, le bonnet rouge, la carmagnole et la ceinture tricolore accompagnée des deux longs pistolets d'arçon si plaisamment appelés les burettes de l'abbé Maury. Il est vrai qu'il n'était pas le seul à refuser d'endosser cette livrée et qu'un peu plus tard à Paris, à la fameuse séance du 9 thermidor, Robespierre pomponné, frisé, poudré comme notre héros, portait

l'habit de soie violet et les culottes de nankin qu'il avait étrennés le jour de la fête de l'Être Suprême[1].

Mais revenons au concert donné par Garat, Rode et Boïeldieu à Rouen, à l'ancienne Chambre des comptes. On craignait donc des troubles pour cette soirée. Nos artistes en conséquence crurent devoir faire prévenir le public par l'organe du *Journal de Rouen*[2] que les mesures nécessaires seraient prises pour assurer la tranquillité publique. Le concert eut effectivement lieu, sans trouble, mais vu le mauvais vouloir des sans-culottes, Garat et Rode, pour les désarmer, jugèrent prudent, sans plus tarder, d'affirmer leur patriotisme en donnant une soirée dans la salle des amis de l'Égalité; le produit en était destiné à l'équipement des volontaires de la Seine-Inférieure. Ils s'adjoignirent à cette occasion mademoiselle Roussellois[3], première chanteuse du théâtre de Rouen dont elle faisait les délices. C'était une

1. D'Héricault, *La révolution de Thermidor*, 1 vol. in-8, Didier, édit., Paris, 1876, p. 404.

2. J.-E.-B. (Bouteiller), *Histoire des théâtres de Rouen*, 2 vol. in-8, Giroux et Renoux, édit., Rouen, 1860, p. 303 et suiv. — *Journal de Rouen*, 16 mars 1793.

3. *Journal de Rouen*, 16 mars 1793.

artiste de valeur qui conserva longtemps sa voix.

A cinquante ans, elle interprétait encore les premiers rôles et non sans succès. Elle eut plusieurs filles dont l'une, madame Fay, fut la mère de Léontine Fay. Très drôle, très originale, elle avait une passion, la pêche à la ligne, et, quand on la cherchait pour les répétitions dont elle se dispensait volontiers, on était à peu près certain de la trouver sur les berges de la Seine, la ligne à la main, dans l'eau jusqu'à mi-jambes, ses jupes relevées [1].

Après ce concert patriotique, le 29 mars 1793, quoique les cultes fussent abolis et les églises fermées, nos deux amis donnèrent, à l'occasion de la semaine sainte, toujours avec le concours de mademoiselle Roussellois, un grand concert spirituel au bureau des Finances, où ils s'étaient fait entendre précédemment.

Celui-ci fut pour eux un véritable triomphe. Garat y chanta le *Stabat* de Pergolèse et le fameux duo d'*Orphée* de Gluck avec mademoi-

1. *Les miniatures*, 1790. — J.-E.-B., *Histoire des théâtres de Rouen*, t. I, p. 303 et suiv., ouv. cit.

selle Roussellois ; Rode, sur son violon, se montra digne de lui, ce qui est tout dire.

Le 8 avril, la veille du jour où, au Champ-de-Mars, la municipalité rouennaise, en grand apparat, allait proclamer Dumouriez traître à la patrie, Garat se fait entendre ainsi que mademoiselle Roussellois dans un concert donné au bénéfice de Boïeldieu. Il interprète un air de l'opéra de *Roland* de Lulli, un air italien et, enfin, un air bouffe de Cimarosa dont par précaution, pour être compris, il avait prudemment fait distribuer la traduction des paroles dans la salle.

Entre temps, Punto[1], le célèbre corniste bohême, de son vrai nom Jean Wenzel Stich, qui venait de quitter la direction de l'orchestre des Variétés Amusantes à Paris, et jouait avec un cor en argent, prétendant que ce métal donnait des sons plus purs, était venu rejoindre Garat et Rode. Deux nouveaux concerts furent exécutés par le trio, par le quatuor, car Boïeldieu était de la partie, à des intervalles assez rapprochés : le 13 mai et le 10 juin[2]. Le 20 du même

1. Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, ouv. cit.
2. J.-E.-B., *Histoire des théâtres de Rouen*, ouv. cit.

mois, ils prirent part tous quatre à une soirée donnée dans une salle de l'ancien couvent Saint-Louis, situé place de la Rouge Mare, au bénéfice de l'organiste Broche, le maître de Boïeldieu.

François Broche, né à Rouen, le 20 février 1752, fils d'un bedeau d'une paroisse de la ville, dont le principal titre de gloire est d'avoir formé Boïeldieu, n'était point un musicien sans valeur. Après avoir étudié le clavecin dans sa ville natale, il fut quelque temps organiste à Lyon; puis il alla se perfectionner dans son art en Italie. Il devint à Bologne élève du fameux père Martini et fut même nommé membre de l'Académie philharmonique de cette ville. De retour à Rouen après cinq ans d'absence, il obtint au concours la place d'organiste de la cathédrale, et l'occupa jusqu'à sa suppression. Couperin disait de Broche « qu'il écrivait des doigts sur le clavier ». Malgré son caractère désagréable, dur et brusque, le duc de Bouillon le nomma son claveciniste. Un jour, pour répondre à un défi que venaient de lui porter le chevalier de Saint-Georges et Punto, il s'assit devant ses claviers et joua près d'une heure et demie en

improvisant sur un motif de trois notes, sans se répéter, sans s'écarter de son sujet et sans cesser de charmer ses auditeurs. Il composa de nombreux morceaux de musique religieuse et même certains canons sur des airs bachiques, ce qui n'a rien d'étonnant, car, fervent adepte de la dive bouteille, il soutenait avec une profonde conviction qu'un homme qui ne savait pas boire ne saurait être un bon musicien. Aussi était-il un des plus fidèles habitués du *Chaudron*, cabaret situé place du Vieux-Marché, pour lequel il avait composé la musique d'une chanson à boire dont voici le premier couplet et le refrain :

Où trouver en effet,
Un pareil cabaret
Là, près du robinet
Le jeu du caniquet (?)
Le trio des Guérins (?)
Et les canons de Broche,
Chantés par les gamins.
Double croche.

Il faut que dans cent ans, quand on boira bouteille,
On parle du *Chaudron* (*bis*) comme d'une merveille.

Le sens de ces vers est peut-être un peu obscur aujourd'hui, toujours est-il qu'à l'époque où ils

furent écrits, ils avaient un succès sans égal. Broche mourut en 1803[1]. Quelques jours après ce concert au bénéfice de Broche, un nouveau concert devait être donné, le 29 juin, au bénéfice cette fois des artistes organisateurs eux-mêmes, Garat, Rode et Punto. Ce dernier concert n'eut pas de chance; retardé une première fois par suite de l'indisposition de l'un des bénéficiaires et remis au 9 juillet, il fut retardé une seconde fois pour cause de chaleur, assure du moins la bande posée sur l'affiche. Il put enfin avoir lieu le 23 juillet[2], dans la salle de l'ancien Bureau des Finances. Kreutzer[3], qui avait quitté Paris pour venir chercher dans la vieille cité normande une existence tranquille auprès de ses amis Garat et Rode, se fit entendre dans ce concert

1. Voir sur Broche, J. Carlez, *Notices sur quelques musiciens rouennais*, 1 vol. in-8, Leblanc-Hardel, édit., Caen, 1885. — L'abbé Collette, *Les orgues et les organistes de Rouen*, 1 vol. in-12, imprimerie Cagnard, Rouen, 1894. — Arthur Pougin, *Boïeldieu*, 1 vol. in-12, Charpentier, édit., Paris, 1875. — Madame N. Oursel, *Nouvelle biographie normande*, 2 vol., in-4. Picard, édit., Paris, 1886.

2. J.-E.-B., *Histoire des théâtres de Rouen*, ouv. cit.

3. Vasseur, *Le musicien Kreutzer* (Société des Beaux-Arts des Départements, session de 1881), Plon et Nourrit, imprimeurs; in-8, Paris, 1881, page 136. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, ouv. cit.

et dans les autres donnés ensuite par Garat, Rode et Punto. On y remarqua également un clarinettiste de grand mérite, Joseph Rethaller, ancien musicien aux gardes du corps de Louis XVI, obligé comme tant d'autres de fuir Paris. Marié et père de famille, il avait été trop heureux de pouvoir se faire attacher au théâtre de Rouen afin de subvenir aux besoins des siens. Il ne passa cependant pas sans encombre ces jours néfastes et fut, peu de temps après, emprisonné avec sa femme et ses deux enfants : un garçon âgé de sept ans qui devint plus tard directeur du Théâtre-Français à Rouen, et une fille de six ans. Leur détention fut heureusement de courte durée.

Le 13 août, Garat, avec Rode, Punto, Boïeldieu et le claveciniste Hermann donne un concert pour lequel le prix des places, de trois livres fut élevé à cinq[1]. A propos de ce concert une légende s'est formée qui veut que pour Garat il ait eu les plus funestes conséquences et ait même failli le conduire à l'échafaud. Il venait de chanter au milieu

1. J.-E.-B., *Histoire des théâtres de Rouen*, ouv. cit. — Arthur Pougin, *Boïeldieu*, ouv. cit.

d'un enthousiasme général un air d'*Atys* de Piccini, un second de Cimarosa et un troisième de Zingarelli, il achevait une romance de Boïeldieu qui tenait le clavecin comme accompagnateur, lorsque, d'après la légende, le public réclame la *Carmagnole* à cor et à cri. Garat ne put, paraît-il, se décider à entamer le hideux refrain. Boïeldieu ferme violemment son piano et tous deux sortent de la salle du concert. Un mandat d'amener aurait été le soir même lancé contre les deux artistes. Boïeldieu y aurait échappé par la fuite, mais Garat aurait été aussitôt arrêté.

Réfuveille narre cette histoire avec une variante encore plus fantaisiste : « Garat, écrit-il, dans une tournée en province, était venu à Rouen. On voulut entendre le chanteur en vogue, et il y eut foule au théâtre. Dans un concert, Garat venait de chanter aux applaudissements de la salle entière une romance de Boïeldieu, qui tenait le clavecin comme accompagnateur, lorsque le public en masse demanda la *Carmagnole*... Garat pâlit et d'une voix tremblante va entonner le refrain sanguinaire qui lui est imposé, mais Boïeldieu, rejetant soudain son instrument loin

de lui et foudroyant le public sous un regard d'indignation, se lève et sort avec éclat[1].... »

Tout cela est bel et bien; mais, sans parler de la forme un peu étrange du récit qui montre Boïeldieu rejetant son instrument, quand cet instrument est un clavecin, le fond nous en semble des plus hypothétiques et sujet à caution. Il fourmille d'ailleurs d'erreurs d'un bout à l'autre. D'abord, Garat n'était point en tournée à Rouen. On sait par suite de quelles circonstances il s'y trouvait. Ensuite, il ne se fit point entendre au théâtre, pas plus alors qu'avant ou plus tard. Il ne lui arriva qu'une seule fois dans sa vie de monter sur la scène, on verra plus loin à quelle occasion. Enfin, comme le fait très logiquement remarquer M. J. Noury dans ses substantiels et si documentés articles sur Garat à Rouen, insérés dans le *Patriote de Normandie*[2], étant données les opinions royalistes de Garat, c'était à lui, plutôt qu'à Boïeldieu, qu'aurait dû revenir l'honneur du refus d'entonner l'affreux refrain.

1. J. A. Réfuveille, *Boïeldieu, sa vie et ses œuvres,* 1 vol. in-8, Dubust, édit., Rouen, 1851.

2. J. Noury, *Un épisode inédit de la Terreur à Rouen* (*Patriote de Normandie*, 28 octobre, 4, 11, et 18 novembre 1895).

De plus, la situation du jeune Boïeldieu ne lui permettait guère de prendre cette initiative, et, puisqu'il faut tout dire, s'il ne pactisait pas avec le régime nouveau, il lui faisait bien quelques concessions, témoins certaines cantates et sa demande adressée au Comité d'Instruction publique d'être nommé « instituteur gratis de six jeunes infortunés ». Garat fut bien emprisonné à Rouen, mais les motifs de sa détention sont beaucoup moins dramatiques. Ses opinions en furent la principale cause, sinon la raison réelle. Mais n'anticipons pas. L'attachement de Garat à l'ancien régime n'était un secret pour personne. Il ne le cachait guère d'ailleurs, et la sympathie qu'il témoigna aux inculpés de l'échauffourée de la Rouge Mare, qui eut lieu juste au moment de son arrivée à Rouen, ne fut pas pour lui assurer l'affection des purs. Plus de quarante personnes furent arrêtées et plusieurs décapitées sous l'inculpation d'avoir signé le généreux manifeste d'Aumont et de Leclerc en faveur du malheureux Louis XVI. Dans cette affaire, il y eut plus de cent témoins à entendre et l'on ne savait d'abord jusqu'où iraient les responsabilités. Joseph

Garat, qui était alors ministre de la Justice, craignit-il peut-être un moment que son neveu ne fût compromis dans ce procès. Toujours est-il que « s'il n'y avait pas apposé sa signature, il y avait donné son cœur[1] ».

L'installation à Rouen, en vertu d'un arrêt du 29 août, des représentants du peuple Legendre et Louchet, d'un Comité du Salut public, amena au pouvoir les Jacobins les plus avancés, heureux d'exécuter à la lettre les mesures les plus sévères ordonnées par la Convention[2].

Parmi ces mesures, une des premières prises fut la signification faite le 8 septembre à tous les étrangers, d'avoir à quitter le territoire de la commune dans les quinze jours, sous peine d'arrestation.

Garat se trouvait sous le coup de cet arrêté.

1. J. Noury, *Un épisode inédit de la Terreur à Rouen* (*Patriote de Normandie*, 28 octobre 1895.)

2. « Le radicalisme rouennais n'était pas fort bon teint. Un peu plus tard, le « 6 nivôse an III » (26 décembre 1794), on criait au théâtre des Arts : « A bas le bonnet rouge! à l'eau le Marat! » Un buste du hideux tribun qui se trouvait au théâtre fut précipité des secondes loges et tomba en miettes au parterre pendant que l'assistance chantait le *Réveil du Peuple.* »(J. Noury, *Les petits spectacles de Rouen*, 1780-1830, 1 vol. in-8, imprimerie Cagnard, Rouen, 1895.)

Il ne quitta cependant pas Rouen; mais, mal lui en prit, car, à quelque temps de là, le 1er frimaire, la police se présenta à son domicile pour l'arrêter et pour réquisitionner chez lui, en exécution d'une délibération municipale en date du 27 brumaire (16 novembre).

Les prisons ordinaires de Rouen regorgeaient déjà de prisonniers. Il fallut en créer de nouvelles. La maison de Saint-Yon dans le faubourg Saint-Sever, — berceau des frères des Écoles chrétiennes, devenue propriété nationale par suite de leur expulsion, — fut choisie comme nouveau lieu de détention; mais, quoique très vaste, elle devint rapidement insuffisante et il fallut trouver d'autres locaux pour loger tous ceux que la loi des suspects faisait arrêter. Le prieuré de Saint-Lô fut désigné à cet effet et aménagé tant bien que mal pour servir de prison. Garat, arrêté le 16 brumaire, fut d'abord gardé à vue dans son domicile, comme la loi autorisait à le faire, puis interné à Saint-Lô[1], et enfin transféré à Saint-Yon sept jours plus tard, le 22; ce qui ne l'empêcha pas

1. *Mémoires de Madame de Chastenay*, t. I, p. 188, ouv. cit.

néanmoins de figurer sur les listes de cette prison à partir du 1er. Voici l'extrait le concernant d'un état numérique des cinq cents détenus dressé le 21 thermidor an II :

N° 172. — Garat Pierre-Jean, trente ans, artiste, domicilié à Rouen depuis dix-neuf mois. — Aucun revenu. — Arrêté fin brumaire an II. Motif : Étranger, Suspect. — Ordre du comité de surveillance de Rouen.

Il figure d'ailleurs sur un autre état avec cette mention un peu différente : « Musicien, 35, rue Grand-Pont, entré à Yon le 22 frimaire[1]. »

En sentant la porte de la prison se refermer sur lui, malgré la double inscription la surmontant :

Unité, Indivisibilité de la République
Liberté, Égalité, Fraternité.

qu'il put lire en la franchissant, Garat eut-il le pressentiment d'une mort prochaine? Il n'ignorait pas que d'ordinaire les terroristes ne lâchaient

1. J. Noury, *Un épisode inédit de la Terreur à Rouen* (*Patriote de Normandie,* 4 novembre 1895.)

pas facilement leur proie; heureusement pour lui, les Jacobins de Rouen étaient moins sanguinaires que ceux de Paris. Malgré tout, ces vieux bâtiments gris suant le salpêtre et l'humidité de toutes parts, avec leur poste de gardes nationaux armés de piques et de vieux fusils, hurlant le *Ça ira* et la *Carmagnole*, n'étaient pas faits pour le tranquilliser. Il ne perdit cependant pas son énergie et son courage. Il aida même par sa bonne humeur et son entrain, ses camarades de captivité à supporter plus patiemment leur détention. Parmi ceux-ci, il faut citer l'évêque assermenté de Rouen, Gratien; le Couteux, ex-procureur de la Commune; La Bunodière, ex-président aux requêtes; puis des avocats : Vimart, Nicolas, Hely d'Oissel, Armand Boïeldieu, cousin du jeune compositeur.

Le régime de la prison de Saint-Yon, malgré ce qu'il avait d'effrayant au premier abord, ne laissait pas cependant d'être supportable. Les détenus pouvaient communiquer entre eux, se promener ensemble ou séparément, plusieurs heures par jour, dans les cours et préaux de l'établissement. Les repas se prenaient ordinairement

en commun, au réfectoire, où il y avait vingt-quatre tables, mais étaient payés par le prisonnier lui-même. Garat mangeait à la première table avec trois autres détenus : Midy père et fils et un cultivateur du village de la Neuville Champ-d'Oissel, Bétille l'aîné, dénoncé comme aristocrate par des voisins jaloux et envieux[1]. Mais, ces repas, Garat n'avait pas un rouge liard pour les payer. Il lui fallut donc coûte que coûte se procurer de l'argent. Il parvint à faire connaître sa détresse à son ami Rode alors volontaire au 4e bataillon de la Dordogne, en garnison au Havre, qui, avec le concours de Boïeldieu, organisa un concert au profit du prisonnier. Ce concert, dont les billets étaient du prix de trois livres, que l'on pouvait se procurer chez les citoyens Brière rue Grand-Pont et chez Perrier, luthier, rue des Carmes, près de l'hôtel Vatel, eut lieu dans une des salles de l'ancien Bureau des Finances, vis-à-vis la cathédrale appelée alors le temple de la Raison. Il commença à sept heures par un morceau de Pleyel joué sur le violon par Cardon fils, élève

1. J. Noury, *Un épisode inédit de la Terreur à Rouen* (*Patriote de Normandie*, 4 novembre 1895).

de Rode ; celui-ci exécuta un morceau d'Haydn ; A. Boïeldieu, une sonate de sa composition, et les deux chanteurs-Delmare et Desfossés, dont on avait sollicité le concours, chantèrent chacun un air d'opéra [1].

1. *Journal de Rouen*, 17 et 19 ventôse, an II (7 et 9 mars 1794). — Ce concert n'eut pas lieu sans quelques difficultés, difficultés que nous verrons se renouveler, et pour les mêmes raisons, à propos d'un autre concert donné plus tard par Boïeldieu et Garat après sa sortie de prison. Voici d'ailleurs la lettre adressée par Rode au président de la Commune de Rouen à cette occasion :

« Liberté, Égalité.

» Rouen, le 21 ventôse, l'an IIe de la République Française, Une et Indivisible.

» Ne sachant pas que c'était à la Commune qu'il faloit s'adresser, pour être autorisé à donner concert, j'avais présenté une pétition aux administrateurs du distric qui y avaient fait droit, m'étant fié là-dessus, j'annonce mon concert, je le fais afficher et le fixe pour aujourd'hui, quand y allant une seconde fois pour demander la permission de prendre 200 chaises dans le temple de la raison, on m'a fait répondre qu'il faloit que je m'adresse à la Commune; c'est pourquoi, président, je t'adresse cette pétition, persuadé que je suis, que les arts étant enfants de la liberté, doivent être encouragés par ceux qui la soutiennent, quand à moi, président, je viens de la deffendre contre les brigands de la Vendée, et je profitte de la permission qui m'a été donnée pour vaquer aux affaires du bataillon, pour faire usage de mon talent. Je te demande donc de m'autoriser à donner mon concert et de me permettre de me procurer les 200 chaises dont j'ai besoin. Je compte sur la justice due à un soldat républicain.

» Salut et fraternité.

» P. RODE.

» C'est le citoyen Normand, concierge du temple de la raison,

Rode s'empressa de faire tenir à Garat la recette de la soirée. Le pauvre détenu était aux abois et, en prison, peut-être plus que partout ailleurs, le proverbe : « payez, vous serez considéré » est d'une vérité indéniable. Garat ne devait pas moins de soixante-quinze jours à quarante-cinq sols par jour; plus, quinze livres pour frais d'arrestation, d'opposition, de levée de scellés, de frais de quittance, etc. Soit une somme de cent quarante-huit livres. La République ne se contentait pas d'emprisonner les citoyens, elle entendait encore leur faire payer les frais de détention.

Garat paya, comme il appert d'un reçu daté de Rouen, 17 messidor an II de la République Française une et indivisible, signé N.-A. Blot, au dos duquel il mit l'énergique protestation que voici :

« Je suis artiste et n'ai d'autre moyen d'exister que par mon talent. Je suis privé de ma liberté depuis huit mois; il y a déjà longtemps que je suis aux expédients pour vivre ici et payer la dépense indispensable que j'y fais; c'est-à-dire,

qui pourra sur ton autorisation me faire délivrer les chaises. » (2e supplément à la 2e édition de *Boieldieu à Rouen*, 1 vol. in-12. Giroux et Fourey impr., Rouen, 1877).

que je crois qu'il m'est impossible de satisfaire à ce que l'on me demande.

» GARAT.

» A Yon, dix 9 messidor l'an II de la République Française, une et indivisible[1]. »

Garat employait les loisirs forcés que lui faisait son incarcération à écrire de la musique. C'est alors qu'il composa sa complainte du *Troubadour* qui est bien l'écho de sa malheureuse situation. Voici ce morceau au complet, il vaut la peine d'être cité en entier :

Vous qui savez ce qu'on endure
Loin de l'objet de son amour,
Oyez la piteuse aventure
D'un infortuné Troubadour.
En butte à noire calomnie,
Bien qu'innocent est arrêté.
Il a perdu sa douce amie,
Son talent et sa liberté.

Le Troubadour, dès son enfance,
Douces chansons d'amour chantait
Et quand ce vint l'adolescence,
L'amour à son tour il faisait;

1. *Archives municipales de Rouen*, n° 46-6, prison de Saint-Yon, administration de cette prison, 1793-94. Voir appendice. Comme il est facile de s'en rendre compte par le fac-similé de ce document : Au lieu de « privé de ma liberté » Garat avait d'abord écrit « détenu » ; au lieu de « satisfaire », « payé » ; au lieu de « dix 9 », « huit ». Il est à remarquer qu'en la circonstance Garat fit suivre sa signature du tiers-point maçonnique.

Fut toujours heureux dans la vie
Pourvu que sa belle il chantât :
Las chanter, aimer son amie,
Sont-ce là des crimes d'Etat!

Quand il vit contre sa patrie
S'armer de méchants étrangers,
Le Troubadour quitta sa mie,
Pour chanter chansons aux guerriers ;
Mais vieux Troubadour par envie
Du juge a surpris l'équité
Et la liberté fut ravie
A qui chantait la liberté.

Loin de parents, loin de sa mie,
Le Troubadour toujours gémit,
D'avoir chanté toute sa vie
Ne donne point force d'esprit.
Cesse de lui porter envie,
Troubadour n'a plus son talent.
Mais du moins rends-lui son amie,
S'il n'est chanteur qu'il soit amant.

Plus ne revoir tant douce amie
Plus d'elle n'entendre parler,
Si du moins de sa voix chérie,
Un mot venait le consoler ;
Mais hélas! dans ce lieu d'alarmes
Message d'amour n'est admis.
Faut-il priver de douces larmes
Qui toujours aima son pays [1]?

1. La *Complainte du Troubadour* ainsi que la réponse de *La mie du Troubadour* se trouvent insérées dans les *Veillées d'une femme sensible*, par madame Charlotte de la Tour, 2 vol. in-18, Lepetit, édit., Paris, 1797.

Faut-il voir dans ces strophes une allusion, soupçonner un mystère de jalousie dont aurait été victime Garat? Le troisième couplet de cette complainte autoriserait bien maintes suppositions. Quel est ce vieux troubadour surprenant l'équité du juge et faisant emprisonner son jeune confrère? Une note jointe à des documents concernant l'incarcération des suspects, conservée à la bibliothèque de Rouen, dit bien que l'arrestation de Garat est due « au citoyen Gre... alors en mission à Rouen ». La première partie seule du nom est lisible; la seconde, à dessein ou autrement, a été surchargée, biffée et reste indéchiffrable. Quel est ce Gre...?[1] Faut-il lire Graucourt, nommé le 17 brumaire pour conférer avec les représentants du peuple, en mission à Rouen, afin de former une armée révolutionnaire? Faut-il lire Grenier, commissaire du Comité de Sûreté générale, envoyé dans l'ancienne capitale de la Normandie réchauffer le patriotisme de ses habitants que l'on accusait à Paris de froideur à l'égard des

1. Garat eut à Rouen une élève qui chanta souvent avec lui appelée mademoiselle de Grécourt. Faut-il établir un rapprochement entre ce nom et celui dont il est question ici? Voir *Mémoires de madame de Chastenay*, t. I, p. 177, ouv. cit.

idées jacobines? Faut-il lire Grenet ou Grandcourt, sans-culottes tout-puissants à Rouen et dans la région, qui ne rêvaient qu'emprisonnements ou massacres? Impossible jusqu'à présent de le savoir. Et puis, quel motif de haine auraient pu avoir ces personnages à l'égard de Garat? Faut-il voir dans l'un d'eux un rival, épris des charmes de mademoiselle Roussellois, dont la chronique scandaleuse faisait sa maîtresse et qui aurait ainsi trouvé un moyen radical et infaillible de se débarrasser d'un gêneur? Peut-être ces terribles montagnards n'étaient-ils point toujours de véritables Spartiates et les plaisirs avaient-ils pour eux un certain attrait. M. Noury[1] a voulu lire Grétry sous le mystérieux Gre... et a soupçonné le vieux compositeur, alors brouillé avec Garat, d'avoir été la cause de son emprisonnement. C'est prêter une âme bien noire à l'auteur de *Richard Cœur de Lion* et, du reste, sur quoi appuyer cette hypothèse? Une similitude de nom assez vague et assez problématique ne suffit pas en pareille occurrence. Grétry est-il seulement venu à Rouen pen-

1. J. Noury, *Un épisode de la Terreur à Rouen* (*Patriote de Normandie*, 11 novembre 1893).

dant la période de la Terreur? C'est fort douteux et jusqu'à présent aucun document ne le démontre.

Mais à quoi bon aller chercher si loin et se creuser la tête? Jusqu'à preuve du contraire, la raison que nous avons donnée de l'emprisonnement de Garat est amplement suffisante pour l'avoir motivé, surtout ajoutées à cela ses opinions bien connues. La loi était formelle et la résidence de Garat à Rouen était illégale. Il n'en fallait pas alors davantage.

D'ailleurs le sujet de la romance du *Troubadour* est trop dans l'esprit du temps, porte trop le cachet de son époque, comme la réponse de la *Mie du Troubadour* lui apportant sa liberté écrite sur le même air, pour avoir besoin d'être autrement motivée.

Les paroles de ces deux romances, qui virent le jour après la libération de Garat malgré le titre que voici : « *Le Troubadour*, romance du citoyen Garat, détenu à Yon, air du citoyen Garat » ; et « *La Mie du Troubadour*, en lui apportant sa liberté, même air, » ne sont pas de lui, mais d'un de ses amis, probablement d'Hortensius de Saint-Albin.

Le temps marchait, le 9 thermidor arriva, passa même, mais les portes des prisons de Rouen ne s'ouvraient pas pour cela. On retardait à Rouen, on n'agissait qu'avec une trop prudente et trop administrative lenteur, puisqu'un malheureux gentilhomme des environs de Gournay, détenu comme suspect à Saint-Yon, fut condamné et exécuté le 11 thermidor, deux jours après cette date qui aurait dû faire rendre à la liberté tous les prisonniers. La municipalité ne pouvait se décider à lâcher les siens, craignant toujours un revirement politique. Il le fallut pourtant et le 4 fructidor an II, le Comité de Sûreté générale auquel la chute de Robespierre avait causé plus d'étonnement que de joie[1], prit un arrêté par lequel le citoyen Garat serait élargi et les scellés levés à son domicile. Notre musicien sort donc de prison le 8, comme en témoigne le registre d'écrou, et non le 12, comme on pourrait le croire. Mais il quitte la maison de détention plus endetté que

1. « L'enthousiasme rouennais est si lent à se déboutonner que les membres de la Commune furent plusieurs jours à se ressaisir, histoire sans doute de voir de quel côté tournerait la girouette politique ». (J. Noury, *Les petits spectacles de Rouen*, 1780-1830, ouv. cit.)

jamais, comme le prouve cette lettre adressée par lui à la Municipalité rouennaise le lendemain de sa libération :

« Liberté, Égalité, Fraternité.

» Aux Citoyens maire et officiers municipaux de la commune révolutionnaire de Rouen.

» Citoyens,

» Le C^en^ Garat musicien détenu à la maison de sureté d'Yon depuis plus de neuf mois et remis en liberté le huit fructidor réclame la décharge de la somme considérable qui lui est demandée pour sa longue détention ; exposant qu'ayant absolument perdu son état qu'il ne pouvait exercer qu'en liberté, il lui est impossible de payer la plus petite somme.

» GARAT.

» Salut et fraternité.

» Présenté le 9 fructidor l'an 2^e^ de la république une et ind^le^. Garat chez la C^ne^ Brière rue Grand Pont, n° 35 [1]. »

Comment se libéra-t-il? il est bien difficile de le savoir. L'administration est rarement généreuse. Rode et Boïeldieu vinrent-ils une seconde

1. *Archives municipales de Rouen*, n° 46-6, prison Saint-Yon, administration de cette prison, 1793-94.

fois à son aide? peut-être. Obtint-il un sursis pour acquitter cette dette et finit-il par la régler grâce aux nouveaux concerts qu'il donna presque aussitôt après sa détention? c'est plus probable. Quatre jours après sa sortie de prison, l'agent national en avise le Comité de Sûreté générale. Voici la mention inscrite à ce propos sur la lettre originale :

« Faire passer au citoyen Garat chez le citoyen Boïeldieu, rue Grand-Pont :

» 1° Une copie collationnée de cet ordre;

» 2° Mettre cet ordre à la liasse;

» 3° Accuser au Comité de Sûreté générale l'exécution de cet ordre[1]. »

1. *Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure*, 18 novembre 1895. — Garat, comme on vient de le voir, par la lettre écrite à la Municipalité rouennaise, donne son adresse chez une dame Brière, 35, rue du Grand-Pont; c'est d'ailleurs l'adresse que porte l'état numérique des détenus cité plus haut. Ici, il est dit de faire déposer chez le citoyen Boïeldieu qui demeurait dans cette même rue Grand-Pont, mais au n° 20, les actes et papiers concernant Garat. Il est donc probable que ce dernier ne resta guère chez cette dame Brière, mais reprit presque aussitôt possession de l'appartement qu'il avait habité avant son emprisonnement dans la maison où logeait Boïeldieu.

CHAPITRE VIII

Garat libéré rentre dans son ancien domicile à Rouen. — Banquet commémoratif des détenus de Saint-Yon. — Concerts donnés par Garat et Boïeldieu. — Opinion du *Journal de Rouen* sur la *Complainte du Troubadour*. — Nouveaux concerts donnés par Garat et Boïeldieu. — Demande au district de prêt de chaises pour un concert devant être donné au Bureau des Finances; difficultés; succès définitif. — Stagnation générale des affaires. — Misère des villes et des campagnes. — Projet de Garat et de Rode de passer à l'étranger. — Dangers et difficultés des voyages en France. — Garat rejoint Rode au Havre. — Ils s'embarquent pour l'étranger. — Leur arrivée à Hambourg. — Les émigrés à Hambourg. — Succès de Garat à Hambourg. — Garat passe en Hollande, puis en Belgique et en Angleterre. — Retour de Garat en France. — Arrivée de Garat à Paris au commencement du Directoire.

A peine libéré, Garat alla se réinstaller dans l'appartement qu'il occupait précédemment avant sa détention, sur le même palier que son jeune ami Adrien Boïeldieu, 20, rue Grand-Pont, dans la maison où la mère du futur auteur de la *Dame Blanche* tenait un magasin de modes.

La prison qu'il venait de quitter avec les autres suspects ne resta pas inoccupée pour cela.

Le 13 fructidor, cinq jours après sa sortie de Saint-Yon, il n'y eut pas moins de trente-deux arrestations de Jacobins [1].

Détail à noter : l'année suivante, c'est-à-dire en 1795, tous les anciens détenus de Saint-Yon se réunirent dans leur ancienne prison, le 9 thermidor, pour y fêter par un banquet l'anniversaire du jour de leur délivrance, mais Garat était loin [2].

Nous n'avons pas besoin de dire la joie que Garat et son jeune ami Boïeldieu eurent à se retrouver tous deux sains et saufs. Leur liaison fort intime, comme on le sait déjà, n'avait fait que grandir dans ces terribles jours. Elle s'explique d'ailleurs facilement, par leur sociabilité à tous deux, par leur conformité de goûts et d'occupations. Garat avait trop le sens musical pour ne pas avoir pressenti dès le principe tout le talent, pour ne pas dire plus, que promettaient les premiers essais du compositeur rouennais, et Boïeldieu de son côté reconnaissait volontiers la vogue

1. Document communiqué par M. J. Noury.
2. *Ibid.*

et la valeur qu'acquéraient les romances qu'il commençait à écrire, en passant par le merveilleux gosier du chanteur.

Obéré par les dépenses que lui avaient occasionnées cette longue détention, obligé de faire face à des besoins pressants, Garat dut demander de nouveau au chant ses moyens d'existence. Les concerts reprirent donc de plus belle. Garat et Boïeldieu, après s'être assuré le concours de Salentin, professeur de musique à l'Institut National de Paris et celui de Monnier, acteur du théâtre de la Montagne, c'est-à-dire de l'ancien théâtre de Rouen, donnèrent un nouveau concert le 25 fructidor[1] dans la grande salle des ci-devant Consuls, juste dix jours après la libération de Garat. Garat avait fait connaissance de Monnier à Saint-Yon, où il fut aussi détenu.

Le prix d'entrée pour ce concert était fixé à cinq livres. Il réussit à merveille, Garat ravit le public dont l'enthousiasme ne connut plus de bornes quand il se mit à roucouler sa complainte du *Troubadour* que le *Journal de Rouen*, le lende-

1. *Journal de Rouen*, 26 fructidor an II (11 septembre 1794).

main, inséra *in extenso*, la faisant suivre des lignes que voici : « Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de la retracer ici, parce qu'elle rappelle le style et l'expression romancière des productions de nos anciens troubadours de la Durance et de l'Isère[1]. »

Nous aussi, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant ces lignes de l'Aristarque de la gazette normande, qui nous ouvre des horizons aussi nouveaux qu'imprévus.

Nouveau concert, le duodi de la troisième décade de brumaire, avec le concours de Rethaller, sorti à son tour de prison, et des principaux instrumentistes de Rouen : Schneider, cor; Lombard, basse; Griot, violon et mademoiselle Maleix, violon également. Ce concert fut suivi de deux autres, dans les mêmes conditions, c'est-à-dire, dont les exécutants se partageaient la recette après les représentations. Garat et Boïeldieu, toujours inséparables et associés, organisèrent un dernier concert qui leur causa de grands embarras. Ils avaient sollicité du Comité de l'Instruction pu-

1. J. Noury, *Un épisode inédit de la Terreur à Rouen* (*Patriot de Normandie*, 18 novembre 1895.)

blique, l'autorisation de le donner dans la salle de l'ancien Bureau des Finances, et avaient en même temps demandé le prêt de trois cents chaises du temple de l'Être suprême, c'est-à-dire de la cathédrale. Le Comité répondit par une délibération du 21 floréal an II, que, malgré tout le désir qu'il avait de leur être agréable, ni lui, ni le Conseil Général de la commune ne pouvaient leur donner les autorisations demandées. Néanmoins, après de nombreuses démarches la permission si ardemment désirée fut enfin accordée par les délibérations des 3 et 22 vendémiaire an III, et le concert put avoir lieu[1].

Les Rouennais avaient beau être mélomanes, ils commençaient à se fatiguer des concerts; Garat songea donc à quitter la capitale de la Normandie. Quoique l'on pût un peu respirer, que les prisons se vidassent, l'anarchie n'en continuait pas moins à régner en maîtresse absolue. Le commerce était partout arrêté, le travail suspendu, les ateliers fermés; on ne voyait de tous côtés que

1. Gosselin, *Journal des épisodes de l'époque révolutionnaire à Rouen et dans les environs, de 1789 à 1795* (*Revue de Normandie*, 1865, p. 66 et suiv.). — J.-E.-B., *Histoire des théâtres de Rouen*, ouv. cit.

ruines et misères; le pain était encore prêt à manquer. Ce n'était dans les villes et dans les campagnes qu'hommes, femmes et enfants réduits à la mendicité. Garat se voyant, tout au moins dans un avenir prochain, en proie au dénuement, écouta volontiers son ami Rode qui lui écrivit du Havre, où il était volontaire comme on le sait, pour lui faire part de son projet de passer en Angleterre et l'engageait à le rejoindre. Il se décida donc à aller le retrouver et à s'embarquer avec lui sur un navire en partance pour Londres ou Liverpool[1] qui voulût bien les prendre comme passagers.

L'important était de gagner le Havre, ce qui n'était pas facile. Parcourir ou traverser les campagnes était toujours périlleux. Les paysans arrêtaient encore les voitures, en faisaient descendre ceux qui les occupaient et les conduisaient, bon gré mal gré, à l'hôtel de ville de l'endroit où la milice bourgeoise avait un corps de garde et où ils étaient minutieusement interrogés et quelquefois emprisonnés. En tout voyageur, on voulait voir un émigré. Il fallait un passeport, tout au

1 *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*), ouv. cit.

moins une sorte de carte de civisme pour ne pas être inquiété et encore!

Garat put cependant gagner le Havre où l'attendait Rode qui venait d'être libéré du service. Là, il leur fallut se procurer des papiers leur permettant de quitter la France, et ce ne fut pas sans peine qu'ils y parvinrent. Ils voulaient avec raison éviter de se mettre dans le cas d'être inscrits sur la liste des émigrés. Enfin, ils s'embarquèrent, non sans une amère tristesse de quitter leur pays où ils avaient couru de si grands dangers et où ils laissaient tant de deuils et de tristesses.

Soit que les vents contraires n'eussent pas permis au navire sur lequel ils avaient pris passage d'aborder en Angleterre, soit plutôt qu'ils eussent été obligés de s'embarquer sur le premier bateau qui voulût bien les prendre, ils abordèrent à Hambourg au lieu de débarquer à Londres. Ils n'eurent point d'ailleurs à s'en plaindre et à le regretter. La vieille cité hanséatique, si riche et si commerçante, servait d'asile à de nombreux émigrés. La musique y était en honneur, et elle possédait, chose rare, un bon théâtre où Garat retrouva un officier aux Gardes françaises, M. de Montlau,

qui y était entré comme acteur sous le nom de Dubreuil, et un de ses compatriotes, M. Goffreteau de la Gorce, gentilhomme bordelais qui y remplissait le rôle de souffleur[1]. A Hambourg, Garat se fit fréquemment entendre et, accueilli à merveille, il obtint des succès, qui lui rappelaient ceux de jadis, à côté de Rode dont la délicatesse exquise d'archet, le goût et la justesse de style n'étaient pas moins appréciés. Il y patronna le tout jeune violoniste Lafond qui, âgé de douze ans à peine, se faisait déjà remarquer par l'excessive justesse de ses intonations et son extraordinaire dextérité. Ce rare prodige, virtuose émérite, ne se contentait pas de son archet; en entendant chanter Garat, il apprit à chanter et à dire des airs et des romances françaises, que l'on applaudissait à tout rompre, enthousiasmé par l'expression qu'il y mettait.

Là-bas, dans les brumes de la mer du Nord, notre habitué de Trianon rencontra nombre de ses anciennes connaissances; d'abord, une Bordelaise que, comme compatriote, il fut heureux de

1. H. Forneron, *Histoire générale des émigrés*, t. I, p. 376, ouv. cit.

retrouver, la marquise de Pelleport, réfugiée chez une Allemande revêche qui l'abreuvait d'humiliations et d'avanies; puis, diverses autres personnes connues à Versailles dans les beaux temps : Beaumarchais, Rivarol qui ne jouissait pas d'une fort bonne réputation; le marquis d'Argens, fils du philosophe ami de Frédéric II et qui, ayant épousé une certaine dame Thomassin, dont le mieux est de ne rien dire, n'était guère estimé; la comtesse de Neuilly, réduite par le malheur des temps à tenir une boutique de modiste; le marquis de Romans et la comtesse d'Asfeld qui avaient ouvert ensemble un commerce de vins; madame de Tessé, devenue fermière près d'Altona; M. de Mun; M. et madame de Montaigu qui avaient chez eux l'évêque de Clermont, monseigneur de Bonal; le comte d'Espinchal; le comte Félix Potocki; MM. d'Argicourt, d'Osseville, de Baudus, de Viel-Castel qui rédigeait le *Spectateur du Nord*; la comtesse de With; madame de Genlis et son gendre le comte de Valence; la marquise de Bouillé; la duchesse de Bouillon, invariablement habillée d'une modeste robe de taffetas gris, qui, toujours bonne et charitable, employait les débris

de sa fortune à soutenir ses compatriotes dans le besoin et à élever des orphelines. Plus tard, elle alla habiter Erfurt où elle continua sa vie de dévouement. Garat retrouva encore à Hambourg madame de Matignon et sa fille madame de Montmorency, l'évêque de Pamiers et nombre d'autres qui promenaient leur désœuvrement dans les rues et sur les places publiques, fermement persuadés de rentrer le lendemain à Paris en triomphateurs[1]. C'étaient bien les dignes compatriotes de ces deux évêques réfugiés à Londres pendant ces années néfastes, dont l'un, à la question de l'autre lui demandant s'ils seraient rentrés en France le mois prochain, répondait qu'il n'y voyait aucun inconvénient.

De Hambourg, après un assez long séjour, Garat passa en Hollande, puis en Belgique et enfin en Angleterre. Partout, il retrouva des débris de cette aimable société française qu'il avait jadis fréquentée. Partout, il fut accueilli avec enthousiasme, et son talent lui procura honneur et profit. Il ne fit cependant pour ainsi

1. H. Forneron, *Histoire générale des émigrés*, t. I, p. 375 et suiv., ouv. cit.

dire que traverser ces différents pays, il avait hâte de rentrer en France, de revoir Paris; de plus, il craignait, s'il restait plus longtemps à l'étranger, d'être considéré comme émigré.

Garat regagna sa patrie à la fin de l'année 1794[1]. Rentrer à Paris n'était guère plus facile alors que d'en sortir. A peine descendu de la berline ou de la diligence qui l'avait amené, l'infortuné voyageur — rappelons-nous le tableau de Boilly du musée du Louvre — se voit entouré d'agents du Comité de Sûreté générale qui l'étudient sournoisement, soupçonnant en lui un émigré rentrant au mépris de la loi, ou un agent de l'étranger, fouillent sans aucune précaution ses bagages, lisent ses papiers, épluchent son passeport, cherchant à découvrir en lui un suspect qu'ils seraient heureux, sur le moindre soupçon, sur la plus légère irrégularité dans sa situation, de conduire en prison. On n'en sortait plus, il est vrai, pour être conduit à la fatale machine, mais on était exposé tout au moins à y rester pendant de longs mois.

1. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.

CHAPITRE IX

Réaction mondaine du Directoire. — Triomphes de Garat. — Trénis. — Salons de Barras et de Tallien. — La lyre de Garat. — Le musée des instruments du Conservatoire. — Salons d'Ouvrard, d'Armand Séguin, d'Hainguerlot, etc. — Prix exigé par Garat pour chanter dans le monde. — Garat chez madame Tallien; chez M. de Corancez. — Elégantes et élégants du Directoire. — Garat chez le facteur Erard. — La société du Directoire. — Mot de madame de Coigny sur Talleyrand. — Succès de Garat aux concerts Feydeau. — Fausse élégance de la nouvelle société. — Opinion de madame Vigée Le Brun à ce sujet. — René Perrin. — Engouement général pour Garat. — Garat coupe la queue de ses cheveux. — Toilette étrange de Garat. — Le chanteur Martin. — Le jeune violoniste Lafond. — Garat en province. — Lettre de Boïeldieu. — Nouveaux succès de Garat à Rouen et au Havre. — Retour de Garat à Paris. — Garat à l'étranger. — Rentrée de Garat à Paris. — Il chante aux concerts de la rue de Cléry. — — Garat et sa doublure. — Concerts et bals de Paris. — Apogée de la gloire de Garat. — Sa fatuité. — Vers adressés à Garat.

Quand Garat revint d'émigration sans avoir été considéré comme émigré, les salons se rouvraient

dans Paris. Les luxueux équipages reparaissaient, les dîners, les bals, les concerts se succédaient sans interruption, jamais assez nombreux au gré de la nouvelle société assoiffée de plaisirs. Chez Tallien, chez Talleyrand, chez Ouvrard, chez madame Récamier, chez madame Hainguerlot, chez madame Hamelin, ce n'était que réunions mondaines.

Les excès des terroristes furent la cause de cette réaction. La haine affichée pour le luxe et l'élégance par les montagnards a été la véritable raison des folies du Directoire. Le règne des sans-culottes ramena la domination des riches, les clubs eurent pour conséquence la réouverture des salons. Il fallait se distraire, coûte que coûte, de l'oppression des derniers temps dont on sortait affaibli et froissé. Chacun, comme l'a dit Mignet[1], se rappelant l'existence politique avec effroi, se jeta d'une manière effrénée vers les plaisirs et les relations de l'existence privée si longtemps suspendues. Ce fut la réaction des habitudes de l'ancien régime. La société nouvelle, mal éduquée

1. Mignet, *Histoire de la révolution française*, 2 vol. in-12, Didier et Cie, édit., Paris, 1869, t. II, chap. XII.

et grossière, qui s'élevait sur les ruines de celle qui venait de disparaître, était composée d'un mélange hétérogène de personnes ayant fait partie de l'ancien et du nouveau régime, de royalistes plus ou moins ralliés à la République, de révolutionnaires devenus tolérants et modérés. Il ne s'agissait pas, après les changements et bouleversements qui venaient de se produire, de continuer l'existence d'antan. Cette nouvelle société, où les femmes étaient devenues veuves par le bourreau, devait être autre et le fut en effet. Avec son talent, dans ce monde avide de jouir avant tout, Garat retrouva sans tarder sa notoriété de jadis. Nulle fête n'était complète sans lui. Il fut de suite l'homme à la mode par excellence. Il éclipsa la gloire de ce merveilleux Trénis[1] qui exigeait, lorsqu'il allait exécuter un pas de valse avec une de ces déités qui avaient nom Hamelin, Récamier ou Canisy,— cette dernière qui eut l'heur d'être un peu plus tard distinguée par Napoléon, — que la foule toujours nombreuse pour un tel spec-

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. II, p. 446 et suiv., ouv. cit. — Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. II, p. 119, ouv. cit.

tacle se retirât dans les coins du salon pour leur faire place, lorsqu'ils tourbillonnaient légèrement enlacés l'un à l'autre. Mais cette foule ne leur tenait pas rigueur et montait sans vergogne sur les banquettes pour mieux admirer leur grâce et leur légèreté.

Garat fut un des habitués du salon de Barras[1], aussi bien à Paris qu'à Grosbois, un des assidus des réunions de madame Tallien, chez laquelle « il venait presque chaque jour chanter quelques-uns de ces beaux airs italiens[2] », dont il a donné le goût à nos oreilles françaises. Cherubini, Méhul l'accompagnaient, le violon de Rode remplissait les intervalles d'une cavatine de Cimarosa à une scène de Gluck[3]. Garat joignit alors à ces talents celui de jouer de la lyre, cet instrument pompeux, décoratif et surtout emblématique, cet attribut obligé de la musique et du musicien. La chose est bien dans l'esprit de ce temps tout à l'allégorie, où celui qui, même dans cette société

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. II, p. 275 et suiv., ouv. cit.

2. Arsène Houssaye, *Notre-Dame de Thermidor*, 1 vol. in-8, Plon et C^ie^, édit., Paris, 1867, p. 419.

3. Madame Sophie Gay. *Souvenirs d'une vieille femme*, 1 vol. in-12, Michel Lévy frères, édit., Paris, 1864.

des plus mêlées, n'eût pas su sa mythologie sur le bout du doigt eût passé pour un ignare et un grossier personnage. Elle serait certaine même s'il fallait s'en rapporter au catalogue du Musée du Conservatoire[1] qui, à côté de la harpe de Marie-Antoinette, de la vielle de Madame Adélaïde, de l'épinette de Gaston d'Orléans, du clavicorde de Beethoven et de celui de Grétry, mentionne la lyre de notre moderne Orphée. Après tout, pourquoi pas? Si Garat ne joua pas de la lyre, avouons qu'il manqua à ses devoirs et qu'il eût dû en jouer.

Notre héros était un des fidèles des salons d'Ouvrard[2], qui tout jeune encore et plus de trente fois millionnaire déjà, recevait tour à tour, dans ses châteaux du Raincy, de Marly, de Luciennes, de Saint-Gratien, de Villandry, etc., tout ce que Paris renfermait de mieux coté. Il était un assidu des salons du chimiste Armand Séguin qui, enrichi par ses fournitures de cuir aux armées, accueillait ses invités en pantou-

1. E. de Bricqueville, *La Harpe de Marie-Antoinette* (*l'Art*, 1er mai 1894.)

2. H. Forneron, *Histoire générale des Émigrés*, t. II, p. 176 et suiv., ouv. cit.

fles; de ceux d'Hainguerlot, encore un fournisseur devenu richissime pour avoir habillé et nourri, ou plutôt pour avoir laissé pieds nus, en loques et mourant de faim, les armées de la République. C'est chez Hainguerlot que l'on jouait des proverbes sous la direction du chevalier de Boufflers, qu'Isabey commit tant de croquis et de caricatures ruisselantes d'esprit et de malice. Garat se montrait encore chez Van Der Berghe, indigne propriétaire de cette merveilleuse folie Beaujon, chez Perregaux, chez Tillière, chez ces autres rois de la finance d'alors, les Delessert, les Pourtalès, les Hottinguer, les Le Couteux, les d'Etchegoyen [1]. Chez ces derniers, il se retrouvait avec des compatriotes, presque des parents, puisque les d'Etchegoyen étaient Basques comme les Garat et qu'un de ses aïeux, comme nous l'avons vu, avait épousé une d'Etchegoyen. Garat fréquentait dans tous les mondes. Aujourd'hui chez Sieyès et Fouché, le lendemain on le rencontrait dans des maisons à allures royalistes où il n'était pas moins désiré,

1. H. Forneron, *Histoire générale des Émigrés*, t. II, p. 177 et suiv., ouv. cit.



moins fêté, moins applaudi et où il se retrouvait un peu plus dans son monde, dans ce milieu qu'il regrettait toujours, malgré ses succès dans l'autre. C'était ses bons jours que ceux où il allait chez la duchesse d'Aiguillon, chez le duc de Fitz-James, chez mesdames de Viennais, de Lameth, de Montesson, etc.

Dans ces brillantes réunions, c'était fête complète quand il disait une romance ou chantait un duo avec son élève madame Branchu; quand il interprétait un morceau de Méhul, de Grétry ou de Cherubini. Il se faisait payer très cher, il est vrai, quinze cents à deux mille francs par soirée[1], mais plus la somme était forte, plus le maître de la maison était fier et heureux.

Chez Tallien, Garat était un assidu, cela se comprend, car il y retrouvait cette toute belle *Notre-Dame de Thermidor*. En sa qualité de Bordelais, il n'avait point oublié Teresa Ca-

1. *Semaines critiques*, vol. I. — Mercier, *Paris pendant la Révolution. (Le Nouveau Paris)*, 6 vol. in-8, 1800, t. III. — Les prix que reçoivent aujourd'hui les virtuoses sont autrement élevés que ceux que recevait Garat. Madame Melba a touché pour une soirée 6 250 francs; M. Planchon 3 000; M. Ed. de Rezké a été payé 8 000 pour avoir dit 3 chansons. (Voir *Journal des Débats*, 5 octobre 1895.)

barrus[1], la céleste Cabarrus, pas plus que madame de Fontenay, et il fréquentait chez la femme du Directeur, en attendant qu'il pût être admis chez la princesse de Chimay[2].

On le retrouvait chez M. de Corancez, le père de cette jeune fille qui devint peu après la femme du conventionnel Cavaignac et la mère de Godefroy et d'Eugène Cavaignac. Dans ce milieu resté un peu rigide et huguenot, malgré la licence de l'époque, avaient lieu de charmantes réunions. La musique y était tout particulièrement prisée et Garat y rencontrait Gossec, Grétry, Lesueur, dont il interprétait les compositions, et Baillot qui l'accompagnait de son merveilleux archet. Les auditeurs y étaient tous ceux qui jouissaient alors d'une notoriété dans les sciences ou les lettres : Lagrange, La Harpe, Laplace, Palissot, Bernardin de Saint-Pierre, Florian, Collin d'Harleville, Andrieux, Picard, Demoustier, Luce de Lancival, Joseph de Chénier, Greuze, Moreau, Vien. Il aurait eu garde de manquer un des mardis de la sœur aînée de

1. Voir *Rapsodies*, premier trimestre.
2. Arsène Houssaye, *Notre-Dame de Thermidor*, ouv. cit.

madame Cavaignac dont le mari, M. de Foissy, devait mourir si malheureusement peu d'années après; de ces mardis, « jours de musique où Baillot et Rode faisaient alternativement le premier violon, comme La Marre et Bodiot la basse, dans les quatuors et quintettes ». Puis ensuite la maîtresse de maison se mettait au piano, madame de Montgeroult, mesdemoiselles de Chevilly, Bouillée, Cloisiau chantaient ainsi que Garat. « Je n'ai plus retrouvé nulle part de musique comme celle-là », dit madame Cavaignac[1].

Dans ces salons éclectiques et hospitaliers, les plus jolies femmes du temps, habillées ou plutôt déshabillées selon la mode d'alors, étaient suspendues aux lèvres du chanteur de l'*Amoroso cantabile*[2]. Citons surtout mesdames Tallien, Hamelin, de Canisy, de Fleury, Récamier; puis, madame de Beauharnais, appelée à de si hautes destinées, mesdames de Boisjelin, de Châlais, de Contades, de Montaigu, de la Marlière, de Brissac,

1. *Mémoires d'une inconnue*, 1 vol. in-8, Plon et Nourrit, édit., Paris, 1894.
2. *Tribune publique*, vol. III.

de Vergennes, de Lostanges, de Cazeaux, un véritable armorial, la fine fleur de l'ancienne noblesse; enfin, mesdames Sophie Gay, Regnault de Saint-Jean d'Angely, Hainguerlot, de Château-Regnault. Parmi les hommes c'étaient Barras, Tallien, Lucien Bonaparte, Cambacérès, Regnault de Saint-Jean d'Angely, Maret, Ch. Dupaty, Laffitte, Bachué, Duperron, Alexandre de Laborde, les trois Rastignac, puis les transfuges du noble faubourg : les deux frères Charles et Just de Noailles, de l'Aigle, de Montrond, d'Orsay, d'Hautefort, de Périgord, de Caulincourt, puis la bande des artistes : Carle Vernet, Duplessis-Bertaux, Boilly, Isabey, qui dans ces salons, sur un bout de table, dans les intervalles du chant, dessinaient des caricatures en hasardant à mi-voix des plaisanteries d'atelier.

On rencontrait encore Garat aux réunions qui se tenaient dans les salons de la maison Erard, qui commençait à devenir célèbre dans toute l'Europe pour ses instruments de musique. Là, il se retrouvait non seulement avec ses chers amis Boïeldieu et Rode, mais encore avec Méhul, Grétry, Cherubini, Lesueur, etc.

Pour bien saisir le caractère de cette étrange époque dont, il faut bien le reconnaître, le dévergondage confine à la bêtise; qui n'est plus, hélas! tant s'en faut, la jouissance spirituelle, fine, délicate et pleine de verve de l'ancien régime, mais une jouissance la plupart du temps lourde, prétentieuse, plate et bête, il suffit de consulter les caricatures de Carle Vernet, les dessins de Bosio et surtout les estampes en couleur de Debucourt, si vivantes, si vraies, si curieuses, véritables miroirs de cette extravagante société. Le calme était pourtant à peu près revenu; il allait bientôt être complet, d'après madame de Coigny qui assurait que ce résultat était dû à l'arrivée aux affaires d'un homme de bonne compagnie : « Voilà M. de Talleyrand, disait-elle, qui mène la France comme son diocèse, avec des mandements; seulement, c'est un général, au lieu d'un grand vicaire, qui les proclame[1]. »

C'est alors, à partir de 1795, que Garat commença à se faire entendre aux concerts Feydeau, qui avaient succédé au Théâtre de

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. IV, p. 249, ouv. cit.

Monsieur fondé par Léonard Antier [1], coiffeur de Marie-Antoinette, lequel, en 1789, avait obtenu le privilège d'ouvrir ce nouveau théâtre de musique.

Jusqu'alors, le gros public parisien ne connaissait guère notre chanteur que de réputation, et sa présence attira à ces réunions une foule énorme. On ne peut que bien difficilement s'imaginer l'effet que Garat produisait en exécutant dans une même soirée, avec son merveilleux talent et son organe incomparable, une scène de Gluck écrite pour haute-contre, un air italien écrit pour basse, des romances de Boïeldieu et de Blangini, ou de sa composition, ou encore cet air de *la Gasconne* transporté plus tard dans l'opéra des *Visitandines* de Devienne, passant avec une prestigieuse aisance du bouffon au pathétique, du plaisant au sévère [2]. Son nom retrouva son

1. « Les affiches de concert couvrent les murs... concerts Marbeuf, concerts Prévost, concerts de la République, concerts des Tuileries... luttant vainement contre la vogue d'un concert qui semble porter la musique et sa fortune, la mode et ses destins, le concert Feydeau. » (J. et Ed. de Goncourt, *La Société française sous le Directoire*, 1 vol. in-12, Didier et Cie, édit., Paris, 1864, p. 366.)

2. *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*), ouv. cit.

éclat des beaux jours de Trianon, alors qu'il était le principal ornement des concerts de la reine. Ses nouveaux triomphes égalèrent les anciens. Dès qu'il paraissait, tous les yeux étaient braqués sur lui, toutes les têtes s'agitaient, tous les cols se tordaient, tous les éventails frémissaient. Le plaisir et la joie faisaient tressaillir tous les spectateurs, et à peine ouvrait-il la bouche que les mouchoirs s'approchaient des yeux et essuyaient une larme furtive, assure un témoin oculaire. Grâce à lui, ces concerts jouirent d'une vogue à peine croyable : « Il n'est folie que ne fissent les femmes pour y assister, dans des costumes d'une richesse inouïe », d'un prix extravagant. Et cependant, malgré le luxe déployé par les femmes du Directoire, malgré l'élégance des muscadins et des incroyables, l'aspect du public dans une salle de concert ou de théâtre était loin de ce qu'il avait été sous la royauté quelques années auparavant. Aussi madame Vigée Le Brun[1] assure-t-elle que la vue des têtes noires à la place des perruques poudrées

1. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. II, p. 110 et suiv., ouv. cit.

et de ces hommes habillés de vêtements de drap sombre à la place des habits de soie brodée, lui donnait toujours, malgré elle, la sensation d'une réunion de gens prêts à suivre un convoi.

Mais revenons à Garat : une pièce de circonstance de René Perrin et de Commaille [1], représentée alors, montre la foule des femmes de chambre et des soubrettes, la veille d'un de ces concerts où il doit se faire entendre, se précipitant chez les modistes à la mode, pour réclamer le chapeau de leur maîtresse, payé cent francs, à la condition qu'il n'y en aurait pas un second semblable; les laquais avaient été envoyés longtemps à l'avance au bureau de location, pour solliciter une loge à colonnes ou grillée.

Dans la *Décade philosophique* [2], l'auteur fait dire à un de ses personnages : « C'est incroyable, plus de billets à cette heure et pourtant, moi, je ne puis me dispenser de paraître à ce concert! » Malgré l'espèce d'idolâtrie dont il était l'objet,

1. *Le Concert de la rue Feydeau ou la folie d'un jour*, par René Perrin et Commaille. Ambigu Comique, pluviôse an III.
2. *La décade philosophique*, vol. III.

Garat s'attira alors une assez sotte affaire à un de ces concerts du théâtre Feydeau[1]. Se croyant en droit de tout oser, il poussa le mépris de l'opinion publique un peu loin. Nous savons qu'il n'avait pas voulu se plier aux modes nouvelles. Habitué au luxe de l'ancienne France, il s'était refusé à endosser la carmagnole bleue, le gilet blanc, le pantalon à raies roses, le bonnet de drap bleu bordé de rouge, et avait continué à porter les cheveux poudrés et la queue. Cette coiffure, réputée pour être celle des royalistes, que la Convention avait été sur le point de proscrire comme séditieuse et antipatriotique, déplaisait souverainement à l'immense majorité du public composé, pour la plus grande partie, de la jeunesse d'alors qui était bien la plus désagréable, la plus prétentieuse, la plus ignorante, la plus débauchée, la plus querelleuse, et la plus impertinente que l'on pût imaginer et qui, en général, professait des opinions d'un républicanisme avancé.

Déjà, à un concert précédent, le public avait

1. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, ouv. cit.

témoigné son mécontentement à son chanteur favori, qui n'en avait pas tenu compte, et avait fait semblant de ne pas comprendre. Ce soir-là, il devait interpréter les meilleurs morceaux de son répertoire avec un ancien instrumentiste du théâtre de Monsieur, Blaise Martin, avec lequel il était fort lié depuis de longues années et qui, de l'orchestre, avait sauté sur la scène. Quand ce fut le tour de Garat de se faire entendre, il se vit accueillir, chose inconnue pour lui, par une bordée de sifflets des mieux nourris, accompagnée du cri de « la queue, la queue! » proféré en cadence. Il rentra dans la coulisse et s'adressant à Martin : « Qu'ont-ils donc? — Tu seras sifflé tant que tu garderas ta coiffure, répondit son ami. — M'empêche-t-elle de bien chanter? reprit Garat. — Non, sans doute, réplique l'autre. — Eh bien, ils ont tort », dit alors notre obstiné qui, fier de sa logique, voulut remonter sur l'estrade. Les sifflets redoublèrent plus nourris que jamais, mais Garat tint bon et ne bougea pas, attendant le silence; le silence ne vint pas, tout au contraire, les cris, les vociférations, les injures redoublèrent, partant de tous les coins de la salle à la

fois. Pendant ce temps, Martin, dissimulé derrière un portant, appela son camarade ahuri à mi-voix, et lui demanda de lui permettre de chanter le premier, l'assurant que c'était le seul moyen de laisser les siffleurs se calmer. Garat s'approcha de Martin qui, prestement, d'un coup de ciseaux, coupa la malencontreuse queue, cause de tout ce tumulte. Notre entêté voulut se fâcher, mais Martin ne lui en laissa pas le temps, et, presque de force, le traîna par la main sur le devant de l'estrade, où cette fois il fut reçu par d'unanimes applaudissements. Contraint de faire contre fortune bon cœur, il chanta et jamais son triomphe ne fut plus absolu. Il essaya bien ensuite de garder rancune à Martin, mais la brouille entre les deux amis ne put durer.

A partir de ce jour Garat ne porta plus de queue; mais ses sacrifices aux modes nouvelles n'en furent point pour cela complets. Il remplaça la queue par une multitude de petites frisures qui lui donnèrent tant soit peu l'aspect d'un caniche [1]; la culotte de soie, par une culotte

1. *Les têtes tondues sifflées...*, etc. Réponse des têtes tondues aux belles queues.

de daim descendant jusqu'à mi-jambes et par des bottes molles à revers, ou encore par le pantalon de drap agrémenté d'une lisière noire sur la couture, pendant l'été, ou de velours ou de casimir, pendant l'hiver; le frac, il le fit faire avec des pans effilés en queue de morue, et lui ajouta deux devants rabattus garnis de boutons; le chapeau rond habituel, il le voulut haut de forme.

Mais revenons au concert Feydeau où Garat continua de chanter avec Blaise Martin, qui était bien un peu son élève. De tous les chanteurs de son temps c'est celui qui, après lui, eut la voix la plus charmante et qui fut tout à la fois : basse, soprano, ténor, excellent comédien, agréable violoniste et époux convaincu, puisqu'il se maria quatre fois. Blaise Martin, qui porta sous Louis XVIII les titres de sociétaire du théâtre royal de l'Opéra-Comique, de premier ténor de la chapelle du Roi, et fut professeur au Conservatoire, avait commencé par être orfèvre.

En 1797 Garat fit débuter à Feydeau, sous ses auspices, dans un concerto pour violon et en le faisant chanter avec lui un duo, le jeune

Lafond[1], rencontré par lui à Hambourg et qui avait alors un peu plus de quatorze ans. Tous les assistants prédirent la célébrité à cet exécutant à peine sorti de l'enfance. Sous la direction de Garat, ce précoce virtuose ne tarda pas à rivaliser avec Viotti et Kreutzer, les maîtres de l'archet à cette époque.

Entre temps, Garat, pour se reposer de ses triomphes parisiens, faisait de courtes excursions en province, particulièrement en Normandie où il avait passé de si tristes jours, il est vrai, mais où il s'était créé, en même temps, de si fidèles et de si chaudes amitiés. Il séjourna quelques semaines à Rouen et au Havre pendant l'automne de 1796, comme en témoigne cet extrait d'une lettre de son ami Boïeldieu, datée du Havre le 27 vendémiaire an V, adressée au citoyen Cloiseau, rue du Jour près Ustache (*sic*), à Paris.

« .... Garat est sensible à votre bon souvenir et aux preuves d'amitié que vous voulez bien lui donner. Il me charge de vous faire tous ses remerciements, et de vous dire qu'il vous

1. Paul Lacroix, *Le Directoire*, 1 vol. in-4, Didot, Paris, p. 492.

verra aussitôt arrivé, ainsi que moi; car, nous arriverons ensemble le 1er ou le 2 de la décade prochaine. Nous irons vous voir tout de suitte, la première soirée que nous serons à Paris. Je sçais que c'est le moment de vous trouver et je le saisirai. Nous avons donné plusieurs concerts à Rouen dont la société était extrêmement agréable. Ils nous ont été assez lucratifs, toutes mes dettes de Rouen sont payées, ce dont je suis bien content et je compte faire de même sous peu à Paris. Que de remerciements j'ai à vous faire!

» BOIELDIEU.

« *P.-S.* — Garat vous embrasse tendrement.

» Le Havre, 27 vendémaire an V [1]. »

Après ces nouveaux succès à Rouen et au Havre, Garat retourna à Paris, mais, avide de cueillir de nouveaux lauriers, il n'y resta guère. Sollicité de tous côtés, il quitta la France dans le courant de l'an VI, pour aller faire une rapide tournée à l'étranger. Le succès le suivit dans les

1. Collection d'autographes de M. Paul Baudry de Rouen.

différentes capitales où il se fit entendre et où les bruyantes et fructueuses ovations ne lui furent pas ménagées. Les échos de ses nouveaux triomphes arrivèrent jusqu'à Paris comme en témoigne cet extrait du *Moniteur officiel*[1]. « Garat le chanteur fait en ce moment les délices de Madrid. » Nous devons croire que notre héros ne rentra pas en France sans s'arrêter à la frontière, à Ustaritz, où son père s'était retiré.

Quand Garat revint à Paris, les concerts Feydeau avaient fermé leurs portes[2] et étaient remplacés par ceux de la rue de Cléry, ouverts en l'an VIII et montés avec un grand luxe, sous la direction de Bondy, ancien préfet de la Seine, assisté de Cherubini, Bréval, Pérignon, Frédéric Duvernoy, de Crisnoy, Devilliers. — Grasset conduisait l'orchestre composé de quatre-vingts exécutants; Plantade dirigeait les chœurs. L'abonnement pour douze concerts était de soixante-douze francs et il y avait plus de six cents abonnés.

1. Le *Moniteur officiel* de la République française, 5 messidor, an VI.

2. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. II, p. 105 et suiv., ouv. cit.

Garat ne contribua pas peu au succès de ces concerts, dans lesquels il chanta bien souvent, soulevant des tempêtes d'applaudissements et un enthousiasme indescriptible. La magistrale exécution de deux actes d'*Iphigénie en Tauride* et d'*Orphée* de Gluck que l'on y joua tout entiers, lui est due en grande partie. Il y eut pour partenaires : Blangini, Martinelli, et mesdames Branchu, Bolla, Duret, Armand. Pour la partie instrumentale de ces concerts, dont le triomphe fut l'exécution des symphonies d'Haydn, contentons-nous de citer les virtuoses exquis qui ont nom Rode, Kreutzer et Duvernoy.

Comme il était d'usage, dans ces concerts, d'avoir un second chanteur afin de pouvoir au besoin doubler le chef d'emploi, Garat, comme tous ses camarades, amenait avec lui à chaque répétition un de ses élèves qu'il faisait chanter à sa place. Mais, comme il ne faisait rien comme personne, il ne se montrait jamais pleinement satisfait de la façon dont ce dernier interprétait ses morceaux, et il en redisait alors à son tour tous les passages, ce qui allongeait indéfiniment ces répétitions et occasionnait parfois des scènes

du plus haut comique dont tout le monde riait excepté lui. Après quelques années, les concerts de la rue de Cléry eurent lieu rue Chantereine. Le public ne vint pas dans ce nouveau local et peu après ils durent cesser. Si les concerts publics étaient nombreux, les bals ne l'étaient pas moins. Paris en comptait alors près de cent cinquante. Garat était un des fidèles de ces lieux de plaisir, où se retrouvaient d'abord les Muscadins, puis les Incroyables, dont il fut tour à tour le chef. On le voyait au bal de l'ancien hôtel Biron; au bal de l'hôtel d'Aligre, rue d'Orléans-Saint-Honoré; au cercle de l'Harmonie; au Wauxhall de la rue de Bondy; au bal de l'Échiquier, dans la rue du même nom; au bal du Pavillon Saint-Honoré; au bal de la maison d'Orsay; enfin, au fameux bal des Victimes, à l'hôtel Richelieu, d'où il émigra pour se transporter dans l'hôtel de Thélusson, rue de Provence[1]. Là, avec Trénis, l'indispensable Trénis, qui devint comte de Châtillon sous l'Empire, il eut le suprême honneur de faire vis-à-vis à madame Tallien coiffée à la Titus, les

1. J. et Ed. de Goncourt, *La Société française pendant le Directoire*, p. 137 et suiv., ouv. cit.

cheveux coupés court. Ce fut le moment de l'apogée de sa gloire, le moment où il eut pu dire sans trop de fatuité en s'adressant à son bon génie : « O ma divinité tutélaire, tous les hommes se plaignent de leur sort; moi, je vous supplie de ne rien changer au mien. Les grâces, les plaisirs m'assiègent, ils veulent tous m'avoir, je me laisse entraîner. Ils m'idolâtrent, je me laisse faire; mon costume, mes propos, mon maintien, tout fait époque dans le monde. Une romance de moi est un événement, une cadence chromatique est la nouvelle du jour, un enrouement est une calamité publique... ma parole suprême, c'est trop de félicité pour un mortel...[1] »

Il recevait alors journellement une grande quantité de pièces de vers, qui lui étaient adressées par ses nombreux admirateurs. Est-il besoin d'ajouter que ces poèmes n'étaient point toujours marqués au coin du goût le plus délicat. Un de ses compatriotes lui en témoigna ses regrets, par un morceau qui ne vaut peut être pas mieux que ceux qu'il entend persifler.

1. *Le Menteur*, n° 28.

En voici d'ailleurs les premiers vers :

Jadis fut déchiré sur les bords du Riphée
Le chantre dont la terre admirait les concerts ;
Tu vis, mais plus à plaindre, hélas ! nouvel Orphée,
Car même en prétendant t'élever un trophée
Sans cesse on t'assassine avec de méchants vers [1].

Garat était bien l'homme à la mode, l'homme en vue, l'homme de tous les soupers, de toutes les réunions, ayant bien ce qu'il fallait, avec sa grâce mignarde et apprêtée, pour plaire aux femmes fardées, maquillées et déshabillées de cette Régence de la Révolution. Aussi était-il la coqueluche de toutes et aucune ne cachait la passion qu'elle éprouvait pour lui. Était-il souffrant, sa porte était assiégée par une foule de visiteuses de tous les mondes, qui ne retrouvaient le calme et la tranquillité que lorsqu'elles apprenaient son complet rétablissement [2]. Il ne faut donc pas lui

1. Detcheverry, *Histoire des théâtres de Bordeaux*, ouv. cit. — « Les sujets d'entretien qui intéressaient le plus un cercle,... c'étaient les pièces nouvelles, les comédiens et les actrices en renom ; les dernières fêtes de Frascati ; les chanteurs et les musiciens en faveur. Garat surtout, l'inévitable Garat qui était de toutes les soirées du grand monde... » (Paul Lacroix, *Le Directoire*, p. 48, ouv. cit.).

2. J. et Ed. de Goncourt, *La Société française pendant le Directoire*, p. 368, ouv. cit.

en vouloir si, ainsi adulé, flatté, adoré par ces femmes sans pudeur et sans modestie, qui ne savaient plus rougir et dont l'opinion publique, d'une indulgence coupable, excusait les écarts, il en était arrivé à une morgue extravagante, à une fatuité dont, pour se faire une idée, il suffit de rappeler la réponse qu'il fit à une jeune femme outrée d'avoir reçu une déclaration à bout portant : « Tiens, cela arrive aussi aux femmes, ces choses-là[1]. »

1. J. Turquan. *Une illuminée au XIX^e^ siècle. La baronne de Krüdener*, 1 vol. in-12, Montgredien, édit., Paris, s. d., p. 117.

CHAPITRE X

Royauté de Garat. — Son portrait. — Ses costumes. — Toilette des femmes sous le Directoire. — Garat mis au théâtre par René Perrin. — *Le concert Feydeau* à l'Ambigu-Comique. — René Perrin appelé sur la scène. — Sa réponse au public. — Bagarres à l'Ambigu-Comique. — Garat essaye de réformer la langue. — Le zézaiement. — Tout à la Garat. — Garat et le rossignol. — Garat et Talleyrand. — Garat chez le directeur Treilhard. — Affectation de myopie de Garat. — Garat et Coupigny. — Façons de Garat avant de se décider à chanter. — Curieuse réplique de Garat. — Sarrette. — Création du Conservatoire. — Premiers professeurs du Conservatoire. — Garat nommé professeur au Conservatoire. — Ses collègues au Conservatoire. — Cérémonies et fêtes célébrées au Conservatoire. — Lucien Bonaparte. — Chaptal. — Garat cesse de chanter dans les concerts payants. — Soirée du 3 nivôse à l'Opéra. — Toilette de Garat à la soirée du 3 nivôse. — Garat dans les salons mondains.

C'est alors que notre chanteur, dans ce pays où l'on avait détruit et aboli tous les privilèges, fut un véritable souverain écouté et obéi avec une soumission absolue dans tout ce qui regardait la mode et le goût. Chef des Incroyables, il aurait

fallu le voir avec ses cheveux coupés fort court sur la nuque, frisés et ramenés sur le front; avec ses petits favoris encadrant les joues, la figure emprisonnée entre le collet de l'habit remontant dans le cou et la cravate enfermant le menton [1], les cheveux cachant le front et ne laissant voir de sa tête falote et grimaçante que ses petits yeux en vrille et le bout de son nez en l'air. Il nous eût paru étrange, avec ces longs habits, percés de poches sur les côtés, agrémentés d'énormes revers, d'extravagants collets; avec ces redingotes si amples, à énormes pans tombant devant et derrière, à quatre, cinq et même six collets, dont l'étalage successif ressemblait pas mal à un monstrueux champignon, et dont les manches étroites et fort longues avaient besoin d'être retroussées pour laisser apparaître le bout des doigts; avec ces gants à poignets jaunes décorés sur le dessus de la main de broderies et d'ornementations des plus compliquées;

1. *Le Correspondant des Dames*, an VII. — « Garat sortit un moment sa tête de l'immense pièce de mousseline dans laquelle il était enseveli et qui lui servait de cravate; puis il prit un lorgnon qui ressemblait à une loupe... » (Duchesse d'Abrantès, *Histoire des Salons de Paris*, t. III, p. 42, ouv. cit.).

avec ces gilets à deux rangs de boutons énormes, d'étoffes claires et brunes, rayés dans le sens de la longueur. Il n'eut pas été moins curieux de le surprendre en habit puce avec un collet de velours violet; en culotte de nankin et bas de soie; des souliers à boucles aux pieds, ce qui était la toilette de soirée. Il réservait le pantalon, également de nankin, pour la tenue de ville et le portait alors, tantôt s'arrêtant à la cheville et serré étroitement, tantôt fendu sur le côté de la jambe et se boutonnant; tantôt enfin, arrêté au moyen d'une boucle ou d'une patte [1].

Qu'était encore cette toilette d'homme à côté de celle des femmes, qui, tout aussi extraordinaire, n'en était cependant pas moins seyante quand elle était portée par des élégantes comme mesdames Hamelin, Hainguerlot, Tallien, etc.

Si le comble de la gloire est d'être mis au théâtre, rien ne manqua à celle de Garat quoiqu'il ne le considérât pas ainsi. René Perrin, toujours à l'affût de l'actualité, le mit en scène dans un vaudeville de circonstance écrit en collaboration

1. *Rapsodies*, troisième trimestre. — *Éloge des perruques.*

avec Commaille [1] : *le Concert Feydeau*, dont nous avons déjà parlé tout à l'heure, joué à l'Ambigu-Comique et dont les scènes se passaient au célèbre concert de ce nom. Notre héros y figura sous les dehors d'un jeune fat grotesque et ridicule qu'un autre personnage apostrophe du qualificatif de muscadin.

Les représentations de cette pièce n'allèrent pas toutes seules et occasionnèrent des troubles et des bagarres. Garat et ses amis, prévenus qu'ils devaient être pris à partie, vinrent en foule à la première représentation, et lorsque l'appellation de muscadin qui leur était appliquée comme une insulte fut prononcée, la tempête éclata dans la salle. Tous les jeunes élégants, Garat en tête, ne se contentèrent pas de siffler, de crier et de huer l'auteur, ils sautèrent sur la scène et l'appelèrent pour lui intimer l'ordre de supprimer le mot qu'ils considéraient comme un outrage. René Perrin ne se fit pas attendre; déférant à la sommation, il se présenta et, au milieu du plus profond silence : « Messieurs, le mot n'était pas dans

1. Voir note 1, page 209.

le manuscrit, mais demain il y sera, et l'acteur le répétera. » A cette impertinente réponse, le tumulte devint tel qu'il fallut faire évacuer la salle. Le lendemain, Garat et ses amis revinrent en plus grand nombre et, avant d'entrer au théâtre, achetèrent aux marchands de cannes des environs tous les joncs et gourdins qu'ils purent trouver. Les autres spectateurs, les acteurs, les musiciens de l'orchestre, les machinistes, les garçons d'accessoires, les figurants, etc., en firent autant. Le tapage n'en fut que plus violent et, de cette pièce, qui faisait salle comble et finissait le spectacle, on ne put jamais entendre que les premières scènes.

Garat, se croyant tout permis, essaya alors de réformer la langue française et d'en changer le caractère en supprimant la prononciation de la consonne *r*, qu'il trouvait dure et rauque [1]. Mais, chose étrange, cette transformation qu'il voulait dans le langage parlé, il la répudiait absolument dans le chant.

1. « Garat est le véritable chanteur de voyelles, le rouleur d'*a*, *e*, *i*, *o*, *u*, ». Le cousin Jacques, *Dictionnaire néologique*, ouv. cit. — Martainville. *La nouvelle Henriotade, ou récit de ce qui s'est passé relativement à la pièce intitulée « Concert Feydeau »*, plaquette in-8, Brigitte Mathé, Paris, s. d.

Tout Paris voulut aussitôt parler comme Garat. Le suprême bon ton fut de zézayer, de défigurer la parole en tâchant d'approcher d'une sorte de gazouillement doux et susurrant. Incroyables et Merveilleuses ne parlaient plus qu'à demi-voix, avec des regards languissants, des demi-sourires et des poses abandonnées. C'est bien nonchalamment que les hommes, avec un pénible effort, disaient : « *Paole d'honneu, ze vous zue* », et tombaient ensuite affaissés sur une bergère ou un sofa, sans lâcher cependant l'énorme gourdin noueux qu'ils tenaient à la main [1].

Toutes ces excentricités, toutes ces folies ne firent qu'affermir davantage le pouvoir et le prestige de Garat. Tout fut alors à la Garat. Il y eut des habits, des cravates, des cannes, des lorgnons, des bottes à la Garat. Comme il avait la jambe bien faite et le pied petit, ressemblance qu'il se vanta plus tard d'avoir avec Bonaparte, et qu'il se faisait faire des bottes par un cordonnier pour femmes, tous les élégants vou-

1. « Tout Paris caracoule les caracoulades de Garat », Mercier, *Paris pendant la Révolution* (*Le Nouveau Paris*), t. III, ouv. cit. — *Journal des Incroyables ou les hommes à paole d'honneu.* An III. — Paul Lacroix. *Le Directoire*, p. 48, ouv. cit.

lurent, eux aussi, avoir des cordonniers pour femmes.

Malgré les sommes énormes que lui rapportait sa voix, — ne se faisait-il pas payer quinze cents francs pour chanter deux ariettes, ainsi que l'on a vu plus haut, — Garat trouvait encore le moyen d'être presque toujours dans la gêne. Il est vrai que noblesse oblige et que, comme arbitre de la mode, il dépensait énormément pour sa toilette. Si son habit était d'une étoffe quelconque, il y faisait ajouter une broderie de deux à trois mille livres; ses gilets avaient des revers du satin le plus riche; sa cravate à grands nœuds brodée à jour était de la batiste la plus fine; ses souliers vernis, du cuir le plus rare, étaient recouverts en outre de boucles en diamants.

Garat en était arrivé à ce point qu'il ne savait plus ce qu'il devait estimer davantage de son talent ou de sa personne. Tout lui était permis et il était coutumier des plus grandes excentricités, des pires extravagances. Ne s'avisa-t-il pas un jour, à la suite d'un concert où un admirateur le poursuivait de ce compliment banal : « Monsieur Garat, vous êtes un vrai rossignol », de répliquer :

« Au diable, monsieur, le rossignol chante faux. » Un autre jour qu'un de ses amis lui demandait s'il avait vu un certain tableau à une exposition, il répondit : « S'il est beau, je l'ai vu. » Un autre ami lui faisant remarquer à la promenade, que l'on montre pas les gens avec le doigt : « Alors, avec quoi les montre-t-on? » répliqua-t-il [1].

Dans sa façon de parler, de marcher, de saluer, d'agir, en tout perçait le dessein de forcer l'attention.

Nouveau Louis XIV, il menaça un jour Talleyrand de ne plus venir chez lui, parce qu'il avait failli attendre, lui qui arrivait toujours en retard [2]. Voici d'ailleurs une anecdote assez curieuse à cet égard. Nombreux étaient ceux qui, ne le connaissant pas autrement que pour l'avoir entendu dans les concerts publics et qui ne pouvant arriver jusqu'à lui, s'adressaient alors à son oncle qui usait de son influence auprès de son fantasque neveu pour le décider à accepter ces invitations d'inconnus, qui se seraient crus désho-

1. *Notice sur Garat* (*Revue Encyclopédique*), ouv. cit.
2. Baronne de V.... *Souvenirs du Directoire et de l'Empire*, 1 vol. in-8, Cosson impr., Paris, 1848.

norés s'ils n'avaient pu faire entendre le virtuose à la mode, aux hôtes qu'ils réunissaient dans leurs salons. Le directeur Treilhard, un de ces derniers, ayant, à force de démarches auprès de l'ancien ministre de la Justice, obtenu cette insigne faveur, se hâta de lancer de nombreuses invitations pour ce jour si ardemment souhaité, après s'être préalablement assuré le concours de Lays, de Chéron et du vieux Piccini, pour que rien ne manquât à la fête. Les nombreux invités furent exacts au jour dit, mais l'heure fixée pour le dîner était sonnée depuis longtemps, sans que l'on ait vu apparaître Garat. Treilhard tenta de tous les moyens en son pouvoir pour faire patienter ses hôtes; après avoir causé de tout, annoncé même une grande nouvelle politique encore ignorée, le passage de nous ne savons plus quel général sur le Rhin, de guerre lasse il se décida à faire passer ses invités dans la salle à manger. Le premier service venait de finir dans un silence lugubre, tous les convives étant consternés, quand l'incomparable chanteur parut enfin, se contentant pour toute excuse de dire qu'il s'était perdu dans le quartier. Mais son arrivée suffit pour ramener le

sourire sur tous les visages, la joie dans tous les cœurs, et, le dîner achevé, quand notre virtuose consentit à se laisser traîner au piano, ce fut comme d'ordinaire, comme toujours, du délire, et cependant la plus grande partie de l'auditoire était bien novice en art, bien étrangère à la musique[1].

Quoiqu'il eût une vue excellente, Garat[2] affectait un clignotement continuel, feignant de ne pas reconnaître les gens. Quoiqu'il eût une mémoire parfaite, il semblait ne point se rappeler leurs noms.

Il voulait être original à tout prix.

Il s'était chargé de mettre en musique une romance de Coupigny[3]. Chaque fois qu'il rencontrait le malheureux *parolier*, il ne manquait pas de lui dire : « Je n'ai pas encore trouvé une idée. » Un jour, rue Neuve-des-Petits-Champs, il aperçoit Coupigny de loin, court après lui, l'empoigne par le bras, l'entraîne vers une maison voisine, monte avec lui l'escalier et, s'arrêtant sur le palier du premier étage, lui dit : « J'ai

1. *Mémoires de madame de Chastenay*, t. I, p. 374, ouv. cit.
2. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, ouv. cit.
3. *Id.*, *Ibid.*

trouvé », et sans lui laisser placer un mot, entonne sa romance à pleine voix. Les habitants de la maison, étonnés de ce bruit insolite, ouvrent leurs portes, sortent de leurs appartements; alors Garat dégringole l'escalier à toutes jambes, entraînant avec lui son malheureux compagnon, qui n'y comprend rien et n'en peut mais.

Parmi ses manies les plus insupportables était celle de se faire prier pour chanter. Quoiqu'il eût été navré que l'on ne le lui demandât pas, ce n'était qu'à force de supplications et d'instances que l'on obtenait de l'entendre dans un salon[1].

Quand il ne visait pas uniquement à étonner et à appeler l'attention sur sa personne, ce qui était rare, il faut bien le reconnaître, Garat était fort drôle, car il ne manquait ni d'esprit, ni de causticité.

Rendant visite à une dame de sa connaissance, il rencontre chez elle un honnête bourgeois qui, dans la conversation, dit avoir assisté à une représentation d'*Iphigénie en Tauride* et

1. « M. de Trénis faisait les mêmes façons en figurant dans un quadrille pour exiger que la foule se retirât que Garat pour obtenir le silence lorsqu'il chantait. » (Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. II, p. 450, ouv. cit.)

s'y être mortellement ennuyé. Garat reste sans rien dire, enfoncé dans son fauteuil, jusqu'au départ du bonhomme; mais, à peine celui-ci est-il dehors, qu'il s'écrie d'une voix sépulcrale : « Madame, cet homme a dû commettre un grand crime[1]. » Un autre jour qu'il chantait le si émotionnant duo de *Don Giovanni* qui suit la scène du duel, avec une chanteuse froide et compassée, il apostrophe sa partenaire : « Quoi, madame, si calme, quand le corps est là[2] ! »

Mais revenons à la carrière musicale de Garat.

La création de la Garde nationale en 1790 eut comme corollaire naturel l'établissement d'un corps de musique dont le premier chef fut Sarrette. C'est de l'organisation de cette sorte de fanfare que sortit le Conservatoire fondé trois ans plus tard, le 18 brumaire an II (8 novembre 1793)[3], sous le titre d'*Institut national de musique*, qui remplaça en partie l'École royale de chant, fondée à Paris en 1784 par le comte de Breteuil, membre de la Maison du Roi. Le premier direc-

1. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.
2. *Id.*, *Ibid.*
3. Lassabathie, *Histoire du Conservatoire de musique et de déclamation*, 1 vol. in-12, Michel Lévy, édit. Paris, 1860.

teur du Conservatoire fut, par conséquent, Sarrette qui en avait eu la première idée. Gaviniès, Rode, Bordelais tous deux; Baillot, Kreutzer, Jeanson, Levasseur, Vanderlick, Devienne, Valentin furent les premiers professeurs de l'établissement, sous l'inspection de Grétry, Gossec, Cherubini, Lesueur, Méhul, etc. Ces derniers, avec Catel et Berton, y étaient chargés de développer les théories de l'art musical. En 1796, Garat leur fut adjoint comme professeur de la classe de perfectionnement de chant. Il faut reporter l'honneur de cette nomination à Sarrette, qui en conçut l'idée en entendant Garat, avec qui il était lié, lui parler de son art et développer devant lui ses théories à ce sujet. Ce ne fut donc pas chez le fondateur du Conservatoire une illusion de l'amitié qui décida de ce choix, heureux entre tous; il fut la conséquence d'un raisonnement fort juste et mûrement réfléchi. Garat était bien l'homme le plus apte à remplir ce rôle tout de délicatesse et de tact musical. Les résultats obtenus par son enseignement sont là pour en témoigner. Il fut un professeur unique et hors de pair, comme on n'en retrouvera jamais.

Au Conservatoire, Garat se trouva en pays de connaissance. Tous ses amis en faisaient partie : Gaviniès qui peut être considéré comme le chef et le fondateur de l'École française de violon; Baillot, le meilleur archet de son temps; Rode, au jeu si élégant; Kreutzer, qui n'avait ni le charme de Rode, ni le mécanisme de Baillot, mais qui possédait la verve et le sentiment passionné; Adrien Boïeldieu; Jadin; Devienne, dont il chantait les romances; Grétry; Gossec; Cherubini, dont il interprétait les grandes compositions avec tant de goût et de charme. Il s'y lia avec Eller, l'auteur du petit opéra de l'*Habit du chevalier de Grammont*, qui y enseignait le contre-point; avec Benoist qui y professait l'orgue; avec le père d'Adolphe Adam [1], professeur de piano, pianiste de grand mérite qui, plus tard, très bien vu à la Cour Impériale, devint maître de musique des enfants de Murat, et des enfants de la plupart des grands dignitaires de l'Empire.

Les professeurs du Conservatoire, au nombre de cent dix, étaient divisés en trois classes : vingt-

1. Adolphe Adam, *Souvenirs d'un musicien*, 1 vol. in-12, Michel Lévy, édit. Paris.

huit de première, cinquante-quatre de seconde et vingt-huit de troisième classe. Le traitement de ces trois classes de professeurs fut réglé par un arrêté du 16 thermidor an III (3 août 1795). Garat fut nommé d'emblée professeur de première classe et, en cette qualité, il recevait un traitement de deux mille cinq cents francs qui, après vingt ans d'exercice, devait se changer en une retraite de la moitié de cette somme, c'est-à-dire de douze cent cinquante francs. Mais il ne fit jamais valoir ses droits à la retraite, préférant rester en exercice. Comme professeur, d'après un règlement daté du 15 messidor an IV (3 juillet 1796), revu en germinal an VIII (mars 1800), et signé Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur, il était assujetti, comme tous ses collègues d'ailleurs, à quinze leçons effectives par mois. Il est vrai qu'il pouvait obtenir deux congés pendant la durée de ce mois, mais à la condition de se faire remplacer par un autre professeur [1].

Garat et ses élèves prirent part aux principales cérémonies ou fêtes célébrées dans cet établisse-

1. Lassabathie, *Histoire du Conservatoire de musique et de déclamation*, ouv. cit.

ment. Le 23 germinal an IX (13 avril 1801), eut lieu en la présence du ministre de l'intérieur, un très remarquable exercice d'élèves : « On y entendit un solo de basson, très bien exécuté par le citoyen Judas; un morceau de piano, par l'élève Zimmermann, et Roland, élève de Garat, y chanta avec succès[1]. »

Quatre mois plus tard, le 16 thermidor an IX (4 août 1801)[2] jour anniversaire de la fondation du Conservatoire, Chaptal, ministre de l'intérieur, vint y poser en grande cérémonie la première pierre de la bibliothèque. A cette occasion, il fit sceller une plaque de bronze et frapper une médaille représentant d'un côté, Apollon musicien avec ces mots : « Conservatoire de musique R. F., » et de l'autre : « Fondé en 1799, organisé par la loi du 17 thermidor an III. » Cette médaille fut gravée par Desmarets d'après un modèle, œuvre de Lemot; ce dernier fut en même temps chargé d'exécuter en marbre une copie de l'Apollon du Belvédère, pour une des futures salles de cette bibliothèque.

1. Lassabathie, *Histoire du Conservatoire de musique et de déclamation*, ouv. cit.
2. *Id.*, *Ibid.*

Chaptal prononça un discours de circonstance qui fut suivi du chant, par les élèves du Conservatoire, d'une hymne à Apollon, paroles du citoyen Framery sur la musique d'*Echo* et de *Narcisse* de Gluck. Puis, vint le concert proprement dit. Kreutzer conduisit l'orchestre; Garat chanta; Rode, Baudiot et Baillot exécutèrent un trio de violon et enfin Frédéric et Ozi, différents morceaux. Un banquet réunit ensuite le ministre, les personnages officiels, les membres du Conservatoire et les élèves ayant obtenu les premiers prix. A neuf heures, les tables furent desservies et enlevées, et la salle du banquet fut transformée en une salle de bal [1].

Comme professeur de la classe de perfectionnement, Garat enseignait les finesses et les délicatesses du chant aux élèves que Lays et Plantade avaient préparés par l'étude des rôles et de la vocalisation; après quoi, ils passaient sous la direction de Laîné qui leur apprenait la déclamation lyrique, dernier échelon de cet enseignement. Avec Lays et Plantade, Garat ne put

1. Lassabathie, *Histoire du Conservatoire de musique et de déclamation*, ouv. cit.

guère s'entendre, surtout avec Plantade, le seul homme peut-être qu'il détesta cordialement ce qui ne l'empêcha pas d'interpréter ses romances.

A l'époque du Consulat, les hautes fonctions auxquelles « le Jacobin malgré lui », l'ancien conventionnel, l'ancien ministre de la justice, Joseph Garat, fut promu, lui firent regarder, — les temps étant bien changés, — comme une inconvenance et une chose intolérable, d'avoir un neveu portant son nom et chantant pour de l'argent; professeur au Conservatoire, passe encore. Il lui offrit en conséquence de lui servir une pension assez élevée, il est vrai, à la condition qu'il s'abstînt de reparaître en public. Pierre Garat, pour ne pas entraver la brillante carrière de son oncle, y consentit et souscrivit à tout ce qui lui était demandé, quoique ce fût un dur sacrifice pour lui [1].

Il ne manqua qu'une seule fois à son engagement, et encore eut-il sans doute à cette occasion une autorisation spéciale. Ce fut le 3 nivôse an IX [2], où l'on devait exécuter en grande pompe

1. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit. — *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*), ouv. cit.

2. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit. — Duchesse d'Abrantès, *Mémoires ou souvenirs historiques*, 18 vol. in-8, Ladvocat, édit.,

à l'Opéra l'oratorio d'Haydn, *la Création*. Cette soirée a sa place dans l'histoire et il est nécessaire de s'y arrêter un instant.

Le pianiste Steibelt, si populaire alors à Paris, avait arrangé pour l'orchestre les parties de l'oratorio du vieux maître ; les choristes de l'Opéra, renforcés de ceux de Feydeau, étaient chargés d'interpréter les parties chorales de ce vaste ensemble. Garat, aidé de l'abbé Rose, réputé pour faire répéter des musiques difficiles, avait dirigé toute cette « machine », pour se servir de ses propres expressions ; il devait encore y remplir le rôle de l'ange Gabriel et chanter avec mesdames Barbier-Walbonne et Branchu.

Le Premier Consul avait promis d'honorer de sa présence la représentation. L'heure de lever la toile arrivée, la vaste salle de l'Opéra, superbement éclairée, était, dit madame Junot, du parterre aux galeries, « pleine à ne pas placer une épingle, de femmes en grandes toilettes, d'hommes en resplendissants uniformes ».

Paris, 1831-1834, t. IV, chap. VI, p. 91. — *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*, ouv. cit.). — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 20 vol. in-8, Paulin, édit., Paris, 1845, t. II, p. 310 et suiv.

La toile levée, on vit Garat, habillé de noir « plus ridiculement encore que de coutume », ce qui était difficile, « son collet lui passant par-dessus la tête, et sa figure un peu singesse paraissant à peine au milieu d'une forêt de boucles formant une coiffure ». A côté de lui se trouvait madame Barbier-Walbonne dont la simplicité contrastait avec sa tenue. Les violons étaient à peine accordés, l'orchestre avait à peine entamé les trente première mesures de l'oratorio qu'une formidable explosion se fit entendre. Le public, fort inquiet, ne savait trop ce que cela voulait dire, lorsqu'au bout de quelques instants, la loge du Premier Consul s'ouvrit et Bonaparte parut avec les généraux Lannes, Lauriston, Berthier et Duroc, bientôt suivis de Joséphine, les traits décomposés, du colonel Rapp, de mesdames Murat et Duroc. Le bruit commença à se répandre, du parterre à l'orchestre, de l'amphithéâtre aux loges, que le Premier Consul venait d'échapper à la mort, rue Saint-Nicaise. C'était l'explosion de la machine infernale qui tua huit personnes, en blessa vingt-huit, et endommagea quarante-six maisons.

Mesdames Branchu et Walbonne essayèrent

bien de chanter, mais l'attention était ailleurs et cette représentation, qui devait être un événement artistique, fut surtout un événement politique cause de graves mesures.

Nous avons déjà parlé de la tenue de Garat, plus étrange peut-être encore que d'ordinaire à cette soirée aujourd'hui historique du 3 nivôse. Rien de drôle comme sa figure tant soit peu grimaçante, aux petits yeux ronds, à la bouche entr'ouverte, avec ses cheveux courts et frisés et ses petits favoris se rapprochant des ailes de son nez en l'air, le cou et le menton enfoncés dans une ample cravate blanche, le front à demi caché sous un chapeau noir à bords relevés et roulés au-dessus des oreilles.

Après cette soirée du 3 nivôse, si mal finie, Garat ne se fit plus entendre que dans de rares salons privilégiés dans lesquels les témoignages d'admiration d'un public d'élite ne lui firent pas défaut, et où il retrouvait l'écho de ses succès populaires. Comme il était assez difficile d'y avoir accès, l'engouement pour notre chanteur ne fit que croître, s'il est possible.

Il devint dès lors le véritable promoteur et en

même temps l'esclave de la mode, marchant à travers les rues et promenades de Paris à petits pas, au milieu d'une population émerveillée, plein d'égard et de respect pour sa propre personne. On le voyait vêtu d'un habit bleu clair ou d'une redingote d'alpaga ornée d'un double rang de boutons, d'un gilet d'étoffe, souvent rouge, taillé et coupé de façon à remonter dans le cou, comme d'ailleurs la redingote, ou l'habit, recouvert d'un lourd carrick à cinq ou six collets ; d'une culotte en peau de chamois avec des bottes noires, — bientôt elles seront rouges, — ornées sur le devant d'un gland d'or.

CHAPITRE XI

Garat à la Malmaison. — Garat dans les principaux salons du Consulat. — Chez madame de Montesson. — Chez madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely. — Le château du Val. — Couplets composés par Regnault de Saint-Jean-d'Angely et chantés par Garat. — Garat chez madame Récamier. — Chez Lucien Bonaparte. — Dîner chez Lucien Bonaparte avec le Premier Consul. — Garat aux concerts des Tuileries après la proclamation de l'Empire. — Preuve d'indépendance donnée par Garat. — Garat et Napoléon. — Garat privé de son traitement de professeur au Conservatoire. — Garat et la croix. — Fouché. — Napoléon et Cherubini. — Sympathie de Napoléon pour Lesueur. — Garat et l'impératrice Joséphine. — Garat chez la princesse de Chimay. — Le cardinal Maury et Garat. — Garat chez madame Junot. — Garat et son élève Nourrit. — Garat déchiffre chez madame Junot des partitions italiennes manuscrites. — Les « Abencérages » de Cherubini chantés par Garat. — Garat et le général Clouet. — Garat dans l'intimité. — Garat chez Jaubert directeur de la banque de France. — Chez Cambacérés. — Réponse impertinente de Garat en présence de l'impératrice Joséphine. — Garat dans les théâtres.

Garat fréquenta plus particulièrement, pendant le Consulat, les salons de la Malmaison où l'on était si bien accueilli par l'aimable Joséphine et

où il retrouvait le vieux Grétry que le futur Empereur traitait avec une distinction toute particulière. Nous citerons ensuite ceux de Lucien Bonaparte, de Talleyrand, chez lequel il se fit entendre, en compagnie de Rode, Nadermann, Steibelt et madame Branchu au grand concert de la luxueuse fête donnée par le ministre des relations étrangères, par ordre du Premier Consul, au Roi et à la Reine d'Étrurie lors de leur séjour à Paris en 1801 [1]. Nommons encore les salons de mesdames Regnault de Saint-Jean d'Angely, Récamier, de Maret, de Cambacérès, de Junot, de Jaubert, Bordelais comme Garat, dont Napoléon fit un gouverneur de la Banque de France, etc. Comme sous le Directoire, il était resté l'ornement obligé des fêtes données par les banquiers et fournisseurs, Séguin, Hainguerlot, Perregaux, Ouvrard, Etchegoyen, etc.

Garat était alors un des habitués des salons de la marquise de Montesson, veuve du duc d'Orléans, petit-fils du Régent, dont la maison fut une des premières qui rouvrirent leurs portes dès

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 20 et suiv., ouv. cit.

que l'horizon se fut rasséréné. Le Premier Consul, qui professait à l'égard de madame de Montesson une estime toute particulière, se montrait assez souvent chez elle. Un jour qu'il y avait déjeuné, on passa, après le repas, dans les salons où se trouvaient Garat et Steibelt le pianiste. Garat fut prié de chanter. Quoique Napoléon, dès cette époque, n'aimât guère Garat, qui le lui rendait bien d'ailleurs, quand ce dernier se mit à chanter, il l'écouta avec grand plaisir, surtout lorsqu'il détailla la célèbre romance de Plantade

> Le jour se lève, amour m'inspire,
> J'ai vu Chloé dans mon sommeil, etc.

qu'il lui fit bisser. Steibelt se mit ensuite au piano ; mais à peine eut-il exécuté la moitié d'une de ses plus belles sonates, que le Premier Consul se leva brusquement et prit congé de la maîtresse de maison, en lui baisant la main.

Madame de Montesson, flattée de ce retour aux usages de l'ancienne Cour auxquels elle n'était plus accoutumée, ne put s'empêcher de s'écrier qu'elle trouvait Bonaparte « charmant ». « N'est-ce pas, Steibelt, qu'il est charmant? — Charmant?

répliqua Steibelt furieux. Charmant? dites plutôt que c'est un vandale! Demandez à Garat. » Mais Garat avait été écouté; on lui avait même redemandé sa romance, et il dit non seulement : « Il est charmant! » mais il ajouta, avec cette expression importante que nous lui avons tous connue, et qui rendait si drôle sa figure de singe : « C'est un grand homme[1] ».

Madame Regnault de Saint-Jean d'Angely[2], chez laquelle Garat aimait à passer une ou deux heures toutes les fois qu'il pouvait, était non seulement une des plus belles femmes de Paris mais encore une des plus spirituelles et des plus gracieuses. De plus, elle avait de la voix et savait s'en servir[3]. Chez elle, dans ce milieu si accueillant pour les littérateurs, les artistes et les savants, se rencontraient Arnault son beau-frère, Gérard qui venait de peindre le portrait de la maîtresse de maison; Fourcroy, Chaptal; puis les notoriétés mondaines et politiques du moment, Auguste de Colbert, don Alphonse de Pignatelli, dont les

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 44 et suiv., ouv. cit.
2. *Id.*, t. IV, p. 451.
3. Madame de Chatenay, *Mémoires,* ouv. cit.

folies pour la danseuse Clotilde à laquelle il avait créé un état de maison d'un revenu annuel de 1 200 000 francs, sont restées célèbres[1]; le frère de celui-ci, le comte de Fuentes; puis Marmont, Junot, Maret, Duroc, Savary, Eugène de Beauharnais, tous bientôt ducs ou princes.

Ces charmantes réunions, qui avaient lieu l'hiver à Paris, se continuaient l'été au château du Val, habité pendant la belle saison par madame Regnault, qui avait eu le bon goût, chose rare alors, de n'en point renouveler l'ameublement, et l'avait laissé tel qu'il était du temps de Louis XIV. Garat continua de fréquenter cette maison hospitalière, tant que ses salons restèrent ouverts. Dans les beaux temps de l'Empire, ils furent plus brillants que jamais. Le comte Regnault de Saint-Jean d'Angely, car il était devenu comte, se piquait de poésie et faisait chanter des ouvrages de son cru, applaudis parce qu'ils étaient interprétés par Garat et aussi, cela va s'en dire, par politesse pour leur auteur. Voici d'ailleurs un couplet d'une de ces compositions,

1. N. Roqueplan, *les Coulisses de l'Opéra*, 1 vol. in-32. Librairie nouvelle, Paris, 1855, p. 14 et suiv.

dite chez lui le 8 mars 1813 par Garat et quatre de ses élèves du Conservatoire :

Pour celui que la destinée
Dota du trésor de ton cœur,
La tâche qu'il s'est imposée
C'est de veiller sur ton bonheur.
Heureux si pour y satisfaire
Tant qu'un souffle doit l'animer
Il est aussi sûr de te plaire
Que de t'aimer[1].

Ces vers de l'amoureux comte sont dédiés à sa charmante femme.

Chez madame Récamier[2], qui avait quitté la rue du Mont-Blanc — Chaussée d'Antin — pour le charmant hôtel de Raincy à Clichy où elle recevait beaucoup, Garat faisait les délices de ces réunions. Les principaux personnages de cette société nouvelle, formée des débris de l'ancienne et d'éléments nouveaux assez disparates, comme toujours, étaient Lucien Bonaparte, le fameux fournisseur Ouvrard, madame Visconti, Berthier, Adrien de Montmorency, Benjamin Constant,

1. *Journal du maréchal de Castellane*, 4 vol. in-8, Plon et Nourrit, édit., Paris, 1895, t. I, p. 226.

2. *Souvenirs et correspondance de madame Récamier*, 2 vol. in-8, Michel Lévy. édit., Paris, 1860, t. I, p. 443.

Ballanche, de Bouillé, de Bonald, Chateaubriand, Eugène de Beauharnais, Junot, madame de Staël, puis des étrangers nouvellement installés à Paris : lord et lady Yarmouth, lady Georgina, la duchesse de Courlande, le prince Grégoire Gagarine, M. et madame Divoff, le prince Troubetzkoï, le prince Pignatelli et son frère le comte de Fuentes que l'on retrouvait partout. Il arrivait souvent à Garat, devant cet auditoire sympathique, de chanter des journées entières, sans se fatiguer et aussi sans jamais lasser l'attention de ceux qui l'écoutaient.

Il n'était pas moins apprécié chez Lucien Bonaparte [1], alors ministre de l'intérieur, c'est-à-dire vers 1799 ou 1800. Voici un fait qui le prouve surabondamment et montre en même temps combien le caractère de Napoléon à cette époque était déjà devenu entier et absolu.

Le Premier Consul, sa mère madame Lætitia, madame Récamier, Cambacérès, Fouché, Garat, etc., se trouvaient, un jour de réception, au ministère de l'intérieur. Les honneurs de la mai-

1. *Souvenirs et correspondance de madame Récamier*, t. I, p. 37 et suiv., ouv. cit.

son étaient faits ce soir-là par madame Bacciochi, remplaçant sa belle-sœur, la femme de Lucien, souffrante. Le dîner annoncé, le futur Empereur se leva et, passant seul le premier dans la salle à manger, sans offrir le bras à aucune femme, alla se placer au milieu de la table. Chacun s'assit après lui au hasard. Madame Lætitia à sa droite ; madame Récamier du même côté, un peu plus loin, quoique madame Lætitia lui eût dit d'aller se mettre à la gauche de son fils, mais sans qu'elle eût entendu. Napoléon, ayant compté sur cette charmante voisine qui venait à lui manquer, se tourna, agacé, vers les invités encore debout et dit alors à Garat, en lui désignant la place à côté de lui : « Eh bien, Garat, mettez-vous là. » Après le dîner on passa dans les salons où devait avoir lieu un concert. Les femmes s'assirent en cercle en face des musiciens, les hommes restèrent debout derrière elles. Quant au Premier Consul :

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte [1].

il s'assit seul à côté du piano. Garat chanta un

1. V. Hugo. *Les feuilles d'Automne.*

air de Gluck. Après lui, on exécuta plusieurs morceaux de musique instrumentale et à la fin d'une sonate jouée par Jadin, Napoléon se mit à frapper violemment sur le piano en criant : « Garat, Garat! »

C'était un ordre, Garat revint au piano et chanta la scène d'*Orphée* de Gluck, captivant tous les assistants.

Nous voici arrivés à l'Empire. Garat, bien entendu, plus indispensable que jamais, prit part aux grands concerts donnés par le nouveau Souverain au palais des Tuileries où on l'entendit souvent. Rien d'imposant comme la salle des Maréchaux les jours de concerts officiels, en présence de l'Empereur, de l'Impératrice et de toute la Cour[1]. Napoléon, Joséphine, plus tard Marie-Louise, les princes et princesses de la famille impériale se plaçaient dans le fond de la salle; l'Empereur dans un fauteuil, l'Impératrice à sa gauche, ses frères ou quelques-uns des nombreux rois de sa famille à sa droite. Des deux côtés, sur des banquettes qui allaient jusqu'au fond du salon,

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. IV, p. 364, ouv. cit.

près des portes, se trouvaient les dames de la Cour. Les grands dignitaires de l'État, les ambassadeurs, les invités se tenaient debout massés derrière elles.

Dans un de ces concerts où il devait chanter avec son ami Martin [1], Garat donna une preuve d'indépendance qui aurait pu lui coûter cher. Introduit avec son camarade dans la salle du concert avant les invités, il s'aperçut que les chaises qui leur avaient été réservées étaient placées un peu à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre. Ne trouvant pas la place de son goût, sans plus hésiter, il prit les billets qui portaient son nom et celui de son ami et alla les substituer à ceux de deux hauts personnages beaucoup mieux favorisés. Le chambellan de service — était-ce M. de Rémusat? — avait suivi son manège et voulut remettre les choses dans leur état primitif. Garat s'y opposa, en disant, que si l'on ne lui accordait pas satisfaction, ils ne chanteraient pas. Fort embarrassé, le malheureux fonctionnaire fut obligé d'aller soumettre le différent au

1. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, ouv. cit.

Souverain : « Ces messieurs, dit Napoléon avec bienveillance, ont leur dignité, placez-les où ils voudront être. » Le chambellan revint transmettre à nos chanteurs la réponse conciliante de l'Empereur. Garat reprit alors les billets, les reporta à leurs premières places en disant : « Nous ferons de notre mieux pour satisfaire un souverain qui veut bien avoir une déférence indulgente pour des hommes peut-être trop vaniteux. » Malheureusement les rapports ne furent pas toujours aussi courtois entre Napoléon et Garat, et ce ne fut pas l'Empereur qui eut le beau rôle en dernier lieu. Très indépendant et très fier de caractère, comme le petit fait que nous venons de raconter en donne la preuve, très spirituel, tant soit peu caustique et mordant, Garat ne plia jamais devant l'autocrate devant lequel tous fléchissaient le genou. Il laissa sans doute, à un moment donné, échapper quelque boutade qui, maladroitement rapportée au Souverain, l'indisposa contre lui. De plus, et c'est le principal, il ne cacha jamais ses sympathies pour le régime déchu, restant fidèle au souvenir de la malheureuse Marie-Antoinette. La musique pleine d'élévation et

d'émotion qu'il écrivit sur l'ode de Népomucène Lemercier, *Bélisaire*, où l'Empereur crut voir une allusion au général Moreau; quelques autres allusions qu'il pensa apercevoir ou que l'on lui fit apercevoir dans les romances de notre musicien, *Henri IV et Gabrielle*, *Bayard*, etc., augmentèrent son ressentiment à son égard. Il s'en vengea petitement et piètrement, en lui faisant retenir son traitement de professeur au Conservatoire, dont il fut privé pendant les quatorze derniers mois de l'Empire, et qui ne lui fut rendu qu'à la Restauration. Cela n'empêcha cependant pas le Souverain de le décorer de la Légion d'honneur; Garat, quoique vaniteux au possible, ne se montra cependant pas très fier de cette distinction. Il la dédaignait à ce point que, lorsque dans une réunion officielle il était obligé de la porter, il croisait ordinairement le revers de son habit pour la dissimuler. Il lui arriva même à ce propos qu'un soir, Fouché, qui s'était aperçu de son manège, se fit un malin plaisir de le contraindre à le rabattre, à son plus grand ennui.

Si Napoléon n'avait guère de sympathie pour

Garat, il n'en avait pas davantage pour Cherubini; la cause de cette animosité à l'égard de ce dernier est curieuse. Il avait eu le malheur, mécontent d'une critique de Bonaparte, de lui répondre un peu brusquement, que l'on pouvait être habile sur les champs de batailles et ne point se connaître en harmonie. Napoléon ne le lui pardonna jamais [1].

L'Empereur appréciait peu Cherubini, mais il estimait grandement Lesueur, peut-être à cause de ses opéras, *les Bardes* et *Trajan*, dans lesquels il voulait voir un instrument de politique; mais il était bien incapable de comprendre sa musique savante.

Si Garat n'était pas un chaud partisan de Napoléon il resta inébranlablement attaché à l'impératrice Joséphine; les jours de deuil venus, après son divorce, il alla la voir jusqu'à sa mort, dans sa retraite de la Malmaison.

Sous l'Empire, les maisons où l'on s'arrachait Garat étaient en aussi grand nombre que sous les régimes précédents. C'était d'abord chez la

1. *Mémoires de madame de Rémusat*, 3 vol. in-8, Calmann Lévy, édit., Paris, 1879-1880, t. II, p. 413 et suiv.

comtesse, demain princesse de Chimay car il n'était plus question de madame Tallien, encore moins de Teresa Cabarrus. Là il retrouvait, à quelque chose près, la même société qu'il avait fréquentée quelques années plus tôt sous le Directoire. Un soir, dans le salon de cette éternelle enchanteresse, alors que l'on commençait l'exécution de la musique d'une messe de Cherubini, le cardinal Maury, qui était présent, continuait de parler assez haut pour troubler les artistes, sans que les appels au silence arrivassent à le faire taire. Garat, quittant alors sa place auprès du piano, s'approche du prélat et lui dit à demi-voix, mais cependant de façon à être entendu de tous : « Chut, Monseigneur, la messe commence. » Interloqué, le cardinal, qui cependant ne se démontait pas facilement, ne trouva rien à répondre et se tint coi [1].

Garat était un des fidèles du salon du duc de

1. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit. — « Naïvement infatué de ses succès le cardinal Maury était grossier et intempérant dans ses propos, brutal dans son langage et ses manières si bien qu'en son âge mûr, en sa vieillesse même, au comble des honneurs, il semble toujours plus parvenu qu'arrivé ». (G. Cogordan, *Le cardinal Maury*, *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1892.)

Rovigo, où il aimait à se faire entendre avec son élève, mademoiselle Duchamp, dont nous parlerons plus loin; il n'était pas moins assidu chez madame Junot qui n'était pas encore duchesse d'Abrantès, mais dont le mari occupait à cette époque la situation de gouverneur de Paris. La société réunie par cette femme d'esprit, en dehors du monde officiel obligatoire de fonctionnaires et de militaires, était surtout composée d'artistes et tout particulièrement de musiciens. On rencontrait fréquemment chez elle son maître de piano Steibelt, son accompagnateur Libon [1], Crescentini, Nadermann, Frédéric Duvernoy, Boïeldieu, Nicolo, Dusseck, Drouet; puis, des peintres, Girodet-Trioson, Robert Lefèvre, Vivant-Denon; des littérateurs, Népomucène Lemercier, qu'une étroite amitié unissait à Garat, Millin, Delille; voire même un acteur, mais celui-là s'appelait Talma. Un jour, Garat voulut faire entendre aux habitués des salons de madame Junot son élève Nourrit, le père de celui qui fut le grand et infortuné Nourrit, qui venait de débuter

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 193, ouv. cit.

au théâtre dans le *Devin de village*. Nourrit entonna un morceau de sentiment. Sa voix bien timbrée, fraîche et sonore, était ravissante, mais sans grande expression ; de plus, il chantait sans la moindre émotion. Garat, outré de sa froideur, l'apostrophe : « Mais comment chantes-tu ce morceau? » et prenant presque sans s'en douter la place de son disciple avec l'attitude et le maintien voulu :

> — Je vais revoir ma charmante maîtresse,
> Adieu plaisirs, grandeurs, richesse!

» N'as-tu donc pas une maîtresse, malheureux, que tu aies quittée depuis un mois et que tu vas revoir? » s'écrie-t-il avec colère [1].

Chez la femme du gouverneur de Paris, chez madame Junot, Garat était comme chez lui. En 1806, Junot avait rapporté de Parme, dans ses fourgons, une centaine de partitions manuscrites de Cimarosa, Guglielmi, Fioraventi, etc., qu'il avait trouvées, — pour ne pas dire autrement, car il faut être poli, — nous ne savons ni trop où ni comment. Sa femme fit part de la nouvelle à Garat

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 194, ouv. cit.

qui vint aussitôt pour prendre connaissance de cette musique. Ce fut pour lui un heureux jour que celui où il fredonna toutes ces compositions, les déchiffrant à livre ouvert sans grande difficulté, sans être arrêté par aucun passage, tantôt assis au piano, tantôt marchant à travers la pièce [1].

C'est encore chez madame Junot qu'il fit entendre pour la première fois avec tant de grandeur et de noblesse le bel air des *Abencerages* de Cherubini :

Suspendez à ces murs mes armes, ma bannière.

qu'il interprétait comme il ne le sera jamais plus.

Entre intimes, simple et naturel, il chantait des heures entières sans se lasser. Le général Clouet, partisan déclaré de Hændel et chanteur habile, joutait fréquemment avec Garat qui préférait Haydn. Ces tournois musicaux, parfois fort longs, faisaient l'admiration de ceux qui avaient la chance d'y assister. Pour se reposer de ces luttes, Garat, tout en s'accompagnant avec deux doigts

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 195, ouv. cit.

sur le piano, disait quelques boléros aragonais ou quelques airs basques qu'il phrasait à la perfection, et qu'il entremêlait de petites ariettes italiennes de Crescentini : *Clori la pastorella; Numi se giusti siete*, *Addio!* etc. Si on le pressait un peu, il détaillait avec une émotion communicative ses romances de : *Pauvre Jacques*, de *Bélisaire*, de *Bayard*, ou la *Complainte de Marie-Antoinette*, dont nous parlerons un peu plus loin [1].

Garat aimait assez aller passer la soirée du mercredi, jour de réception, chez son compatriote Jaubert [2], l'avocat girondin que Napoléon appela à Paris pour en faire un conseiller d'État, plus tard un sénateur, un comte, et enfin un gouverneur de la Banque de France. Cet homme éminent, qui prit une part importante à l'élaboration du Code civil, réunissait une société d'élite dans les salons de l'ancien hôtel de Penthièvre devenu le siège de la Banque de France. Là, se rencontraient les personnages les plus marquants de l'Empire : Cam-

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 195, ouv. cit.

2. Chauvot, *Le barreau de Bordeaux de 1775 à 1815*, ouv. cit.

bacérès, Talleyrand et son ami le vieux marquis de Villevielle, surnommé le doyen des jeunes gens; les cardinaux Maury, de Beausset, l'archevêque de Toulouse, l'évêque de Troyes, Boissy d'Anglas, Fontanes, grand-maître de l'Université, le baron d'Aigrefeuille, nombre de sénateurs, de députés, de conseillers d'État, des membres du corps diplomatique, etc. En été, ces agréables réunions avaient lieu à Issy, dans la délicieuse propriété que Jaubert avait acquise de mademoiselle Contat, de la Comédie-Française.

Garat allait encore chez le grave chancelier Cambacérès. Est-ce chez celui-ci ou ailleurs, nous n'oserions nous prononcer, qu'il se permit cette boutade tant soit peu osée et impertinente. Dans une soirée où se trouvait l'impératrice Joséphine[1], et on sait cependant les sentiments respectueux qu'il professait pour elle, il fut, bien entendu, prié de chanter, mais comme il était sur le point de se retirer, il refusa disant qu'il était trop tard, que sa voix était couchée. Impossible de le faire

1. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.

revenir sur son refus. Il ne resta plus qu'à en rire. C'est ce qu'on fit du reste.

Inutile de dire que Garat fut de tout temps un habitué de l'Opéra, où d'ailleurs il était obligé de se rendre fréquemment en sa qualité de professeur au Conservatoire. Il fallait bien qu'il jugeât comment ses élèves se tiraient d'affaire sur la scène. Il fréquenta non moins assidument la salle de l'Odéon où jouait une troupe italienne sous la direction de Picard. Mais, à cette dernière, il préférait de beaucoup le théâtre de la Cour qui brillait d'un vif éclat avec les opéras seria de Zingarelli, Bianchi, Paer, etc., et les opéras bouffes de Cimarosa, Paisiello, Fioraventi, Farinelli, etc.

CHAPITRE XII

Garat compositeur. — La romance à la fin du règne de Louis XVI et sous la Terreur. — Fabre d'Églantine. — *Roméo et Juliette*, ou *Tout pour l'amour* de Dalayrac. — Apogée du succès de la romance sous le Directoire. — Principales romances de l'époque du Directoire. — Triomphe de Garat chantant la romance. — Romances composées par Garat. — Faiblesse de la poésie des romances de Garat. — La *Complainte de Marie-Antoinette*. — Eugène de Thiac. — *Le premier baiser de l'amour*. — Le *Convoi du pauvre*. — Le peintre Vigneron. — Principaux compositeurs de romances. — Boïeldieu; Albanèse; Blangini; la reine Hortense; Carbonnel. — Carbonnel accompagnateur ordinaire de Garat. — Main estropiée de Garat. — Autres compositeurs de romances : d'Alvimare; Martini; Nicolo.

Garat ne se contenta pas d'être l'extraordinaire chanteur que l'on s'arrachait de tous côtés, il voulut aussi être compositeur, et ses compositions, toutes des romances, dont nous avons déjà cité plusieurs, loin d'être sans valeur, jouirent d'un succès mérité au moment où elles virent le jour, voici maintenant juste un siècle.

La vogue de la romance commença, grâce à Marie-Antoinette, à la représentation du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, avec la chanson si connue : *J'avais une marraine*, et se prolongea jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe. Tout aurait donné à penser que la tourmente révolutionnaire eût dû arrêter ses derniers refrains et la faire disparaître. Il n'en fut rien. Ces mélodies attendries, faites de douces larmes et de tendres sourires, où « la grâce devient souvent de la mignardise, l'émotion de la sensiblerie, la simplicité du maniérisme, l'innocence de la coquetterie », résistèrent aux jours sanglants de la Terreur et furent fredonnées par les terribles bourreaux de la Convention. C'est à cette époque néfaste que La Harpe composa sa fameuse romance pastorale : *O ma tendre musette*, mise en musique par Monsigny, que Fabre d'Églantine, qui devait quelques jours plus tard porter sa tête sur l'échafaud, écrivit sur une mélodie de Simon sa douce cantilène : *Il pleut, il pleut, bergère*, que les condamnés conduits au supplice, chantaient à l'unisson sur la charrette dont le roulement sur les pavés n'arrivait pas à couvrir le son de leur voix.

Il ne faut pas oublier que c'est en 1793 que l'Opéra-Comique donna *Roméo et Juliette* de Dalayrac avec le sous-titre de circonstance : *Tout pour l'amour.*

Les bergères couchées sur l'herbe tendre dont le fichu de linon ou de batiste s'entr'ouvre autrement que par le hasard et le besoin d'air; les paysannes à la taille fine et cambrée, au jupon court et aux bas bien tirés, dont l'œil humide et demi-clos appelle les baisers, éternels sujets de nos premières romances, traversèrent sans encombre les jours de la Terreur et atteignirent le 9 thermidor, époque de l'apogée de leur triomphe.

Tous les poètes du temps se mirent à écrire des romances; tous les musiciens à les mettre en musique. Millevoye, Riboutté, le chevalier de Cubières, mesdames de Salm, Sophie Gay décrivent à l'envi le silence, la fraîcheur des bois, le bonheur d'aimer à l'ombre d'un frais bocage, la beauté du soir, le charme de la source bruissant sous la mousse et l'herbe fleurie; tandis que Pradher, Plantade, Montigny, d'Alvimare, Carbonnel, Boïeldieu et Garat lui-même ajoutent à

ces verselets une mélodie « gazouillant et murmurant tout bas des arpèges en doubles croches, reproduisant et donnant », autant que faire se peut, « la sensation du mouvement du ruisseau qui coule sur un lit de cailloux et qui serpente à travers les prairies sous les arbrisseaux touffus [1]. »

Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances,
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté?

La romance était devenue tellement à la mode que la politique s'en mêla et que le conventionnel Leclerc, à l'époque du Directoire, proposa d'honorer la mémoire de tout bon citoyen par la composition d'une romance populaire en son honneur [2].

C'est alors qu'il eût fallu entendre Garat dire ces petits poèmes avec cette sensibilité exquise, ce charme inimitable qui laissaient ses auditeurs dans une admiration sans bornes, dans un trouble et une émotion qui se transformaient presque en vertige. Comment faire un choix parmi les

1. *La Romance* (*Magasin pittoresque*, 1868), p. 289 et suiv.
2. Paul Lacroix, *Le Directoire*, p. 491 et suiv., ouv. cit. — J. B. Leclerc, *De la poésie considérée au point de vue de l'éducation nationale.*

romances chantées par Garat? La dernière qu'il venait de dire semblait toujours la meilleure. A laquelle donner la préférence? Quel tonnerre d'applaudissements ne soulevait-il pas avec *Bouton de rose*, dont les paroles sont de madame de Salm et la musique de Pradher[1]; avec *Charmant ruisseau*, de Doumich; avec *l'Haleine du printemps* ou *Te bien aimer, ô ma chère Zélie*, de Plantade[2], que nos grands-oncles fredonnent encore. Son succès n'était pas moindre avec *Firmin et son chien*, *Le ménestrel exilé*, *La feuille de rose*, *Un jeune troubadour qui chante et fait la guerre*, et *Prêt à partir pour la terre africaine*, de d'Alvimare; avec *Que ne suis-je la fougère!* dont Riboutté écrivit les paroles sur un vieil air simple, naïf et tendre attribué à Pergolèse. Où il était inimitable, c'est lorsqu'il disait les romances de Martini, cet Italien du Haut-Palatinat, qui fut surintendant de la musique du Roi sous la Restauration, *l'Amour est un enfant trompeur*, et surtout *Plaisirs d'amour ne durent qu'un instant*. Il aurait encore fallu l'entendre dans : *Les petits oiseaux*, de Rigel[3] dont le

1. Fétis, *Biographie générale des musiciens*, ouv. cit.
2. *Id.*, *Ibid.*
3. *Id.*, *Ibid.*

succès est à peine croyable aujourd'hui; dans : *Que j'aime les hirondelles*, de Florian, mise en musique par Devienne; dans : *Il est trop tard*, de Blangini. Quel silence quand il préludait à : *Ma peine a devancé l'aurore*, *Le jour se lève*, de Plantade; *Pauvre Lise à quinze ans*, *Brigitte*, de Carbonnel; quels trépignements d'enthousiasme quand il achevait les derniers couplets d'une de ces romances! Et tout cela n'était rien à côté de ce qui l'attendait lorsqu'il chantait ses propres ouvrages : *Bélisaire*, *Ah! si portez un cœur sensible*, *Pauvre Jacques*, *Le premier baiser de l'amour*, *Je t'aime tant!* etc. Alors, c'était du délire, un enthousiasme dont nous ne pouvons nous faire une idée.

La plupart de ses romances, comme composition musicale, sont loin d'être sans valeur. Fredonnées par la France entière, on les trouvait alors sur tous les clavecins. Ces mélodies claires, bien françaises de style, aux traits spirituels, à l'émotion sincère, sont la traduction, quelque étrange que puisse paraître la chose, des états d'âme des gens que Garat coudoyait, le reflet des pensées de la société qu'il fréquentait.

Voici la liste de ses principales productions :

D'abord *Pauvre Jacques*, dont les paroles sont de la marquise de Travenel ; la *Complainte de Marie-Antoinette*, dont nous avons déjà parlé et sur laquelle il va falloir revenir ; *Bayard* et *Henri IV et Gabrielle*, qui témoignent encore de ses regrets pour le régime déchu ; *Bélisaire*, mise en musique sur des vers de Népomucène Lemercier, noble et courageuse allusion, dit-on, au procès du général Moreau, qui lui attira l'inimitié du pouvoir comme nous l'avons vu. Citons encore : *Dans le printemps de mes années*, écrite sur des paroles de Florian ; *La charmeuse; Le chevrier; Le Cid; Le chant arabe; Le premier baiser de l'amour; Mademoiselle de Lafayette; Y sera-t-elle? Je t'aime tant! Le charme de s'entendre; Le convoi du pauvre; Il était là! Le troubadour* et la *Réponse du troubadour à sa mie*, ces deux dernières romances composées dans les cachots de Rouen et dont il a déjà été suffisamment parlé.

La plupart de ces couplets sont sortis de la plume du même poète, qui, modestement, a gardé l'anonyme, ce dont il faut grandement le féliciter. Peut-être pourrait-on découvrir cet écrivain mas-

qué, mais à quoi bon ! sa réputation n'aurait guère à y gagner. Car si la musique de ces romances est charmante, pleine de fraîcheur, de délicatesse et de fine mélodie, il n'en est malheureusement pas de même des petits poèmes sur lesquels elle a été écrite. Il est difficile de se faire une idée de leur faiblesse et de leur enfantillage. Ils semblent l'œuvre d'un littérateur à côté duquel le confectionneur ordinaire des devises des mirlitons vendus dans les fêtes populaires des environs de Paris, à la foire au pain d'épices de la barrière du Trône, à la fête de Saint-Cloud et à celle des Loges de Saint-Germain, paraîtrait un homme de génie.

Certaines de ces romances, la *Complainte de Marie-Antoinette* entre autres, sont d'un style troubadour petit nègre du plus drôle d'effet, qui jure étrangement avec le terrible moment où elles ont été écrites. Voici le premier et le dernier couplet de la *Complainte de Marie-Antoinette*, il n'en faut pas davantage pour donner une idée de l'œuvre entière :

Ah ! si portez un cœur sensible,
Frémirez, oyant mon récit,
Crime noir, forfait horrible,
Vais retracer à votre esprit ;

En grand émoi mettrai votre âme,
Verserez avec moi des pleurs,
Sur les tourments, sur les malheurs
Dont fut atteinte grande dame.

. . . . . .

. . . . . .

Veillent en vain les sentinelles,
Par devoir ainsi que par goût,
Jà ! sont occis gardes fidèles
L'huis est brisé, la mort partout.
En vain, à la dernière entrée,
Preux serviteurs doublent d'efforts :
Trop peu nombreux, brigands trop forts,
Courage vain, perte assurée [1].

La suppression des pronoms tout le long de ce morceau n'est-elle pas une délicieuse trouvaille?

Garat ne songea pas à faire imprimer la *Complainte de Marie-Antoinette*. Elle resta manuscrite jusqu'à ces derniers temps et c'est à M. Eugène de Thiac que l'on en doit la publication d'après le manuscrit conservé à la bibliothèque du Conservatoire. Eugène de Thiac, notaire à Paris, mort en 1892, était originaire de Bordeaux. Il avait voué une telle fidélité au souvenir de la malheureuse souveraine, qu'on l'avait surnommé le der-

1. Extrait du manuscrit 36 de la bibliothèque du Conservatoire, *Recueil des chansons françaises et italiennes*, T. P. 3723. Édité chez M. Minier, édit., 38 et 40, boulevard Hausmann et 15, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

nier adorateur de Marie-Antoinette. C'était un véritable gentilhomme de l'ancien régime égaré dans notre fin de siècle sceptique et moqueuse. Très riche, il avait pour ainsi dire consacré l'hôtel qu'il habitait au culte et à la mémoire de la fille infortunée de Marie-Thérèse. La plus grande partie de son temps s'était passée à recueillir des objets lui ayant appartenu, au milieu desquels il aimait à vivre, sans cesse pensant à son idole.

Que dire du *Premier baiser de l'amour*?

Citons encore :

Bouche gentille, demi-close!
Que ton sourire a de douceur!
Laisse-moi goûter le bonheur;
Il est sur tes lèvres de rose!
Le premier baiser de l'amour,
De la vie, c'est le premier jour (*bis*).

Ah! combien tu m'as fait attendre
La plus céleste des faveurs :
Mais, dis-moi donc, comment deux cœurs
Sans un baiser pourraient s'entendre?
Le premier baiser de l'amour,
De la vie, c'est le premier jour (*bis*). etc.

Mademoiselle de Lafayette; *Y sera-t-elle*? *Il était là!* [1] etc., sont de même force, ou à peu près,

1. Le plus grand nombre de ces romances ont été publiées du vivant de Garat par J.-J.de Momigny, éditeur, 20, boulevard

comme pensée et comme versification. Mais la palme appartient au *Convoi du pauvre*, inspiré par le fameux tableau du peintre Vigneron, si célèbre il y a soixante ans, représentant un humble corbillard de dernière classe s'acheminant vers un cimetière, suivi seulement d'un caniche crotté à l'échine basse. Ce chef-d'œuvre a été bien souvent reproduit par la lithographie et l'on en retrouve encore par hasard quelque épreuve encadrée dans la salle à manger ou les chambres des auberges des bourgs et des villages éloignés de tout centre et fréquentés jadis par les malles-poste.

Les vers du *Convoi du Pauvre* pourraient sans inconvénient être signés de M. Prudhomme, élève de Brard et de Saint-Omer. Voici au complet ce poème d'un si haut lyrisme dont nous serions désolés de priver nos lecteurs :

Victime de la loi commune,
Un pauvre au terme de ses ans,
Ne voyait amis ni parents,
Consoler sa triste infortune;
On le conçoit, il n'avait rien,
Ce n'était qu'un homme de bien (*bis*).

Poissonnière, Paris; certaines d'entre elles l'ont été seulement plus récemment dans les *Échos de France*, par les éditeurs Durand et Schœneverk.

La mort frappe, l'heure dernière
A sonné pour le malheureux.
Quittant ce séjour douloureux
Aura-t-il un asile en terre?
Dans ce monde il ne laisse rien
Il n'avait qu'un fidèle chien (*bis*).

Jusques à la plus simple bière
Manquerait à sa pauvreté...
Le convoi de la charité
S'avance seul au cimetière
Quel cortège a l'homme de bien?
C'est son seul ami, c'est son chien... (*bis*)

L'œil morne, la tête baissée,
L'ami généreux et constant
Suit le corps jusqu'au monument :
Ses pleurs expriment sa pensée.
Et l'on dit : un homme de bien
Est au moins pleuré par son chien (*bis*).

Vous dont l'âme est dès longtemps morte
A tout sentiment d'amitié,
Êtres durs, riches sans pitié,
Vous n'aurez pas pareille escorte...
Il faudrait faire quelque bien
Pour mériter le cœur d'un chien [1] (*bis*).

Le dernier trait n'est-il pas satanique? Ces larmes d'un chien sont à conserver. Avec une mélodie d'Offenbach ou d'Hervé, ce morceau serait encore d'un effet irrésistible aujourd'hui chanté

1. Édité par Pacini, 11, boulevard Italien, Paris (*sic*).

dans un café concert quelconque. Nos pères le jugeaient attendrissant.

Bien entendu, le *Convoi du Pauvre* est dédié à Vigneron, l'auteur du tableau qui en avait suggéré la pensée. Ce n'est que juste.

Les romances dont Garat fut seulement l'interprète ont, elles aussi, considérablement vieilli. Leur poésie en est bien faible et leur musique bien démodée, quoique ceux qui les ont composées fussent loin d'être des hommes sans valeur.

Laissant de côté les romances de Boïeldieu qui n'ont pas besoin d'être défendues, parlons quelque peu des mélodies des autres compositeurs, interprétées par Garat. Celles du chanteur italien Albanese[1], né à Albano, qui fut attaché pendant dix ans aux concerts spirituels de l'ancienne Cour, de 1752 à 1762, méritèrent par leurs formes gracieuses, leur sentiment tendre et naïf, le succès dont elles jouirent. Celles de Blangini [2], autre Italien né à Turin en 1781, qui fut maître de chapelle de la princesse Pauline Borghèse et quelque chose de plus, s'il faut s'en rapporter aux mau-

1. Fétis, *Biographie générale des musiciens*, ouv. cit.
2. *Id.*, *Ibid.*

vaises langues du temps et même aux Mémoires du musicien lui-même, ce qui donne une piètre idée du personnage, sont loin, elles aussi, d'être sans mérite. Le succès de ses romances procura à leur auteur une grande réputation dans la haute société impériale, et lui valut d'être fait surintendant de la musique du roi de Westphalie, ce qui ne l'empêcha pas, lors de la rentrée des Bourbons, de passer au même titre, mais seulement honorifique — il faut être précis — auprès de Louis XVIII, et d'y ajouter même celui de compositeur particulier du Roi.

Il serait injuste de passer sous silence les romances de la reine Hortense dont les accompagnements sont dus à Plantade et à Carbonnel? Carbonnel [1], fils d'un simple joueur de galoubet, né à Vienne en Autriche, le 10 mars 1773, avait été amené à Paris à l'âge de cinq ans. Élève à l'Opéra en 1782, à l'École royale de chant l'année suivante, avec une pension de 400 livres, il reçut en outre des leçons de Gobert pour le piano, de Rodolphe pour l'harmonie, de Gossec pour la composition, de Piccini et de Guichard pour le chant.

1. Fétis, *Biographie générale des musiciens*, ouv. cit.

Devenu lui-même professeur à son tour, c'est lui qui forma madame Scio[1], la célèbre actrice du théâtre Feydeau. Les romances de Carbonnel eurent un succès sans égal, particulièrement *Brigitte* et *Pauvre Lise à quinze ans*, chantées par Garat et accompagnées par l'auteur lui-même; car il était l'ordinaire accompagnateur du chanteur, celui qui remplissait le mieux ce rôle délicat et difficile, quoique effacé et ingrat. Madame d'Abrantès raconte que Garat se faisait toujours accompagner au piano, le plus ordinairement par Carbonnel ou à son défaut par quelque autre musicien, parce qu'il était estropié d'une main. Ce qui confirme ce fait, dont elle seule cependant fait mention, c'est que, lorsque par hasard il s'accompagnait lui-même, il le faisait d'une seule main. Il faut alors admettre qu'à une date inconnue, un accident a mis Garat dans l'impossibilité de se servir de l'une de ses mains sur un clavier. Il faut du reste convenir qu'il serait étonnant que madame d'Abrantès [2], qui a beaucoup connu

1. Fétis, *Biographie générale des musiciens*, ouv. cit.

2. « Garat joignant ses petites mains dont l'une était estropiée ». (Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons, de Paris*,

Garat, se soit trompée dans cette circonstance.

Mais revenons aux compositeurs dont il interprétait les œuvres. Pour d'Alvimare [1], l'auteur du *Jeune troubadour qui chante et fait la guerre*; de *Prêt à partir pour la terre africaine* et de tant d'autres mélodies fines, délicates et naïves, il ne fut musicien que par occasion, un peu comme Garat. Né à Dreux en 1770, appartenant à une famille distinguée et dans l'aisance, il n'apprit la musique que pour son plaisir. Ruiné par la Révolution, il fut obligé de demander des moyens d'existence à son talent. Très habile joueur de harpe, il fut nommé harpiste à l'Opéra et donna même des leçons de cet instrument à l'impératrice Joséphine. Rentré en possession de ses biens à la fin de l'Empire, il donna sa démission de ses différentes places, abandonna complètement son art, et se retira dans sa ville natale où il vivait encore en 1837, ne voulant sous aucun prétexte entendre parler de son ancienne carrière musicale.

Martini [2], de son vrai nom Jean-Paul-Egide

t. III, p. 42, ouv. cit.). — « Garat avait une main estropiée », (*Ibid.*, t. III, p. 195).

1. Fétis, *Biographie générale des musiciens*, ouv. cit.

2. *Id.*, *Ibid.*

Schwartzendorf, né à Freistadt, dans le Haut Palatinat, en 1741, mort à Paris en 1816, a également composé un certain nombre de partitions comme : *L'amoureux de quinze ans* (1771); *Le droit du seigneur* (1783); *Annette et Lubin* (1800). Il a écrit *Plaisirs d'amour*, cette mélodie d'un sentiment si vrai, si profond, si tendre, et cela suffit à rendre son nom immortel.

Isouard [1], ou pour mieux dire Nicolo, seul nom sous lequel il fut connu, né à Malte en 1777, et mort à Paris en 1818, l'être le plus étrange que l'on pût rencontrer, composa lui aussi de nombreuses romances. Toujours habillé à la « six-quatre-deux », pour nous servir des propres expressions de la duchesse d'Abrantès qui l'avait beaucoup fréquenté, l'auteur des *Rendez-vous bourgeois*, de *Jeannot et Colin* et de tant d'autres agréables opéras comiques, portait ordinairement un habit dont les manches lui arrivaient au coude, un pantalon qui s'arrêtait aux chevilles ; quant à ses chaussures, le mieux est de n'en pas parler [2].

1. Fétis, *Biographie générale des musiciens*, ouv. cit.
2. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 201 et suiv., ouv. cit.

CHAPITRE XIII

Succès féminins de Garat. — Madame Dugazon. — Couplet sur madame Dugazon. — Madame Dugazon et Marie-Antoinette. — Dugazon à Varennes. — Le cœur de Garat. — Mademoiselle Clairon et Marmontel. — Mademoiselle Roussellois. — Lethorières. — Nigritta-Zilia de Coigny, *duchesse de Fleury*. — La duchesse de Fleury chez la duchesse de Chartres. — La duchesse de Fleury et madame de Laval. — La duchesse de Fleury chez la princesse de Guéménée. — La duchesse de Fleury émigre à Rome. — Rentrée de la duchesse de Fleury en France. — Son incarcération à Saint-Lazare. — *La jeune captive*. — H. Walpole et la duchesse de Fleury. — La duchesse de Fleury et Lauzun. — Libération de la duchesse de Fleury. — Elle divorce et épouse M. de Montrond. — Nouveau divorce. — La duchesse de Fleury et les deux Garat. — La duchesse de Fleury et E. de Jouy. — Dernières années de la duchesse de Fleury. — La duchesse de Fleury et Napoléon. — Garat et la comtesse de Bellegarde. — Enfants de Garat : Madame Soubiron et Garat de Chenoise. — Mesdames de Bellegarde, Garat et l'huissier de Talleyrand. — Lettre de Talleyrand. — Mesdames de Bellegarde et le Bulletin de la Grande-Armée. — Mesdames de Bellegarde et la duchesse de Fleury.

Avant de laisser arriver Garat à la vieillesse, il faut bien parler de ses succès féminins, sujet que

jusqu'à présent nous n'avons fait que timidement effleurer. Ces succès ont occupé dans son existence une si large part que, quelque scabreuse que la chose puisse paraître, nous ne pouvons nous dispenser de nous y arrêter un instant, en y mettant bien entendu toute la réserve possible.

Adulé, admiré, applaudi à outrance, toutes les femmes n'avaient d'yeux que pour Garat[1]; toutes furent à ses genoux, toutes se passionnèrent pour cet homme qui devint leur idole, quoiqu'il ne fût pas précisément beau; mais il avait la physionomie des plus expressives et sa voix leur procurait de si douces émotions!

Si l'on devait juger d'un homme d'après le nombre et la qualité des affections qu'il a inspirées, Garat serait parmi les plus grands. Nous n'essaierons pas de raconter les innombrables bonnes fortunes de ce nouveau Don Juan; quoiqu'il ait laissé nombre de Doña Elvire inconsolables, les *tres mil e una* n'y sont peut-être pas, mais peu s'en faut, et qu'importe! D'ailleurs ce

1. *Mémoires secrets*, 31 octobre 1782, ouv. cit.

dénombrement serait long et fastidieux. Il faut se contenter de dire quelques mots de ses liaisons les plus connues, de celles qui ont alimenté la chronique scandaleuse de son temps.

Dès son arrivée à Paris, il fut pris dans les filets de madame Dugazon[1]. Sœur naturelle des Thaïs et des Phryné, la célèbre actrice était d'un tempérament passionné et sensuel à l'excès. Interminable serait la liste de ses amants se succédant presque sans interruption les uns aux autres. Ce serait à croire que, nouvelle Circé, elle ensorcelait par un philtre ceux qui l'approchaient, ne fût-ce qu'une seule fois.

Garat aima comme les autres, mais, à l'inverse des autres, il se laissa surtout aimer, et la gracieuse et piquante Babet ressentit pour lui une véritable passion; ce fut de sa part un amour presque tragique, mélangé de fougue et de douceur, d'emportement et de tendresse. Garat fut l'homme aimé

1. « Le talent unique de Garat l'a bientôt faufilé parmi les actrices célèbres, les filles de grand ton de cette capitale, et c'est à qui l'aura. Il n'a que dix-huit ans (il en avait un peu plus de vingt), il n'est point mal de figure, et en outre, passe pour être doué d'une vigueur à toute épreuve auprès du sexe. C'est aujourd'hui madame Dugazon qui s'en est emparée. » (*Mémoires secrets*, 31 octobre 1782, ouv. cit.)

entre tous, aimé plus que tous; celui qui lui tourna la tête et vengea les autres.

C'est alors que la malignité publique fit courir le couplet suivant :

C'est pour l'indolente richesse
Que l'on inventa les sophas,
Mais de ce lit de la mollesse,
L'ardent amour ne se rit pas,
Peut-on, quand on a le cœur tendre,
Avoir des coussins d'édredon?
J'aimerais mieux cent fois m'étendre
Toute la nuit sur du gazon [1].

A ce métier on peut prendre mal, et notre pauvre Garat sortit des bras de sa belle, qui avait bien dix bonnes années de plus que lui, maigri, vanné, éreinté, affaibli à ce point que la Cour et la Ville s'inquiétaient du jeune chanteur, craignant qu'il n'y laissât sa voix ou tout au moins cette fraîcheur de timbre, cette pureté de sons qui la caractérisaient.

Il ne fut pas facile de faire lâcher prise à la fougueuse actrice. N'allez pas croire après cela que cette belle Louise Lefebvre, qui avait épousé son camarade Dugazon, fût une tigresse, loin de

1. *Mémoires secrets*, 18 avril 1782, ouv. cit.

là. Elle avait du cœur, trop de cœur peut-être, et elle s'en servit à l'occasion [1]. Elle en donna une preuve entre autres à un moment où il était dangereux de le faire. Royaliste dans l'âme, royaliste exaltée, ce qui était tout naturel puisque son mari était du parti opposé, aux approches de la Terreur, elle jouait un soir la soubrette des *Événements imprévus*. Marie-Antoinette assistait, contrainte et forcée, à cette représentation. Madame Dugazon, arrivée au duo où elle devait chanter la phrase : *Ah! comme j'aime ma maîtresse!* se tourna vers la reine, mit la main sur son cœur, et dit sa réplique d'une voix émue et pleine de larmes en s'inclinant devant l'infortunée Souveraine [2].

Plus tard, dans un moment autrement tragique, en pleine Terreur, elle donna un nouveau témoignage de son attachement à la famille royale en refusant d'entonner des refrains révolutionnaires.

1. On trouva dans les papiers de madame Dugazon, après sa mort, l'écrit suivant : « Je défends à mon fils de suivre mon convoi, sous peine d'encourir ma malédiction, dont je l'accable du fond de mon tombeau s'il ose manquer à l'ordre que je lui donne. » La tendre mère voulait épargner à son fils les déchirements de cette triste cérémonie.

2. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. I, p. 95 et suiv., ouv. cit. — Maugras, *Les comédiens hors la loi*, p. 440, ouv. cit.

Pendant ce temps-là, Dugazon se distinguait parmi les plus fougueux démagogues, et fut même un de ceux qui allèrent chercher le Roi à Varennes, quoiqu'il eût été comblé de bienfaits par la Cour, et particulièrement par le comte d'Artois [1]. C'était le moyen qu'il avait trouvé de témoigner sa reconnaissance; mais il ne fut pas le seul à agir de cette façon !

Après sa rupture avec madame Dugazon, Garat, qui le croirait, resta quelque temps le cœur inoccupé. On aurait pu alors lui dire avec assez de justesse, ce que cette autre prêtresse de l'Amour, mademoiselle Clairon, dit à Marmontel : « Votre cœur a besoin d'aimer, et l'ennui n'en est que le vide. Il faut l'occuper, le remplir. N'y a-t-il donc qu'une femme au monde qui puisse être aimable à vos yeux [2] ? » Il prouva bientôt le contraire, vol-

1. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. II, p. 86, ouv. cit. — Maugras, *Les Comédiens hors la loi*, p. 448, ouv. cit.

Chose curieuse : une caisse de secours provenant des recettes des auditions du Conservatoire établie à l'effet de servir de pensions aux veuves des professeurs, permit d'accorder une pension annuelle à madame Dugazon à la mort de son mari.

2. Ed. de Goncourt, *Mademoiselle Clairon*, 1 vol. in-12, Charpentier édit., Paris, 1890, p. 83. — Marmontel, *Mémoires*, p. 128, ouv. cit.

tigeant de fleurs en fleurs, jusqu'aux mauvais jours de la Terreur. Même alors, où l'on eût cru que ce n'était guère le moment de songer à la bagatelle, notre incorrigible ne brûla-t-il pas de nouveaux feux pour la première chanteuse du théâtre de Rouen, pendant le terrible hiver de 1793 ! Il avait chanté avec mademoiselle Roussellois [1], dans différents concerts, des duos, et ces duos chantés en public étaient répétés en particulier et roucoulés avec combien plus de feu ! C'est elle, comme on le sait, l'héroïne de la romance du *Troubadour* que nous avons citée plus haut.

Il est douteux que, sorti des prisons de Rouen, Garat revît celle dont il était alors si ardemment épris et qui, pendant la captivité de son troubadour, dut voler vers d'autres amours. D'ailleurs, la romance ne laisse-t-elle pas entendre que des embûches avaient été tendues à ce rossignol qui ne put faire autrement que de s'y laisser prendre ? Mais à quoi bon revenir sur cet épisode de l'existence de notre Don Juan. Aucune femme ne résista à Garat. Il n'eut qu'à se baisser pour ramasser les

1. Voir chapitres VII et VIII.

cœurs. Les femmes de la plus haute naissance, comme les simples bourgeoises, étaient heureuses et fières de lui appartenir. Comme Lethorières, il eût pu le même jour envoyer une lettre circulaire à toutes les femmes qu'il ne connaissait pas encore, et toutes se seraient rendues à son appel. L'adoration allait au-devant de lui ; il était l'éternel et immuable vainqueur. S'il eût voulu, à la fin de sa vie, faire un inventaire des miniatures, mèches de cheveux blonds, châtains, roux ou bruns, des bagues, anneaux, rubans, cadeaux ou souvenirs des adorées d'antan, serait-il jamais parvenu à s'y reconnaître et à s'y retrouver[1] ?

Parmi ses plus brillantes conquêtes, il faut citer au premier rang la duchesse de Fleury[2]. Françoise-Aimée Franquetot de Coigny, duchesse de Fleury, fille du comte de Coigny frère cadet du duc de Coigny, fut une des femmes les plus spirituelles, les plus aimables, les plus séduisantes, et les mieux douées de son temps. « Son visage

1. Garat, à l'époque du Consulat, eut « beau passer le trop plein de ses soupirantes à l'acteur Elleviou... il n'arrivait pas à les contenter ». (J. Turquan, *Une Illuminée au XIX^e siècle*, p. 118, ouv. cit.)

2. Du Bled, *Un amour platonique du XVIII^e siècle*. Madame de Coigny et Lauzun (*Revue des Deux Mondes*, 1^er octobre 1889).

était enchanteur, son regard brûlant, sa taille, celle que l'on donne à Vénus, et son esprit supérieur », dit madame Vigée Le Brun[1], qui l'a bien connue. « Avec une imagination vive et une âme ardente », elle était bonne et naturelle ; mais son caractère rêveur, indépendant et aventureux la portait à toutes les excentricités.

Dans sa famille on lui avait donné le surnom de Nigritta, à cause de son teint basané, de ses yeux et de ses cheveux noirs ; mais elle ne s'en souciait guère et en prit elle-même un autre qui allait mieux à ses goûts et à ses aspirations romanesques, celui de Zilia, fille du Soleil, qu'adoraient les Indiens du Pérou, qu'elle emprunta aux *Lettres d'une Péruvienne* de madame de Graffigny, dont elle raffolait[2].

A l'âge de quinze ans, la pauvrette avait épousé le comte de Fleury qui n'en avait que quatorze et qui, quatre ans plus tard, en 1788, devint duc, par suite du décès de son frère aîné. Elle fut immédiatement l'amie de la duchesse de Chartres, l'indispensable et le piment des brillantes réunions

1. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. I, p. 175 et suiv., ouv. cit.
2. Madame de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne*.

du Palais-Royal où elle se retrouvait avec mesdames de Beauvau, de Boufflers, de Luxembourg, de Ségur, de Blot, de Talleyrand. A la Cour et dans les grands salons où son nom et sa situation lui donnaient accès, avec son caractère et son tempérament, cette enfant endiablée, à propos de laquelle Walpole disait : « Que fait-on de cela à logis[1] ? » était destinée à commettre bien des incartades, bien des inconséquences, ce dont d'ailleurs elle ne se fit pas faute. La majesté royale n'arrivait même pas à l'intimider. Un jour que, devant elle, madame de Laval défendait les prérogatives de la noblesse attaquée par Turgot, ne dit-elle pas : « Vous m'étonnez, quelque respect que j'aie pour le Roi, je n'ai jamais cru lui devoir ce que je suis. Je sais que les nobles ont fait quelquefois des souverains; mais, quoique vous ayez autant d'esprit que de naissance, je vous défie, madame, de me dire quel est le roi qui nous a fait nobles. »

Parmi ses innombrables incartades, en voici une rapportée par madame de Genlis[2] :

1. Horace Walpole, *Lettres*.
2. Madame de Genlis, *Souvenirs de Félicie L.*, 2 vol. in-12, Maradan, édit., Paris, 1804-1807.

« Elle était un soir à souper à Versailles, chez madame la princesse de Guéménée, où, comme à l'ordinaire, il y avait beaucoup de monde. Madame de Fleury venait de faire sa cour; elle était en grand habit. Au lieu d'ôter son bas de robe (c'est-à-dire une queue de plusieurs aunes), elle ne s'en débarrasse que dans le salon. Madame de Guéménée lui conseilla en riant de se défaire aussi de son immense panier : Très volontiers, répond madame de Fleury. A ces mots, fort inattendus, plusieurs femmes s'élancent vers elle, pour l'exhorter à faire cette folie; on lui ôte son panier, sa jupe superbe d'étoffe, on la déshabille en un clin-d'œil et elle se trouve avec son grand corps et sa palatine et en petit jupon court de basin, sur lequel ballottaient ses deux grandes poches. Tout cela se passa en présence de cinquante personnes. Madame de Fleury resta dans cet étrange costume la soirée entière, depuis neuf heures et demie jusqu'à deux heures après minuit, sans montrer le moindre embarras, comme si elle n'eût fait que la chose la plus simple du monde. »

Madame de Fleury émigra, ainsi que son mari, en 1791, et pendant que ce dernier rejoignait

l'armée de Coblentz, elle alla se réfugier à Rome où elle retrouva les Fitz-James, les Polignac, le prince de Monaco, Camille de Rohan, ambassadeur à Malte, etc. S'ennuyant au milieu de cette société, elle voulut rentrer en France, au mépris de la loi sur les émigrés. Arrêtée aussitôt, elle fut emprisonnée à Saint-Lazare. C'est là qu'André Chénier, qui partageait sa captivité, écrivit pour elle son chef-d'œuvre de la *Jeune captive* dont nous nous contentons de citer deux strophes. Le morceau entier n'est-il pas dans la mémoire de tous :

. . . . . .

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?
. . . . . .
. . . . . .
O mort! tu peux attendre, éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte et l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi, Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore [1].
. . . . . .

1. *André Chénier* (*Poésies de*), précédées d'une notice par H. de Latouche, 1 vol. in-12, Charpentier, édit., Paris, 1866,

Le poète eut raison, elle ne se laissa pas impressionner outre mesure; elle avait beau voir ceux avec qui elle était emprisonnée traînés par fournées chaque jour à l'échafaud, son caractère léger reprenait vite le dessus et elle recommençait à rire et à chanter; la mort même du doux poète n'eut sur elle qu'un effet passager. Dans une de ses lettres, Horace Walpole[1] annonce que la duchesse de Biron est emprisonnée et, « avec elle, une jeune étourdie qui ne fait que chanter toute la journée. Et que pensez-vous que ce puisse être? Personne d'autre que votre gentille petite malicieuse duchesse de Fleury. Puisqu'elle chante, au lieu de sangloter, c'est qu'elle est fatiguée de

p. 267. — C'est encore de la duchesse de Fleury qu'il s'agit dans l'ode insérée à la suite de *la jeune captive*, dans les *Poésies d'André Chénier* :

> Blanche et douce colombe, aimable prisonnière,
> Quel injuste ennemi te cache à la lumière?
>
> . . . . . .

Ibid., p. 269.

André Chénier, devenu suspect, quitta Paris vers 1793. Il alla d'abord à Rouen, puis à Versailles et fut arrêté peu après à Passy où il avait eu l'imprudence de se rendre. Il fut exécuté deux jours avant la révolution de Thermidor qui lui eût ouvert les portes de sa prison. — Voir le dramatique récit de la captivité et de l'exécution d'André Chénier, dans *Stello*, d'Alfred de Vigny.

1. Horace Walpole, *Lettres*, ouv. cit.

son Tircis et qu'elle est bien aise d'en être débarrassée... » Quel est ce Tircis dont parle Walpole? Lauzun, le beau Lauzun qu'elle avait rencontré chez sa cousine de Coigny[1], qui n'était plus Lauzun mais le duc de Biron, le mari de cette triste duchesse[2]. Pour ce roué, qui ne laissait pas présager le brillant général des armées de la République, elle se montra assez longtemps une amante dévouée et fidèle. De Naples, elle lui écrivait en un pathos étrange, en contemplant la baie, la nuit, que la lune, dans ce pays enchanteur, est plus leur divinité qu'ailleurs; que « la mer semble être là exprès pour la réfléchir et l'adorer; à peine veut-elle être agitée, et on voit bien seulement quand elle gémit, que c'est uniquement l'amour qui l'agite ».

Mais revenons à la captivité de cette jeune écervelée qui, comme nous disions tout à l'heure, eut raison de ne point désespérer, puisque le 9 thermidor vint lui ouvrir les portes de sa geôle. Elle se hâta de profiter de sa liberté pour divorcer,

1. Du Bled, *Un amour platonique au XVIII^e siècle*, ouv. cit.
2. C'est à la sollicitation de la duchesse de Fleury que Lauzun écrivit ses Mémoires.

bien que ce pauvre duc de Fleury ne la gênât guère, et elle épousa sans plus tarder M. de Montrond [1], qu'elle avait connu en prison, et qui, avec sa grâce et son esprit d'homme à bonnes fortunes, avait fait sa conquête. Tous deux alors, comme deux tourtereaux, de quitter le monde assez mêlé de la société du Directoire, pour aller cacher leur bonheur dans la solitude. Hélas! ce bonheur fut de courte durée. La solitude ne leur réussit guère et ils revinrent à Paris. Nouveau divorce. Pauvre duc de Fleury! Pauvre Lauzun! Pauvre Montrond! Ce fut le tour de Garat. Celui-ci, elle ne l'épousa pas; mais comme elle répliqua à quelqu'un qui lui faisait observer que le divorce rend l'adultère inutile : « On ne peut pourtant pas les épouser tous [2]. » Mais passons-lui Garat. Comment avec ce cœur inflammable eut-elle pu résister à ce vainqueur universel? Elle n'essaya même pas. Mais, là encore, elle ne trouva pas le bonheur, puisque un beau jour ils se quittèrent. Elle voulut néanmoins rester fidèle à la famille, car

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 206 et suiv., ouv. cit.

2. Du Bled, *Un amour platonique au XVIII^e siècle*, ouv. cit.

des bras de notre chanteur elle passa dans ceux de son frère Maltia [1], membre du Tribunat. Ce dernier, un peu plus jeune que Pierre Garat, délaissa pour sa nouvelle conquête la spirituelle marquise de Condorcet, avec laquelle il avait pourtant échangé les serments les plus solennels, les lettres les plus passionnées. Celle-ci prit d'ailleurs fort philosophiquement son parti de l'abandon de l'infidèle. Mais revenons à cette volage duchesse de Fleury, c'est-à-dire à madame de Montrond, que Maltia Garat traita par trop cavalièrement, et qu'il rendit même très malheureuse, paraît-il, mais peut-être est-ce là une calomnie. Faut-il maintenant, en historien fidèle, reprendre notre litanie et ajouter que, en 1813, elle s'éprit d'Etienne de Jouy, l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, et dire : Pauvre Garat! Pauvre Maltia Garat! non, ma foi, car il y avait déjà

1. Maltia Garat, pour nous ne savons quelle raison, avait changé son prénom de Maltia en celui de Mailla, dont il avait fait une adjonction à son nom de famille. Il est désigné comme membre du Tribunat sous le nom de Mailla-Garat. Ses amis, madame de Condorcet entre autres, ne l'appellent jamais que Mailla et même Mail. — Voir A. Guillois, *La marquise de Condorcet*, 1 vol. in-8. P. Ollendorff, édit., Paris, 1897, p. 192 et suiv. — Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. I, p. 176, ouv. cit.

beau temps qu'ils étaient oubliés et qu'eux-mêmes avaient oublié. Bref la pauvrette ne trouva le calme et la tranquillité à la place de ce bonheur qui la fuyait, qu'à la Restauration qui lui ramena son père, auprès duquel elle alla se réfugier, et qu'elle soigna jusqu'à sa mort, avec une abnégation et un dévouement dignes de son cœur. Elle s'éteignit le 11 janvier 1820 à l'âge de quarante-neuf ans, quittant sans regret un monde devenu pour elle chaque jour plus sérieux et plus triste.

C'est elle qui, un jour, à une réception des Tuileries, à cette grossière demande de l'Empereur : « Aimez-vous toujours les hommes? » fit cette fine réponse : « Oui, Sire, quand ils sont polis [1]. »

A la gracieuse duchesse de Fleury, succéda dans le cœur de Garat, plus à la mode que jamais, une autre grande dame, de lignée encore plus élevée, puisqu'elle appartenait à la famille de Savoie et était cousine du roi de Sardaigne. C'était la comtesse de Bellegarde, qui faisait partie du monde le plus aristocratique.

Cette nouvelle liaison de notre héros fut de

1. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. I, p. 176, ouv. cit.

plus longue durée que celles qui l'avaient précédée et persista plusieurs années; nous n'irons cependant pas jusqu'à affirmer que ce ne fut pas sans quelques passagères infidélités de sa part. D'abord soigneusement cachée, elle fut ensuite soupçonnée pour ne pas dire davantage, de bien du monde, d'autant plus facilement que la jeune femme eut deux enfants de Garat : un fils et une fille. La sœur de la comtesse de Bellegarde, Aurore de Bellegarde, qui vivait avec elle, malgré ses rapports avec Garat, avait fermé les yeux, et continué la vie commune.

Il faut convenir qu'en ce monde du Directoire, les mœurs n'avaient rien de sévère. Avec des modes comme celles d'alors, comment aurait-il pu d'ailleurs en être autrement? C'était le temps où dans les salons, mesdames Hainguerlot, Raguet, Tallien, de Canisy, montraient à tous les yeux leurs belles gorges, leurs bras marmoréens et leurs cuisses arrondies; où la belle madame Hamelin avait mis la chemise au rancart afin que sa robe moulât mieux ses formes [1] : « C'était un

1. H. Forneron, *Histoire générale des Émigrés*, t. II, p. 175, ouv. cit.

monde nouveau sans corset et sans jupon, qui laissait voir sous la transparence de la gaze la couleur des jarretières. » Le moment où par leurs vols éhontés les Ouvrard, Saint-Didier, Séguin et autres, firent ces fortunes fabuleuses dont le souvenir est encore vivace.

Des deux enfants de Garat et de madame de Bellegarde, l'aîné fut une fille, Marie-Aimée-Aurore, née le 27 messidor an X, qui fut déclarée à l'état civil de Paris comme fille naturelle de Pierre-Jean Garat, professeur au Conservatoire de musique et d'Adélaïde Victoire de Bellegarde. Trois ans après la mort de son père, en 1827, la fille de Garat épousa un jeune homme sans fortune, Paulin Soubiron, originaire comme les Garat, d'Ustaritz, où il était percepteur. Elle le suivit dans les Pyrénées; mais, habituée à Paris qu'elle n'avait jamais quitté, elle ne se fit que bien difficilement à la vie calme et tranquille de ce coin du pays basque.

N'avait-elle pas l'irrévérencieuse habitude de soutenir que par les chemins d'Ustaritz on ne rencontrait que des ânes! Avec de pareilles idées, son mari mort avant que sa veuve eût droit à

une retraite, elle revint à Paris sans que le voisinage de son oncle, l'ancien conventionnel, la retînt là-bas. Elle plaça alors sa dot, qui était tout ce qu'elle possédait, en une rente viagère qui lui procura un revenu de trois mille francs, avec lequel elle vécut. Elle n'avait pas d'enfants. Fort entichée de son nom de jeune fille, quitté par elle à regret, elle se hâta de l'ajouter à son nom de veuve, se faisant appeler madame Soubiron Garat de Bellegarde. Madame Soubiron fut liée avec tous les amis de son père, pour la mémoire duquel elle professait un véritable culte et en particulier avec Boïeldieu et sa famille qu'elle allait de temps à autre voir à Rouen ; avec Hortensius de Saint-Albin qui lui dédia une pièce de vers insérée dans les *Tablettes d'un rimeur* [1], et avec nombre d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici. Les dernières années de sa vie, elle habitait, boulevard Montmartre, un petit appartement des plus modestes, rempli des souvenirs de son père. Très

1. *Ah qu'il est mal de ne pas revenir!* romance, paroles de Hortensius de Saint-Albin; musique d'Auguste Panseron. Hortensius de Saint-Albin, *Tablettes d'un rimeur*, 1 vol. in-12, Poulet-Malassis, édit., Paris, 1862, p. 249.

âgée, elle fit une chute et, gravement blessée, elle fut transportée à la maison de santé Dubois. Pendant qu'on la soignait dans cet établissement hospitalier, ayant conservé les idées antireligieuses de mode dans sa jeunesse, elle mit à la porte de sa chambre l'aumônier de la maison qui était venu lui faire une visite. Remise tant bien que mal de son accident, l'esprit sans doute affaibli par l'âge, elle alla vivre avec un des infirmiers qui l'avaient soignée, dans un petit logement d'une rue retirée dans lequel personne, ni parents, ni amis [1], ne purent avoir accès et où elle mourut, peu de temps après, en 1882.

Le second enfant de madame de Bellegarde et de Garat était un garçon qui ajouta au nom de son père celui de Chénoise, titre appartenant à la famille de Bellegarde. C'est sous ce nom de Garat de Chénoise qu'il fit partie des gardes du corps de Louis XVIII et de Charles X. Il donna sa démission en 1830 et mourut, jeune encore, quelques années plus tard, en 1837.

Les dames de Bellegarde vécurent dans l'inti-

1. M. Jubinal entre autres essaya alors de parvenir jusqu'à madame Soubiron, sans pouvoir y arriver.



mité de la plus haute société de leur temps, société à laquelle elles appartenaient du reste par leur origine. Pendant la durée du Directoire elles allèrent beaucoup dans le monde. Garat y était fort assidu de son côté. Aux réceptions de Talleyrand, Courtiade, le valet de chambre de l'ex-évêque d'Autun, accoutumé à voir entrer ensemble les dames de Bellegarde et Garat, les annonçait invariablement : « Mesdames de Bellegarde et M. Garat. » Arriva le moment de la séparation, l'instant où la chaîne, d'abord de fleurs, devint de fer et se rompit. Ces dames et Garat continuèrent à fréquenter le salon de l'homme d'État ; mais, bien entendu, arrivaient maintenant séparément. Malheureusement, le pauvre Courtiade ne put se faire à ce changement et, fidèle à ses anciennes habitudes, continua d'annoncer imperturbablement, comme devant : « Mesdames de Bellegarde et M. Garat [1]. »

Fort liées avec Talleyrand, mesdames de Bellegarde entretinrent avec lui une correspondance

1. *Le Monde illustré*, 15 février 1862.

des plus suivies, dont la lettre que voici du prince de Bénevent donnera une idée, en même temps qu'elle témoignera de l'estime qu'il professait pour les deux sœurs :

« Je vous remercie, chères amies, de toutes vos bontés pour tous les miens, qui vous ont bien plus gêné, bien plus fatigué que vous ne le dites. J'avais désiré qu'on fût avec vous, parce que je croyais à la puissance du bon exemple. C'est une bien bonne leçon que d'avoir sous les yeux deux personnes qui trouvent tant de bonheur dans la vie bienveillante qu'elles mènent; qui ne connaissent de sacrifices que des restrictions opposées au bien qu'elles voudraient faire; qui sont modérées dans leur goût, supérieures aux fantaisies, qui méprisent la dépense comme elles méprisent l'argent, qui ne se sont jamais aperçues des bornes de leur fortune que par le regret de ne pouvoir pas donner davantage. Vous êtes certainement fort spirituelles toutes deux; mais vous êtes surtout étonnantes par la quantité d'esprit que vous employez et, surtout, par la supériorité que vous exercez pour excuser

les défauts et pour relever les bonnes actions. Je vous ai souvent trouvé plus piquantes et plus ingénieuses dans vos dispositions favorables que la malignité de l'art dans ses insinuations. Il est une récompense pour les âmes douces et aimantes, c'est qu'elles sont aimées et, je vous assure que vous l'êtes bien; c'est du fond du cœur que je vous le dis [1].

» Le voyage au pont de Sains s'est à peu près bien passé. On y est, mais, comme ce n'est que depuis deux jours, on ne s'y marie pas encore. S'il y a un voyage de l'Empereur en Hollande, comme on le dit, j'irai avec madame de Laval-Narbonne et la duchesse de Courlande, ce serait fait à la fin de ce mois. Est-ce que vous n'y viendrez pas passer le mois d'octobre? Je vous y engage formellement. Êtes-vous toujours voyageant avec vos chevaux? Cela serait trop long. Venez dans votre petite calèche en poste, envoyez vos chevaux à Paris et, du pont de Sains, vous y viendrez pour l'hiver. Je vous manderai une autre

1. « C'étaient mesdames de Bellegarde, toutes deux connues par leur amitié fraternelle et la douceur et la bienveillance de leur commerce. » (Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 126, ouv. cit.)

nouvelle. Charlotte est arrivée du pont de Sains se portant à merveille. Adieu, chères amies. Je vous aime et vous embrasse bien tendrement.

» TALLEYRAND.

» J'ai oublié de vous dire que l'on avait payé à M. Le Noble l'argent que vous aviez bien voulu prêter à une voyageuse.

» Duché de Courlande, Silésie Prussienne, Wartemberg. »

Nous avons cru devoir insérer cette lettre en entier. Elle donne des renseignements trop intéressants sur mesdames de Bellegarde pour que nous ayons pu la laisser de côté. De plus, tout ce qui vient de cet énigmatique Talleyrand mérite une sérieuse attention.

Les dames de Bellegarde, vu leur origine et leurs fréquentations, n'eurent que des sentiments d'aversion pour Napoléon. Madame Vigée Le Brun rapporte [1] qu'en lisant un jour dans une gazette un bulletin de la Grande Armée pendant la retraite de Russie, dans lequel il était question de milliers de soldats que nous avions perdus et qui finissait

1. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. II, p. 224, ouv. cit.

ainsi : « L'Empereur ne s'est jamais mieux porté », ces dames jetèrent le journal au feu, d'indignation. La célèbre portraitiste raconte encore cette autre anecdote qui ne laisse pas d'être assez piquante. Lors d'un séjour qu'elle fit à Meudon entre 1801 et 1802, madame Vigée Le Brun reçut la visite de la duchesse de Fleury et de mesdames de Bellegarde, qui habitaient ensemble une maison dans les environs ; elles l'invitèrent à aller les voir, ce qu'elle se hâta de faire, heureuse d'un si agréable voisinage [1].

N'est-il pas curieux de voir réunies dans une si complète intimité, ces femmes qui se disputèrent le cœur de l'irrésistible Garat et ne serait-ce pas en allant voir madame de Fleury dans cette retraite, ou son frère chez madame de Fleury, qu'il connut madame de Bellegarde? Il ne faut pas oublier que c'est l'année suivante que naquit madame Soubiron.

1. Madame Vigée Le Brun, *Souvenirs*, t. II, p. 121, ouv. cit.

CHAPITRE XIV

Nouvelles amours de Garat. — Son inconstance. — Madame de Krüdener. — Son enfance. — Sa jeunesse. — Son portrait. — Madame de Krüdener dansant le pas du schall. — Madame de Staël prenant madame de Krüdener comme héroïne. — *Valérie*. — Madame de Krüdener à Paris. — Elle rencontre Garat. — Liaison de Garat et de madame de Krüdener. — Lettres de madame de Krüdener. — Dernières années de madame de Krüdener. — Garat et ses élèves. — Mademoiselle Duchamp. — Anecdotes. — Frivolité et coquetterie des femmes à la fin du XVIII[e] siècle. — Le mariage à la fin du XVIII[e] siècle. — Opinion de Galiani sur les femmes.

Garat passa à de nouvelles amours; car, il faut bien le reconnaître, chez lui, la fidélité et la persévérance ne semblent pas avoir été les qualités dominantes. Mais, à son époque, il fallait aller vite, en amour comme en tout, les événements se précipitaient trop rapidement pour permettre la constance. La carte de *Tendre* de Scudéry n'aurait point eu alors de raison d'être; la frivolité

mondaine de ces années fiévreuses empêchait de s'inquiéter d'un lendemain problématique.

Plein de vivacité, d'entrain et d'enjouement, aimable au possible, nullement capricieux quoiqu'on en ait dit, avec l'unique désir de rendre la souveraine de son cœur heureuse, Garat eût été un amant parfait, car il aimait avec la meilleure foi du monde si sa passion eût pu durer.

Parmi ses liaisons, il en est encore une sur laquelle nous pensons utile de nous étendre un peu; c'est celle qu'il entretint avec la future Egérie de l'Aigle blanc du Nord, le tsar Alexandre; cette Sainte-Thérèse moins la grâce, selon l'heureuse expression de Sainte-Beuve [1].

C'est une curieuse et énigmatique figure que cette Julie de Wietinghoff [2], née à Riga en 1766, fille d'un gouverneur de cette ville, mariée à quatorze ans avec le baron de Krüdener, ambassadeur de Russie à Berlin. En 1791, elle divorça bien

1. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, (*Causeries du lundi*), 3 vol. in-12, Garnier frères, édit., Paris 1881, t. III, p. 286.

2. Ch. Eynard, *Madame de Krüdener*, 2 vol. in-12, Cherbuliez et Cie, édit., Paris, 1849. — Marmier, *Madame de Krüdener*, Revue germanique, juillet 1833. — J. Turquan, *Une Illuminée au XIXe siècle*, ouv. cit. — *Biographie Michaud, Madame de Krüdener*, article Parisot.

qu'elle eût deux enfants. Fatalement elle devait rencontrer Garat, cette femme toute de sensibilité, de nerfs, d'élégance et d'imagination, chez laquelle le besoin d'aimer et de plaire était le grand but de la vie et primait tout; qui, des bras de son mari passa dans ceux de Suard [1], puis dans ceux de Gustave de son roman de *Valérie*, de son vrai nom Alexandre de Stakieff; des bras de celui-ci dans ceux de tant d'autres. Elle chercha longtemps son René, son Werther, son Saint-Preux avant de trouver l'illuminé Jung Stilling [2] qui lui ouvrit enfin le chemin du renoncement et de la charité.

1. S'il faut en croire les *Mémoires sur Suard*, publiés par Joseph Dominique Garat, madame de Krüdener, dans sa jeunesse, lors de sa liaison avec ce personnage, remerciait Dieu de le lui avoir donné pour amant.

2. Stilling (Jean-Henri-Jung, dit) né en 1770 à Grund (Nassau), mort en 1817, fut d'abord tailleur, puis maître d'école; mais, n'ayant pas réussi dans cette seconde profession, il revint à son premier métier qu'il quitta de nouveau pour se livrer au préceptorat. Il devint ensuite professeur d'économie politique à Lautern, puis à Marbourg et à Heidelberg et enfin conseiller aulique du grand-duc de Bade. Il s'occupa de maladies des yeux, devint fort habile oculiste et publia une *Méthode d'opérer la cataracte* (Marbourg, 1781). Imbu d'idées mystiques, il crut à des communications avec des esprits des mondes inconnus et sublunaires. On a de lui : *Scènes du règne des esprits*, Francfort, 1803; *Théorie de la connaissance des esprits*, 1808; *Apologie de la théorie des esprits*, 1808; puis de curieux *Mémoires* : *Jeunesse, adolescence, voyages et vie privée*

Jeune, belle, d'une grâce délicieuse, petite, blanche, blonde, « de ce blond cendré qui n'est qu'à Valérie » [1], avec des yeux d'un bleu glauque comme la mer de son pays; avec une voix tendre n'émettant jamais que des paroles de douceur, elle était la véritable Slave enlaçante et lascive. On se la figure aisément dans un salon grec ou

de Henri Stilling, Berlin, 1777-1779. Madame de Krüdener fut un des plus dévoués disciples de Stilling.

1. *Valérie*, ou *Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G.*, Paris, 2 vol. in-8, Giguet et Michaud imp., Paris, 1804. — Madame de Krüdener usa des procédés de réclame les plus étranges et les plus raffinés pour aider au succès de *Valérie*. A peine le livre eût-il paru que, plusieurs jours de suite, « elle courut les magasins de mode les plus en vogue pour demander, incognito, tantôt des écharpes, tantôt des chapeaux, des plumes, des guirlandes, des rubans *à la Valérie*. En voyant cette étrangère, belle encore et fort élégante, descendre de voiture d'un air si sûr de son fait pour demander les objets de fantaisie qu'elle inventait, les marchandes se sentaient saisies d'une bienveillance inexprimable et d'un désir si vif de la contenter qu'il fallait bien qu'on parvînt à s'entendre. Aussi n'était-elle pas trop difficile à reconnaître au premier abord ce qu'elle avait demandé. Et si de pauvres jeunes filles abasourdies de ces demandes insolites eurent un moment l'air décontenancé et nièrent l'existence des modes demandées, madame de Krüdener en leur souriant avec bonté, et les plaignant de ne pas connaître encore le roman de *Valérie* en eût bientôt fait des prosélytes zélées de son livre. Avec ses emplettes, elle se transportait dans un autre magasin, feignant d'y chercher ce qui n'avait jamais existé que dans son imagination. Grâce à ce manège, elle parvint à exciter dans le commerce une émulation si furieuse en l'honneur de *Valérie*, que pour huit jours au moins tout fut *à la Valérie...* » (Ch. Eynard, *madame de Krüdener*, t. I, p. 136 et suiv., ouv. cit.)

égyptien de la fin du Directoire ou du Consulat, esquissant le pas du schall qu'elle dansait comme pas une, en toilette de linon, avec ses blonds cheveux sur lesquels flottaient des guirlandes de tendres fleurs mauves — des nuances, rien que des nuances — attirant les regards à côté de mesdames Hainguerlot, Récamier, Hamelin et Canisy, qu'elle faisait un instant oublier. C'est elle qui servit de modèle à madame de Staël [1] qui nous la peint sous le nom de *Delphine* et nous la montre dansant ce même pas du schall qui ravissait tant nos pères. Il aurait fallu la voir alors rasant le sol, semblant pour ainsi dire suspendue entre ciel et terre. C'était bien elle, la Walkyrie des pays embrumés, des régions à demi sauvages dans lesquels elle était née et avait passé sa libre enfance. Elle est bien la fleur poétique et fatale de cette campagne de Kosse en Livonie, aux lacs sinueux ombragés de bouleaux frémissants, de sapins verts, de sorbiers dont les fruits piquent d'une note rouge ces paysages pâlis et décolorés. Rien ne faisait présager alors

1. Madame de Staël, *Delphine*.

la pythonisse inspirée; l'auréole mystique de la future thaumaturge était encore dans les brouillards lointains.

En 1802 madame de Krüdener vint à Paris habiter un bel appartement de la rue de Cléry. Sa réputation d'esprit et de beauté l'avait précédée, aussi Paris n'était-il point encore Ninive ou Babylone, mais la ville de toutes les élégances, de tous les plaisirs, de toutes les joies, la ville Lumière qui l'attirait comme la clarté attire la phalène. A peine installée, elle reçut beaucoup et son salon fut vite fréquenté par tout ce que Paris renfermait de marquant dans tous les genres. Garat, à l'apogée de sa réputation, s'y faisait fréquemment entendre. Cédant une fois de plus aux entraînements de son cœur, de ce cœur si souvent désabusé, elle se laissa captiver par les charmes de notre irrésistible vainqueur; avec lui, elle continua de chercher l'amour éternel, qui la fuyait [1] toujours, comme elle l'avait cherché avec tant d'autres; avec ceux que nous avons déjà nommés, avec A. de Stakieff; avec le comte de Frégeville,

1. Ch. Eynard, *Madame de Krüdener*, t. I, p. 113 et suiv., ouv. cit.

devenu plus tard général; avec le docteur Gay; avec le pasteur Fontaine, ou son frère. Madame de Krüdener venait de perdre son mari, avec lequel, dans les derniers temps, avait eu lieu un rapprochement, et comptait bien trente-sept ans sonnés. Elle n'était donc plus de la première jeunesse. Mais, si ce n'était plus alors la frêle jeune femme à peine sortie de l'adolescence, sa taille était toujours svelte et gracieuse, ses yeux, ses grands yeux glauques habitués à se mirer dans les eaux des mers septentrionales n'avaient rien perdu de leur attirance magnétique et le temps avait respecté sa blonde et opulente chevelure.

Cette liaison avec Garat, traversée de bien des amertumes et de bien des douleurs, ne lui procura que des chagrins. Ce nouveau lien, bientôt dénoué, ne lui laissa que d'amers regrets. « Un abattement, une mélancolie, qui est bien avant dans mon âme, m'oppresse et est toujours ma compagne dans les visites que je reçois », écrit-elle à ce propos, à son amie madame Armand. « Si nous étions des anges, nous serions mal jugées. » « ... Vous me félicitez d'être dans des régions supérieures; non, mon amie, je n'y suis pas. En

vain, je voudrais revenir au calme, m'éloigner de tout ce qui trouble l'âme et me contenter de tant de biens que je sais apprécier. » « ... Les plaisirs me répugnent. » « ... Je sens couler mes larmes. » « ... Je ne suis plus aimée... » Enfin, voilà le grand mot lâché! « Plaignons et ne condamnons pas les âmes ardentes, faites pour aimer, qui s'agitent et ne trouvent de bonheur que dans ce sentiment de l'amour, ne les condamnons pas si elles succombent... » « Voici plusieurs mois que je suis à Paris, je me suis amusée souvent, mais j'y ai eu bien des chagrins... J'y ai eu des succès... » [1] — c'est toujours une consolation.

Le besoin de paraître [2] qui lui faisait faire demander à madame Récamier de venir, la moins belle qu'elle pourrait, à une soirée où elle devait aller elle-même, pour ne pas être éclipsée par son impeccable beauté, voilà à côté du besoin d'aimer la seconde passion de cette femme étrange qui avouait naïvement s'être peinte dans *Valérie* et

1. Ch. Eynard, *madame de Krüdener*, t. I, p. 114 et suiv., ouv. cit.

2. Madame de Krüdener se montrait jalouse de toutes les supériorités. Voici un passage d'une lettre de Benjamin Constant à madame Récamier qui le prouve tout en pouvant, à la

parlait avec une étrange inconscience des victimes que son esprit et sa beauté avaient faites, ajoutant complaisamment : « Il y en a encore un, à Lausanne, qui n'est pas mort, mais il ne peut aller loin [1]. » Pour Garat, il n'en mourut pas et alla assez loin, même après la brouille suscitée par lui d'ailleurs. Fatigué des continuelles épîtres de madame de Krüdener et décidé à rompre, ne lui écrivit-il point un jour : « Tout cela serait très bon dans un roman, mais dans la réalité, c'est beaucoup trop long et beaucoup trop romanesque; ne m'envoyez donc plus vos manuscrits : faites les imprimer, et j'en accepterai volontiers la dédicace [2]. »

Laissons maintenant de côté l'illuminée de demain qui allait bientôt s'insinuer, pour préluder à son existence de mysticisme, dans l'intimité de

rigueur, être considéré comme un hommage rendu à la resplendissante beauté de cette dernière. « Je m'acquitte avec un peu d'embarras d'une commission que madame de Krüdener vient de me donner. Elle vous supplie de venir le moins belle que vous pourrez. Elle dit que vous éblouissez tout le monde, et que, par là, toutes les âmes sont troublées et toutes les attentions impossibles. » Sept. 1815, *Lettres de Benjamin Constant à madame Récamier*, publiées par l'auteur des *Souvenirs de madame Récamier*, 1 vol. in-8, Calmann Lévy, édit., Paris, 1881.

1. Ch. Eynard, *Madame de Krüdener*, ouv. cit.

2. J. Turquan, *Une illuminée au XIX^e siècle*, p. 121, ouv. cit.

la reine Louise de Prusse, avant de prendre cet étrange ascendant sur le tsar Alexandre ; puis qui, plus tard, chassée d'Allemagne, de Prusse, de Suisse, alla mourir misérablement sur les bords de la mer Noire à Karasou-Bazar, en 1824, regardée par les uns comme une martyre et un prophète ; par les autres, comme une folle et une aventurière[1].

Paix soit à ses restes. Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.

Et Garat vola à d'autres amours.

Comme professeur au Conservatoire, il eut affaire à de trop charmantes jeunes filles pour qu'il ne s'amourachât pas de nombre d'entre elles, surtout l'âge venant. C'était fatal. Toujours irrésistible, il se fit adorer des plus jolies, des plus jeunes ; mais lui ne l'était plus et ces demoiselles « firent couler la frégate », selon l'expression si pittoresque de Sainte-Beuve.

Une des plus charmantes et des mieux douées d'entre ses élèves, mademoiselle Duchamp[2], qui

1. Sainte-Beuve, *Portraits de femmes* (*Causeries du lundi*), 1 vol. in-12, Garnier frères, édit., Paris, 1881, p. 382.

2. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, ouv. cit.

interprétait Gluck d'une façon remarquable, devint alors la compagne de son professeur. Par admiration, par reconnaissance pour celui qu'elle considérait comme une sorte de dieu, cette enfant avait tout sacrifié : son indépendance, sa réputation, son talent, son avenir. Elle avait une belle voix grave, ce qui la fit surnommer par lui mademoiselle Contralto. Toujours et avant tout épris de son art, Garat ne lui laissait pas un instant de repos, la faisant vocaliser sans trêve ni merci. Jaloux à l'excès, il ne lui laissait pas un instant de liberté, ne lui permettant de sortir que bien rarement, affublée comme une femme de chambre et montée sur de hauts patins de fer qui mettaient le talon de ses bottines à quelques centimètres au-dessus du sol.

Malgré son dévouement de tous les instants, Garat arriva jusqu'à maltraiter cette malheureuse qui souffrit longtemps sans se plaindre. Un ami, témoin de ce martyr, voulut y porter remède et en fit des reproches à l'inhumain qui, après un moment d'hésitation et de silence, lui dit tout bas : « Elle devient sourde et chante faux. »

Après cela, il se croyait disculpé. Il finit par l'épouser, dit-on [1]. C'est possible, mais nous n'oserions l'affirmer. En le faisant, il n'aurait toujours fait qu'accomplir un devoir. L'infortunée le pleura longtemps et porta son deuil. Elle était sans doute de celles qui s'attachent plus étroitement par la douleur que par le plaisir.

Ne nous étonnons pas outre mesure de la frivolité et de la coquetterie que décèlent toutes ces âmes de femmes, dont nous venons de narrer les aventures. Elles furent coupables, sans doute, mais la responsabilité de leur conduite est avant tout imputable aux temps de trouble et de désarroi général dans lesquels elles vécurent. Bien rares sont les femmes de la haute société qui aient pu les traverser sans y laisser quelque chose de leur bonne réputation. La morale publique était tombée bien bas, et, à l'exemple des hommes, les femmes cédèrent à l'universelle corruption. Ne les jugeons pas d'après nos idées actuelles. L'irrespect des hommes à l'égard des femmes à

1. D'après Jal, *Dictionnnaire critique de biographie et d'histoire*, Garat épousa mademoiselle Duchamp; ce mariage nié par la famille Garat est loin d'être certain.

cette époque, les exemples si nombreux de ménages auxquels l'habitude servait de contrat, les séductions sans nombre rencontrées à chaque pas dans la vie, les coutumes, les mœurs, tout était fait pour les conduire à la chute. A la fin du XVIII^e^ siècle, au commencement du nôtre, le mariage ne consiste pour ainsi dire plus qu'en une simple formalité sans importance qui n'engage ni la constance, ni la fidélité des contractants, qui auraient d'ailleurs été considérées comme une ridicule faiblesse digne tout au plus de gens de bas étage. Les époux trompés n'y mettaient de leur côté pas tant de façons et acceptaient leur sort avec philosophie, pour ne pas dire avec désinvolture. C'était bien l'époque absolue de l'étourdissement et de la dissipation conduisant fatalement à une sorte de rétrécissement du cœur; surtout pour les femmes qui n'aimaient plus qu'avec la tête, comme l'avait fort justement dit Galiani, quand la vanité n'entrait pas pour la plus grande part dans leurs liaisons.

CHAPITRE XV

La Restauration. — Attachement de Garat aux Bourbons. — Le Conservatoire en 1818. — Garat envoyé en mission dans le Midi pour y recruter des sujets propres aux emplois du chant. — Garat professeur de la classe des études du chant au Conservatoire. — Qualités de Garat comme professeur. — Ses procédés d'enseignement. — Principaux élèves de Garat; élèves hommes : Ponchard, Levasseur, Despéramons, Roland, Nourrit; Élèves femmes : mesdames Duret, Boulanger, Rigaud, Philis, Branchu, Duchamp, Hymn, Barbier-Walbonne. — Traditions de l'enseignement de Garat. — Garat chez le peintre Gérard. — Sambat. — Agiathis Sambat. — Garat chez Kalbrenner. — Vieillesse de Garat. — Anecdotes. — Garat et Jal. — Les bottes jaunes. — Costume de Garat dans sa vieillesse. — *Le bibliomane* de Ch. Nodier. — Rêves d'antan de Garat. — Dernière maladie de Garat. — Son neveu E. Lubbert. — Paroles de Garat quelques jours avant sa mort. — Mort de Garat. — Ses obsèques au Père-Lachaise. — Cherubini à l'enterrement de Garat. — Cérémonie en l'honneur de Garat à l'Opéra.

Assez mal vu tout le temps de l'Empire, comme on a pu le constater, malgré la haute situation de son oncle qui ne put ou ne sut empêcher la suppression de son traitement de professeur au

Conservatoire, Garat vit la chute de Napoléon sans regret et la restauration de Louis XVIII avec un vif plaisir. Il avait trop aimé les Bourbons, il était trop resté fidèle au souvenir de l'infortunée Marie-Antoinette pour qu'il pût en être autrement. Tous ceux qui rentraient à la suite du nouveau souverain n'étaient-ils pas d'anciens amis, des connaissances tout au moins? Ce fut pour lui une vraie satisfaction de se retrouver avec eux après de si longues et si douloureuses années de séparation.

Un des premiers actes du nouveau gouvernement fut de rendre à Garat son traitement de professeur au Conservatoire où il continuait d'enseigner sans émoluments, comme on le sait. Il était alors professeur de perfectionnement et le demeura jusqu'en 1818[1]. En 1808, des changements et des remaniements avaient été apportés au règlement de cet établissement et de nouveaux professeurs avaient été adjoints aux anciens pour l'enseignement du chant : ce furent Richer, Guichard et l'honnête et doux Gérard qui eut quelque temps dans sa classe le jeune frère de Garat,

1. Lassabathie, *Histoire du Conservatoire de musique et de déclamation*, ouv. cit.

Fabry Garat, dont il sera question tout à l'heure.

En 1817[1], le comte de Pradel, directeur général de la Maison du Roi, chargea Garat de parcourir les provinces du Midi pour y recruter des sujets propres aux différents emplois du chant. Revenu à Paris, après s'être acquitté au mieux de sa mission, Garat changea son titre de professeur de perfectionnement en celui de professeur de musique vocale — classe des études de l'opéra, — qu'il conserva jusqu'à sa mort. Gérard et Pinchard furent alors chargés de préparer les élèves au chant et à la vocalisation. Plantade et Lays — ce dernier n'était en réalité qu'un fort médiocre professeur — enseignèrent, comme Garat, le chant perfectionné, tandis que Lainé, imbu des principes de l'ancienne école, pour laquelle le chant consistait surtout en cris violents, resta titulaire de la classe de déclamation lyrique[2].

En qualité de professeur, Garat rendit au

1. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.
2. Lassabathie, *Histoire du Conservatoire de musique et de déclamation*, ouv. cit.

Conservatoire des services inappréciables. Ce fut un maître incomparable, poussant l'amour de son art jusqu'aux dernières limites, doué d'un instinct qui ne le trompait jamais, d'une chaleur entraînante, de la faculté si rare de communiquer aux autres ses propres sensations. Il sut, comme personne ne l'a fait avant lui ni depuis, exciter l'émulation de ses élèves, leur faire comprendre et saisir toute la beauté et toute l'importance de la musique qu'il leur faisait interpréter. Il avait une manière à lui, des plus originales, d'enseigner à un élève la façon de chanter un air. Il se gardait bien de lui lire la musique, mais il lui demandait d'abord de dire le morceau qu'il avait à étudier et l'écoutait attentivement. Sans interrompre, ni faire la moindre observation, il le lui faisait répéter; puis se mettait à le chanter à son tour, en en détaillant toutes les finesses et toutes les délicatesses, accentuant le style, appuyant aux bons endroits, lui donnant en un mot, la vie. L'élève, qui jusqu'alors n'avait le plus souvent fait qu'ânonner, comprenait et, électrisé par ce qu'il venait

1. Fétis, *Biographie générale des musiciens*, ouv. cit.

d'entendre, disait cette fois son air d'une façon plus correcte [1].

Garat attachait une grande importance à l'art, fort négligé avant lui, de respirer à propos, de modérer les éclats de la voix, d'en adoucir les aspérités, de lier les sons au fond de la gorge, au lieu de les frapper violemment et de les marteler comme c'était trop l'habitude alors. Il tenait d'une façon toute particulière à l'articulation et à la prononciation qu'il voulait irréprochables, prêchant sans cesse la simplicité, ce qui pourra quelque peu étonner, n'admettant guère les fioritures et les ornements étrangers, soutenant avec raison qu'ils défigurent le morceau qu'il s'agit d'interpréter. Il avait l'habitude de comparer les longs et insipides traits dont on surchargeait la musique légère de son temps, à une broderie faite avec une corde à puits sur une toile d'araignée [2]. Dans son enseignement, d'une conception très élevée, il considérait que le but du chant, cette partie si délicate de ce tout qui forme l'art musi-

1. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.
2. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, ouv. cit.

cal, consistait à chercher à atteindre l'expression des sentiments de l'âme humaine dans un moment et dans une situation données. Pour lui, le chanteur, comme le poète qui assemble des mots et des bouts de phrases, comme le peintre qui dessine des lignes et pose des tons sur la toile, doit uniquement considérer les sons qu'il émet comme un moyen de réaliser une idée; ces divers éléments dont il fait usage n'ayant par eux-mêmes aucune valeur propre, n'en acquérant une que par l'impression qu'ils suggèrent et la sensation qu'ils produisent. Il enseignait que les plus beaux effets de l'art musical ne tiennent fort ordinairement qu'à des artifices et à des habiletés d'exécution; qu'un accord placé à un endroit plutôt qu'à un autre peut complètement changer le caractère de tout un morceau.

Il avait l'habitude de répéter à ses élèves que c'est par la fréquentation des bons chanteurs que l'on se perfectionne; que c'était à ses longs entretiens avec les modèles les plus parfaits du temps de sa jeunesse, avec les théoriciens les plus célèbres d'alors, qu'il devait d'être devenu ce qu'il était. Il ajoutait qu'il fallait sans cesse médi-

ter et raisonner sur le chant, sujet inépuisable, sur lequel il y a toujours à dire, à apprendre, à acquérir et à glaner.

Comme il avait l'esprit très littéraire et très cultivé, qu'il parlait facilement et bien, ses élèves l'écoutaient volontiers. Ses leçons étaient émaillées d'anecdotes dites par lui avec sa verve méridionale, et mimées en même temps, ce qui en augmentait considérablement l'intérêt.

Très partisan des savantes et sages innovations introduites dans l'opéra et l'opéra-comique par Cherubini, Méhul, Lesueur, Boïeldieu et Catel, — auquel, entre parenthèses, il avait rapporté de ses montagnes le délicieux air basque qui sert de motif principal à l'ouverture de l'*Auberge de Bagnères* [1], — il les seconda de son mieux par son enseignement qui leur préparait des chanteurs de choix. La partie faible de cet enseignement était, il faut le reconnaître, le côté technique qui lui faisait, comme on le sait, en grande partie défaut. A quels résultats ne serait-il pas arrivé s'il avait eu une éducation musicale plus complète!

1. *L'Auberge de Bagnères*, de Catel, fut représentée pour la première fois en 1807.

Malgré cette lacune, Garat forma une suite d'élèves des plus remarquables qui prouvèrent la supériorité de son enseignement et en transportèrent la tradition au théâtre. Citons les principaux de ceux dont les noms méritent d'échapper à l'oubli.

Parmi les hommes :

Ponchard, cet habile chanteur, plus tard professeur de vocalisation au Conservatoire qui, non seulement fut l'élève préféré, mais aussi l'ami de son maître; Levasseur, l'inséparable de Ponchard, également professeur à son tour au Conservatoire, une des plus belles basses profondes que nous ayons eues; Desperamons, à la voix entraînante, à la fois violoniste, chanteur, professeur et compositeur; Derivis, basse-taille sonore qui n'a que trop tard suivi les conseils de Garat, et ne put jamais par conséquent assouplir son puissant organe; Roland; Nourrit, le père d'Adolphe Nourrit, dont la voix très étendue était des plus puissantes, mais qui, modeste à l'excès et non moins indolent, manquait de cette fougue et de cette chaleur nécessaires au théâtre. Sa froideur dramatique faisait le désespoir de son maître.

Nous avons déjà dit la façon dont il l'interpella un jour chez madame Junot où il l'avait amené chanter. Voici une seconde anecdote le concernant encore : un soir que Nourrit interprétait pour la première fois à l'Opéra le rôle d'*Orphée*, Garat, qui était venu l'entendre, courut le féliciter après la chute du rideau : « Après un tel succès, lui dit-il, vous pouvez prétendre à tout. — Je suis charmé de vous avoir satisfait, répondit placidement Nourrit, et je vous remercie des encouragements que vous voulez bien me donner, mais je n'ai pas d'ambition. — Tu n'as pas d'ambition, malheureux! s'exclame Garat furieux, mais, que viens-tu faire ici? »

Arrivons aux élèves femmes de notre professeur et notons parmi celles-ci :

Madame Duret, Anne-Cécile Dorlise, fille de madame Saint-Aubin, actrice de l'ancien Opéra-Comique, pour laquelle Nicolo écrivit le *Billet de loterie* et *Jeannot et Colin*; madame Marie-Julie Halligner, connue sous le nom de madame Boulanger, d'abord élève de Plantade, excellente soubrette, à la voix brillante et facile, actrice pleine de gaieté et de sensibilité, tout particulièrement

exquise dans *les Rendez-Vous bourgeois* et dans *Aline, reine de Golconde* [1]; mademoiselle Pallar ou Palliard, devenue madame Rigaud, qui fit les délices de l'Opéra-Comique, dans le rôle d'*Inez*, de *l'Alcade de la Véga*, par la rare élégance de son chant; mademoiselle Philis, attachée aussi à l'Opéra-Comique, fille d'un professeur de guitare de Bordeaux, dont la sœur devint la seconde femme de Boïeldieu; mademoiselle Chevalier de Lavit qui, pour son malheur, épousa le danseur Branchu qui devint fou. Sa voix puissante et merveilleusement timbrée soulevait d'unanimes applaudissements quand elle interprétait *la Vestale*; elle était tout aussi remarquable dans *Didon* et dans *les Danaïdes* [2]; mademoiselle Duchamp enfin, dont Garat devint éperdument amoureux comme nous l'avons vu; sa voix de contralto était des plus puissantes, mais elle la perdit de bonne heure et, pour comble de malheur, elle devint sourde. Citons encore madame Albert Hymn

1. *Les Rendez-vous bourgeois* de Nicolo furent représentés pour la première fois en 1807. *Aline, reine de Golconde*, de H. Berton, en 1803.

2. *La Vestale*, de Spontini fut représentée pour la première fois en 1807; *Didon*, de Piccini en 1783; *Les Danaïdes* de Salieri, en 1784.

et madame Barbier-Walbonne qui avait dû chanter avec son maître à cette fameuse soirée du 9 nivôse dont nous avons dit les émouvantes péripéties [1].

Que reste-t-il aujourd'hui de l'enseignement de Garat? Peu de chose, presque rien, mais peut-il en être autrement? Quelques traditions qui ont fait époque et demeurent comme des principes, qui vont malheureusement petit à petit se perdant et se dénaturant. Et cependant, ce sont ces principes, laissés par lui, qui sont l'honneur et l'espoir de notre école de chant.

La vieillesse vint de bonne heure pour Garat, et, avec elle, son ordinaire cortège de souffrances, d'infirmités et de douleurs. Dans les dernières années de sa vie il ne sortait presque plus. Il faisait cependant une exception pour le peintre Gérard qu'il avait connu à l'époque du Directoire. Gérard, que Louis XVIII venait de nommer baron, réunissait chez lui une société d'élite composée de tout ce que Paris renfermait d'hommes distingués dans la politique, les lettres, les

1. Lassabathie, *Histoire du Conservatoire de musique et de déclamation*, ouv. cit.

sciences et les arts. C'est dans son atelier que Garat rencontra un peintre miniaturiste appelé Sambat[1], totalement oublié aujourd'hui, qui avait joui d'une certaine vogue pendant l'époque révolutionnaire. Ardent partisan des idées du jour, Sambat, qui avait siégé en qualité de juré au Tribunal révolutionnaire, ne voulut jamais admettre d'autre calendrier que le calendrier républicain; aussi l'année 1826, où il mourut, était-elle restée pour lui l'an XXXIV de la République une et indivisible? La fille de cet enragé montagnard, Agiathis, de son prénom choisi bien entendu par son père, et qui épousa plus tard le fils de Fabre d'Églantine, fut élève de Gérard. Elle exécuta un certain nombre de miniatures, entre autres celle de Garat, qu'elle peignit, sans aucun doute, dans les dernières années de la vie du musicien. Le portrait fut payé au peintre six cents livres. Qu'est-il devenu? nous ne le savons pas. Parmi les principales miniatures de mademoiselle Sambat, il convient de citer les portraits du prince Joseph, de la duchesse d'Abrantès, du

1. Guiffrey, *Sambat et sa fille Agiathis Sambat.* (*L'Art*, 1er octobre 1894.)

maréchal Soult, d'un gentilhomme béarnais, M. de Mosquitos, d'un M. Blanc, etc.

Plus épris de son art que jamais, Garat aimait, quand son état de santé le lui permettait, à se retrouver avec des artistes; aussi allait-il encore de temps à autre passer quelques heures chez son vieux camarade le violoniste Kalbrenner[1]. Quoique âgé de plus de cinquante ans, il chantait de temps en temps, dans ce salon ami, tout en se faisant passablement prier avant de s'y décider, alléguant par coquetterie son âge, ce qui n'était, hélas! que trop juste. Il excitait toujours l'enthousiasme et l'admiration, mais c'était un enthousiasme rétrospectif, une admiration de souvenir. Il était loin, bien loin de ce qu'il avait été jadis. La justesse de l'oreille et le sentiment de la mesure qu'il possédait à un point qu'il est difficile d'exprimer, lui tenaient lieu de la voix qui s'éteignait. Quand elle eut tout à fait disparu, ce fut pour lui un désastre, car il était toujours avide de louanges. Aussi, le souvenir de ses extraor-

1. Comtesse de Bassanville, *Les salons d'autrefois*, 3 vol. in-12, Broussais, édit., 4, rue Dupuytren, Paris, 1862-64, t. I, p. 284.

dinaires triomphes passés, au lieu de charmer sa vieillesse, était au contraire pour lui un tourment et un chagrin de tous les instants. Il ne pouvait se décider à survivre à ses succès. Par tous les moyens possibles, il cherchait à se faire illusion et continuait à s'occuper de musique, comme en témoigne sa réponse à un ami qui le questionnait à cet égard et lui demandait s'il essayait encore de chanter quelquefois : « Non, répliqua-t-il, cela m'est impossible, mais ma mémoire chante en silence et je n'ai jamais mieux chanté [1]. »

Le chagrin que lui causa son irrémédiable décadence l'assombrit et le rendit quelque peu misanthrope et morose. Eut-il le pressentiment de sa fin, fut-ce plutôt l'inquiétude de se voir vieillir et décliner petit à petit, qui lui fit répondre à un autre ami qui lui annonçait son prochain voyage dans le midi de la France : « Et moi aussi, je vais partir pour un voyage, mais bien long, bien long [2]... »

Tout d'un coup, sans transition, Garat était

1. *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*, ouv. cit.)
2. *Biographie Michaud*, Supplément.

passé de l'apparence d'un jeune homme à celle d'un vieillard arrivé au terme de sa carrière. Après avoir lutté autant qu'il le lui avait été possible, il avait bien fallu se rendre et paraître ce qu'il était en réalité, un vieillard[1]. Il marchait lentement et difficilement, d'un pas mou et incertain. Malgré cet état de décrépitude et de délabrement, exaspéré de ne pas être remarqué, de passer inaperçu, quand il eut toujours souhaité, comme dans les beaux temps de sa gloire, entendre de toutes parts dire autour de lui : « Voilà Garat! le voilà! » rappelant ce qu'il lui restait de cette verve méridionale et de cette vivacité gasconne qui avaient été pour beaucoup dans ses triomphes d'antan, il essayait d'attirer l'attention sur lui par les moyens les plus extraordinaires et les plus mesquins : l'étrangeté de sa tournure, la stupéfiante couleur de ses vêtements.

Voici une anecdote qui en dit long à cet égard. Dans une de ses dernières sorties, l'année qui précéda sa mort, il se promenait par une belle matinée de printemps avec Jal l'histo-

1. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, ouv. cit.

riographe de la marine, sur le boulevard Montmartre, près du théâtre des Variétés. Ils y firent la rencontre d'Habeneck et de Kreutzer, tous deux vieux amis de Garat. La conversation sans entrain languit et tomba, Garat n'y prêtant aucune attention et cessant même à un moment donné d'y prendre part. Habeneck et Kreutzer continuèrent leur chemin laissant Jal et Garat seuls, ce dernier tombé dans une profonde rêverie et les yeux obstinément fixés à terre.

Mais laissons la parole à Jal : « Quand nous fûmes seuls, je secouai mon compagnon en lui disant : — Je vous quitte aussi, moi, si vous ne me dites ce que vous avez; êtes-vous malade? voulez-vous que je vous reconduise chez vous? vous avez l'air inquiet, qui vous tourmente? Avez-vous quelque chagrin? dites ce qui vous attriste. » Il releva alors la tête et, du doigt me montrant la foule des passants : « Les ingrats, il y a vingt ans, ils n'auraient pas passé près de moi sans remarquer que j'ai des bottes jaunes, les ingrats[1] ! »

1. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, ouv. cit.

Cette apostrophe nous fournit l'occasion de décrire le costume porté ce jour-là par Garat et qui ne manquait pas de pittoresque. Il consistait en un habit vert sous une redingote de drap marron, en un pantalon de panne rouge de l'espèce de ceux des jockeys d'alors, recouvert de hautes bottes molles de cuir jaune. Son allure et son aspect sous cet accoutrement étaient des plus hétéroclites, avec son chapeau rejeté en arrière sur le crâne, laissant voir son visage irrégulier aux gros yeux à demi fermés, au nez court et retroussé, à la bouche aux lèvres épaisses et entr'ouvertes. Que l'on était loin de l'époque où, arbitre souverain de la mode, il imposait son tyrannique empire à la jeunesse dorée du Directoire!

La littérature de la Restauration porte l'empreinte de l'étrange pouvoir de cet autre Brummel sur ses contemporains. Ouvrons *le Bibliomane*, cette charmante nouvelle de Charles Nodier[1], nous y lirons à propos du principal personnage du récit qu'il « est le premier qui eût noué sa

1. Ch. Nodier, *Contes de la veillée*, 1 vol. in-12, Charpentier, édit., Paris, 1860, p. 268.

cravate à gauche, malgré l'autorité de Garat qui la nouait à droite et en dépit du vulgaire qui s'obstine encore aujourd'hui à la nouer au milieu ». Mais ces temps étaient évanouis. Morose et désillusionné, Garat s'acheminait lentement et douloureusement vers la mort. Les visiteurs, qui se succédaient jadis si nombreux chez lui, se firent de plus en plus rares, et, presque solitaire, harcelé par les infirmités et la maladie qui envahit peu à peu son cerveau, à demi couché sur une bergère au coin de son feu, il se remémorait ses triomphes passés, ses illustres fréquentations; il se revoyait comme dans un songe à Trianon, à côté du clavecin de la Reine que tenait Salieri, se préparant à chanter un duo de Gluck ou de Mozart avec Marie-Antoinette, tandis que Kreutzer accordait son violon et que Piccini approchait son hautbois de ses lèvres; il se revoyait chez Tallien, chez Barras, chez madame Bonaparte, roucoulant *Bouton de rose*, et excitant l'enthousiasme que l'on sait. Il passait une sorte de revue funèbre de ces mondes si différents dont il avait été l'idole et le favori. Il songeait avec une inconcevable tristesse, lui, l'homme jadis accoutumé à jeter

l'argent par les fenêtres, dont une reine de France avait deux fois payé les dettes, à l'exiguïté de ses ressources qui le réduisait à un état voisin de la misère.

La maladie qui l'emporta consistait en un affaiblissement lent et progressif qui le mena doucement et sans secousses au terme de sa vie[1]. Il continua de recevoir quelques rares amis et parents jusqu'à ses derniers jours. Son frère Fabry et son neveu, Émile Lubbert, fils de sa sœur, lui tinrent particulièrement compagnie pendant les derniers mois. Tous deux lui parlaient de musique, la passion de sa vie, qu'ils appréciaient en connaisseurs et en dilettantes, lui rappelaient ses anciens triomphes, le questionnaient sur ses élèves qui tenaient les premiers rôles à l'Opéra et dans les autres théâtres de chant. La musique était toujours et resta jusqu'à son dernier souffle la maîtresse adorée de Garat, la seule qu'il n'ait pas abandonnée et à laquelle il soit toujours resté fidèle.

Quelques jours avant sa mort, un intime lui

1. *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*), ouv. cit. — Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.

demanda si, lorsqu'il était seul, il s'occupait encore de son art : « Toujours » fut sa réponse, et sur cette nouvelle demande s'il se rappelait les morceaux qui avaient fait sa gloire : « Mieux que jamais », répliqua-t-il [1]. Garat s'éteignit le 1er mars 1823 à trois heures du matin, sans agonie et sans souffrances, dans son domicile, 182, rue Montmartre [2]. Sa mort fut déclarée le lendemain 2 mars à la mairie de son arrondissement par son frère Fabry Garat, employé des Contributions indirectes, demeurant 23, rue de Lancry, et alors âgé de quarante-six ans.

Garat avait soixante ans ou, pour parler plus exactement, était dans sa soixantième année puisqu'il était né le 27 avril 1762.

Il fut inhumé au Père-Lachaise où l'on peut voir sa tombe non loin de celles de Grétry, de Méhul, de Duport, de Delille et de Ginguené.

Elle consiste en un monument de pierre, en forme de coffret, dominé au chevet par une stèle

1. *Notice sur Garat* (*Revue encyclopédique*), ouv. cit.
2. Les numéros des maisons des rues de Paris ont été changés depuis lors.

recouverte d'un fond de marbre blanc sur lequel se trouve gravée en creux, entre un bouquet sculpté et un bas-relief représentant une muse jouant de la harpe, l'inscription suivante :

GARAT

ET

SOUBIRAND [1] DE BELLEGARDE

La stèle est surmontée d'un buste en bronze de Garat.

Le jour des obsèques de Garat, le maussade et bourru Cherubini, qui y assistait, grommelait tout haut pendant que l'on descendait le corps dans l'escalier de la maison mortuaire : « Les invitations, elles avaient pourtant été faites pour midi... et il est midi et demie... mais.... j'aurais dû m'en méfier, perché! ce diable de Garat, il est si peu exact, que s'il dit qu'il se fera enterrer à

1. Madame Soubiron fut inhumée auprès de son père, comme le prouve l'inscription, Soubirand de Bellegarde, mal orthographié par un tailleur de pierre ignorant. Le buste de Garat ne fut modelé et placé sur son tombeau que bien des années après sa mort. — La sépulture de Garat se trouve située dans la 11e division du cimetière du Père-Lachaise et porte le numéro cadastral 298.

midi, il ne viendra pas avant quatre heures, vous verrez [1]. »

Quelques jours après la cérémonie funèbre, eut lieu à l'Opéra une solennité dans laquelle madame Rigaud [2], actrice de l'Opéra-Comique et une des meilleures élèves de Garat, chanta la romance de *Bélisaire*, interdite sous l'Empire. Cette mélodie simple et touchante, dite par cette voix si suave et si puissante à la fois, fit fondre le public en larmes. La chanteuse elle-même ne put résister à l'émotion générale, elle pleura comme tout le monde, et put à peine achever sa romance [3].

1. Comtesse de Bassanville, *Les salons d'autrefois*, t. III, p. 284, ouv. cit.

2. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, ouv. cit.

3. La même année parut un chœur à quatre voix avec accompagnement de piano, écrit par Bignan et dédié *Aux Mânes de Garat*. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.

CHAPITRE XVI

Frères et sœurs de Garat. — Maltia Garat, membre du Tribunat. — Distique à ce propos. — Maltia Garat et la marquise de Condorcet. — Maltia Garat, secrétaire général de la Préfecture de la Gironde. — Francisque Garat à l'armée de Sambre-et-Meuse. — Secrétaire de Joseph Garat ambassadeur à Naples. — Vérificateur des douanes. — Théodore Garat épouse Lubbert. — E. Lubbert. — Fabry Garat, volontaire à l'armée. — Son retour à Bordeaux. — Il étudie la musique sous la direction de Mengozzi et de Ferrari. — Il vient à Paris. — Fabry Garat élève au Conservatoire. — Il étudie sous la direction de son frère. — Similitude de voix de Pierre et Fabry Garat. — Fabry Garat, professeur de musique; chanteur; compositeur de romances. — *Fillette, si ton âme...* — Hortensius de Saint-Albin. — Fabry Garat employé au ministère des finances. — Fabry Garat dépossédé de son emploi, donne des concerts en province. — Il est réintégré dans les finances. — Fabry Garat dans les salons. — Au château de Plancy. — Fabry Garat au lit de mort de son frère. — Boutade de Garat au sujet de son frère Fabry. — Fabry Garat, percepteur à Vaugirard. — Anecdote sur Robespierre racontée par le chirurgien Soubervielle. — Le fils de Fabry Garat, sous-préfet.

Le décès de Garat fut déclaré, venons-nous de le dire, par un de ses frères, Fabry Garat. Garat eut trois frères et une sœur, tous nés comme lui

à Bordeaux, dont nous croyons utile de parler brièvement [1].

Le frère puîné de Garat, Maltia Garat [1], né en 1763, arrivé à Paris dans les premiers jours du Directoire, se lança dans la politique et y joua un certain rôle. Il fut nommé membre du Tribunat lors de la création de cette assemblée législative en 1790. Il avait alors trente-six ans. Parvint-il à cette situation grâce à la protection de son oncle, l'ancien ministre de la Convention, sénateur et comte de l'Empire plus tard? nous n'en savons rien, quoique le distique que voici l'assure :

Pourquoi ce petit homme est-il au Tribunat?
C'est que ce petit homme à son oncle au Sénat [2].

1. *Nouvelle biographie des contemporains*, par Arnauld : A. Jay, E. Jouy; Paris, librairie historique, 1822. — Ed. Féret, *Biographie bordelaise*, imprimerie G. Gounouilhou, Bordeaux. — Fétis, *Biographie générale des musiciens*, ouv. cit.

A monsieur Edouard Féret.

Il est d'autres Garat que votre livre nomme.
Citons le vieux Laurent, bon philosophe, en somme,
Maltia le tribun, oublié comme lui,
Et plusieurs ignorés, ce sont ceux d'aujourd'hui.

Docteur J. Garat, *Vieux péchés*, 1 vol. in-12, G. Gounouilhou, impr.-édit., Bordeaux, 1890.

2. *Nouvelle biographie des contemporains*, par Arnauld, A. Jay, E. Jouy, ouv. cit. — Ed. Féret, *Biographie bordelaise*, ouv. cit.

Toujours est-il que dans cette fonction, il se montra fort indépendant et fit partie de l'opposition, peu nombreuse en ce temps-là, ce qui était faire montre d'un véritable courage. Il s'éleva avec quelques rares collègues contre la loi concernant l'organisation des tribunaux spéciaux qu'il jugeait contraires à la Constitution et à la sûreté générale. Peut-être dut-il en partie son libéralisme à madame de Condorcet [1] avec laquelle il se lia vers cette époque et dans le cœur de laquelle il remplaça un prêtre défroqué nommé Baudelaire. Sa liaison avec cette femme remarquable fut, probablement, la raison initiale de son élimination du Tribunat lors du renouvellement de cette assemblée. Il en fut expulsé par le Premier Consul avec vingt autres tribuns parmi lesquels figurèrent Andrieux, Benjamin Constant, Marie-Joseph Chénier, Daunou, Desrenaudes, Ginguené, Isnard, Jacquemart, Laromiguière, Parent-Réal, Jean-Baptiste Say, etc. Napoléon n'oubliait pas que c'était

1. Le 25 floréal an IV (14 mai 1796), Maltia Garat et son oncle Dominique Joseph Garat servirent de témoins au mariage de Cabanis et de Félicité de Grouchy, sœur du maréchal marquis de Grouchy.

dans le salon de Maltia Garat[1], présidé par madame de Condorcet, que se réunissaient Cabanis, Benjamin Constant, Le Couteulx de Canteleu, Gallois, O'Connor, Tracy, Volney, qui faisaient à sa politique une opposition bien anodine cependant. Aussi avait-il virtuellement exclu Maltia Garat du Tribunat le jour où il avait répliqué à l'amiral Truquet qui défendait les idées républicaines devant lui : « Tout cela est bon à dire chez madame de Condorcet et chez Maltia Garat[2]. »

Maltia Garat, privé de sa situation au Tribunat, rentra dans la vie privée et trouva auprès de Daunou un emploi aux Archives, qu'il remplit pendant toute la durée de l'Empire[3]. Rentré dans sa ville natale, lors de la première Restauration, aux Cent Jours, il fut chargé des fonctions de secrétaire général de la préfecture de la Gironde. Il dut une seconde fois s'éloigner des affaires publiques au retour des Bourbons, et celle-ci, définitivement. Il mourut en 1837, à l'âge de soixante-quatorze ans.

1. Maltia Garat demeurait alors 2, rue de Matignon.
2. Comte Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, 1 vol. in-8, Paris, 1826, p. 34.
3. A. Guillois, *La marquise de Condorcet*, p. 196 et suiv., ouv. cit.

Le second frère de Garat, Francisque Garat, né en 1768, fut d'abord volontaire à l'armée de Sambre-et-Meuse; puis, son oncle, Dominique-Joseph Garat, ayant été nommé ambassadeur à Naples en 1797, l'emmena avec lui en qualité de secrétaire. A la rentrée de Joseph Garat en France, il quitta la diplomatie pour entrer dans l'administration des douanes. Il aimait la littérature et la cultivait. Lui aussi possédait une voix charmante et une diction musicale remarquable. Il mourut plus qu'octogénaire, vérificateur des douanes dans sa ville natale, à Bordeaux, en 1850.

Le quatrième enfant de Dominique Garat était une fille, Théodore, filleule de sa tante la supérieure du couvent de la Visitation de Bayonne, dont il a déjà été parlé à différentes reprises; elle épousa un M. Lubbert dont elle eut deux fils. Un de ces fils, M. E. Lubbert, habita Paris. Son goût pour la musique, goût de famille, le rapprocha peut-être plus qu'aucun des siens de son oncle, notre héros, avec lequel il entretint des relations continues, et qu'il assista pendant sa dernière maladie.

Le dernier frère de Garat, Fabry Garat [1], né

1. Ed. Féret, *Biographie bordelaise*, ouv. cit.

en 1775, fut un remarquable musicien, possédant une fort belle voix de ténor rappelant beaucoup celle de son frère aîné. Malheureusement, il ne put, dans sa jeunesse, à l'époque où l'organe a toute sa flexibilité, se livrer à des études musicales suivies. A ce moment tout le monde était soldat et il le fut comme tout le monde. Ce ne fut qu'après sa libération du service militaire, et son retour à Bordeaux, en 1800, à l'âge de vingt-cinq ans, qu'il commenca à y étudier sérieusement la musique sous l'habile direction du chanteur Mengozzi et sous celle de Ferrari. Il vint ensuite à Paris et se mit à suivre les cours du savant Gérard qui enseignait le chant d'après les principes des anciennes écoles d'Italie. Ce fut alors, sans doute, qu'il fut inscrit comme élève sur les registres du Conservatoire. Mais, ce qui lui fut plus utile que toutes ces leçons, ce furent les avis et conseils de son frère, et c'est bien à lui qu'il dut de devenir, malgré son manque d'éducation première, malgré son ignorance de la science musicale, un des plus agréables chanteurs de son temps. Ce défaut d'éducation technique ne l'empêcha pas cependant un moment de donner

des leçons de chant, mais n'enseigne-t-on pas surtout ce que l'on ignore [1] !

La voix de Fabry Garat rappelait beaucoup, venons-nous de dire, celle de son frère. Il suffisait de les entendre tous deux une fois pour s'en rendre compte. « Pas tout à fait les mêmes, ni très différentes : *Qualis decet esse fratrum* [2]. »

Comme presque tous les chanteurs nés au delà de la Garonne, il possédait une prononciation très nette qui lui permettait de mettre une expression toute particulière dans ce qu'il chantait. Aussi réussit-il d'une façon spéciale dans la romance, si à la mode alors, et à laquelle il dut ses plus grands succès. Il ne se contenta pas d'interpréter, à la satisfaction générale, les romances des compositeurs les plus en vogue, il voulut, comme son frère, en composer lui-même et, malgré son ignorance des principes de l'art musical, il en écrivit d'instinct de fort gracieuses qui eurent un réel succès [3]. Ces compositions, bien oubliées aujourd'hui, forment huit recueils

1. Fétis, *Biographie générale des musiciens*, ouv. cit.
2. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, ouv. cit.
3. Fétis, *Biographie générale des musiciens*, ouv. cit. — Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit.

de pièces fugitives et de romances. Parmi ces dernières, nous citerons : *Le printemps et l'amour; L'étoile du soir; La valse; Je vais vous revoir; Sentinelles, prenez garde à vous; Le troubadour gaulois; Le retour de l'héroïne de Bordeaux; Le guerrier écossais; La mort d'Erbal; Élisca ou le Russe;* etc. Les titres de ces trois dernières suffisent pour indiquer la date à laquelle elles furent écrites? La poésie de ces morceaux n'est certes pas de première force; voici d'ailleurs la première strophe de l'une d'elles qui suffira à en donner une idée :

Fillette, si ton âme
Se sent près d'allumer
De cette douce flamme,
Qui nous force d'aimer;
Allons sur la verdure,
Aimons, gais et contents,
Allons tandis que dure
Notre jeune printemps ! (*bis*).

N'oublions pas, dans l'énumération des romances de Fabry Garat : *Reste en ces lieux*, dont les paroles sont l'œuvre d'Hortensius de Saint-Albin, fils de l'ancien conventionnel Saint-Albin, que l'Empire fit comte, dont nous avons déjà parlé

au sujet de Pierre Garat. Nous n'ajouterons pas que, grâce à la collaboration d'Hortensius de Saint-Albin, cette poésie soit transcendante. Elle est néanmoins un peu supérieure, ou tout au moins un peu moins inepte que celle qui précède, et encore n'en sommes-nous pas absolument certain. D'ailleurs, il est facile d'en juger par le couplet que voici, tiré d'un volume de vers que fit imprimer le sérieux magistrat, car il était conseiller à la Cour d'Appel de Paris[1].

Privé de toi, mon adorable amie,
Tu sais combien je serais malheureux!
Suspends au moins tes funestes adieux!
Songes-y bien, ta présence est ma vie!
Reste en ces lieux!

Quoique s'occupant beaucoup de musique, Fabry Garat n'en faisait pas l'unique occupation de sa vie. Il était fonctionnaire, appartenait au ministère des finances, et tenait un emploi de cette administration dans les Flandres. Lorsque la Belgique cessa de faire partie de la France, il perdit sa situation et dut chercher dans son

1. Hortensius de Saint-Albin, *Tablettes d'un rimeur*, p. 235, ouv. cit.

talent ses moyens d'existence. C'est alors qu'il se mit à donner des leçons de chant, et à parcourir la province, en y organisant des concerts. Son nom de Garat le servait à souhait dans ces tournées. Il rentra plus tard au ministère des finances, comme sous-chef au bureau des Contributions indirectes, et fut peu de temps après nommé percepteur à Vaugirard.

La voix, le talent et aussi le nom de Fabry Garat lui donnèrent accès dans les meilleures sociétés, dans les milieux les plus agréables.

Il fut un des habitués du château de Plancy [1] où il était l'hôte toujours désiré et toujours bien accueilli de l'aimable châtelain. Là il rencontrait la meilleure compagnie : le baron de Saint-Just, le général Grumbler et tant d'autres qu'il serait oiseux d'énumérer.

Jusqu'à une vieillesse assez avancée, il conserva sa voix et, à l'âge de soixante-neuf ans, il chantait encore fort agréablement.

Les deux frères Joseph et Fabry Garat furent toujours intimement liés. Le jeune ne quitta

1. Baron de Plancy, *Souvenirs et indiscrétions*, 1 vol. in-12, Ollendorff, édit., Paris, 1894, p. 53.

guère son aîné dans les derniers mois de sa vie, l'entourant des soins les plus affectueux et les plus tendres. Aussi ne faut-il pas attacher trop d'importance à cette anecdote qui veut que Garat ait pris quelque peu d'humeur des succès de son cadet. Un jour, paraît-il, que Fabry Garat venait de chanter en présence de son aîné, un auditeur vint demander à ce dernier son sentiment sur le talent de son frère : « Morbleu, s'écria le roi des chanteurs, ne saurait-on se persuader qu'il n'y en a qu'un par famille! » Que signifie cette boutade? Rien, surtout quand on sait le dévouement que mit Garat à enseigner son art à son jeune frère [1].

Quand Fabry Garat était percepteur à Vaugirard, il recevait à dîner, tous les mercredis, un de ses neveux, Jules Garat, aujourd'hui médecin à Bordeaux, âgé alors d'une vingtaine d'années, fils de son frère Francisque qui l'avait envoyé à Paris suivre les cours de la Faculté. Les habitués de la maison de son oncle ne laissaient pas

1. Miel, *Notice sur Garat*, ouv. cit. — « Une particularité du caractère de Garat, c'est la bonne foi avec laquelle il reconnaissait le talent d'autrui.... » (Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 194, ouv. cit.).

d'étonner quelque peu, pour ne pas dire plus, notre futur docteur frais émoulu de sa province, et le premier dîner auquel il assista ne manqua pas pour lui d'imprévu et de pittoresque. Mais laissons la parole au docteur J. Garat : « Je me trouvai à table avec un vieillard plus que septuagénaire, petit, vif, alerte, vigoureux encore, et qui me traita de suite avec la plus parfaite cordialité... La conversation s'engagea malgré ma timidité relative et je fus étonnamment surpris du prodigieux accent de Soubervielle — car c'était le fameux chirurgien Soubervielle — qui habitait Paris depuis soixante ans et gasconnait comme on ne le faisait pas depuis longtemps dans le Gers. J'étais tout yeux et tout oreilles; mais oreilles choquées malgré ma récente arrivée du midi. — Oui, jûne hôme, disait-il, Roubespierré a été moun ami et jé m'en fais gloiré et honneur; je l'ai dit à mossieu dé Lamartine qui l'a mis dans son ouvragé sur lés Girondins. — Mais Robespierre, hasardais-je avec hésitation, s'est conduit en scélérat, s'est noyé dans le sang. — Oh! jûne hôme — toujours avec le même accent et la même chaleur — oune hôme de sang! loui! le plus probé des

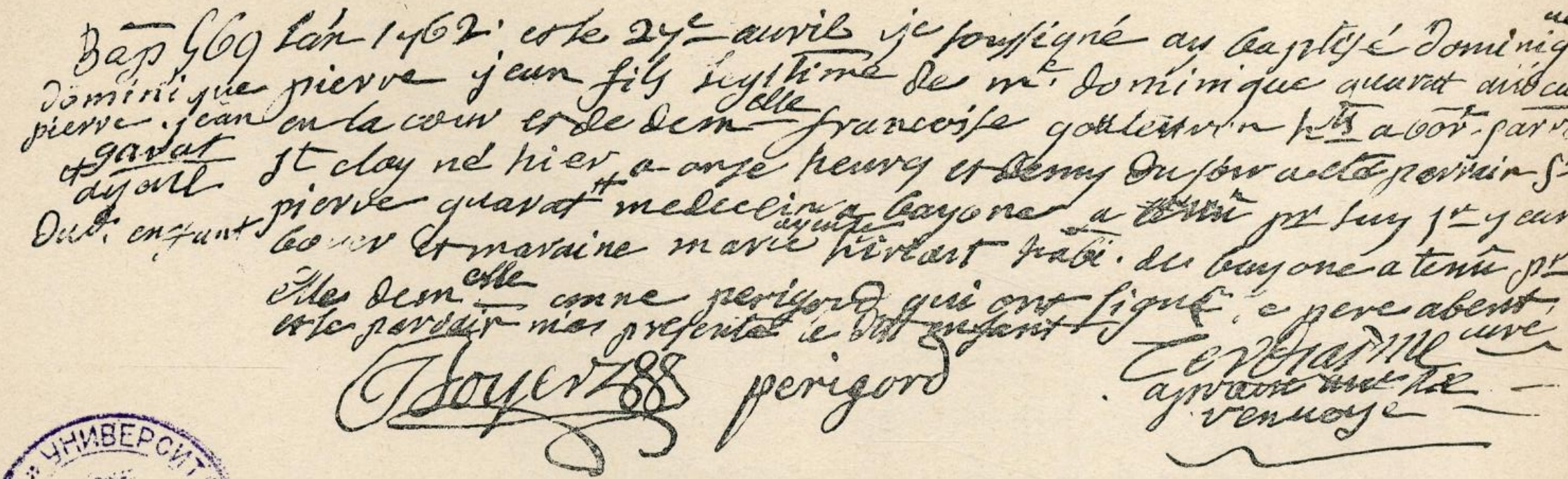
citoyens, oune bravé hôme, oune hôme de sang, jamais ! écoutez ceci : Henriot, son ami, bon citoyen, courageux et convaincu, vint trouver Roubespierré et loui dit : Pour en finir d'oun seul coup, il faut faire tomber cent mille têtes... Que fit Roubespierré? il fit guillottiner son ami Henriot ! Et vous direz après cela que c'était oune hôme de sang ![1] »

L'anecdote est jolie, mais elle donne une fameuse entorse à la vérité historique. Passons, en en laissant la responsabilité au docteur Jules Garat, et finissons en disant que Fabry Garat mourut dans un âge fort avancé, laissant un fils qui fut sous-préfet de Dax, dans les Landes.

1. Docteur J. Garat, *Gazette des hôpitaux*, 21 novembre 1893.

FIN

APPENDICE



ACTE DE NAISSANCE DE PIERRE GARAT.

Archives municipales de Bordeaux. — État civil nº 569.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА

N.° 20

£ 150.ᵗ 2. 6 d

LALOT
EXTRAORDINAIRE
MINUTE

JE reconnois avoir reçu du Cit.ᵉⁿ Garat
la somme de Cent Cinquante Livres d'une dobre Six Deniers
pour les frais de garde & de détention dans la Maison
nationale de Sureté pendant Soixante — jours,
depuis le premier Frimaire — jusques & compris
le Trente Nivose — dernier, sans préjudice du
surplus & du courant, dont quittance.

A Rouen, le Dix Septmessidor L'an Deuxieme de
la République Française, une & indivisible.

N.ᵒˢ ᵃᵘ Blot

QUITTANCE DE FRAIS DE DÉTENTION DES PRISONS DE ROUEN. DÉLIVRÉE A PIERRE GARAT.
Archives municipales de Rouen, n° 46.6.

Je Suis artiste et n'ai d'autre moyen D'exister que
par mon talent. je Suis ~~detenu~~ privé De ma liberté
Depuis huit mois, il y a Déja long-temps que Je Suis
aux expédients pour vivre ici, et payer la Dépense
indispensable que j'ai faite, cette asser Dure Servitude
Qui-il m'est impossible ~~De payer~~ Tant Vaut à Cegne Son mode mande-

GARAT

a yon Dix Ff mes. dor l'an Deux De
La republique Francaise, une et indivisible.

PROTESTATION MANUSCRITE DE PIERRE GARAT, SUR LE VERSO DE LA QUITTANCE CI-CONTRE.
Archives municipales de Rouen, n° 46.6.

BIBLIOTEKA NARODOWA

TABLE

CHAPITRE PREMIER

Le pays basque. — Ustaritz. — Généalogie des Garat. — Pierre de Garat médecin. — Ses enfants. — Le séminaire de Larressore. — Dominique Garat avocat au Parlement de Bordeaux. — Bordeaux à la fin du XVIIIe siècle. — Succès de Dominique Garat comme avocat. — Dominique Garat poète. — Dominique Garat censuré pour avoir dansé sur la scène du théâtre. — Dominique Garat et la société bordelaise. — Dominique Garat représentant du bailliage d'Ustaritz à l'Assemblée nationale. — Dominique Garat et l'abbé Grégoire. — Discours de Dominique Garat au sujet du rattachement du Pays basque au Béarn. — Retour de Dominique Garat à Ustaritz. — Sa mort. — Opinion de Joseph Garat sur son frère Dominique. — Les trois frères Garat dansant le saut basque à Bordeaux. — Joseph Garat. — Ses dernières années à Ustaritz. — Léon Garat. — Laurent Garat professeur au collège de Guyenne. — L'abbé Garat curé de Saint-Barthélemy à Paris. — Le chevalier de Garat officier de marine..... 1

CHAPITRE II

Mariage de Dominique Garat à Bordeaux. — Naissance et baptême de Pierre Garat. — Maison natale de Garat, rue Buhan. — La rue Garat. — Garat envoyé en nourrice à Barsac. — La nourrice mélomane. — Garat ramené à sa famille. — Chanteurs basques et béarnais. — Première éducation de Garat dans une école de Bordeaux. — Il est envoyé au collège de

BIBLIOTEKA SEMITERIA

Barbezieux. — Il s'y occupe de musique. — Il y tombe gravement malade. — Son père et son oncle Joseph vont l'y chercher et le ramènent à Bordeaux. — Sa maladie. — Sa convalescence. — Le cirque Franconi et les courses d'animaux. — Voyage dans le Pays basque et à Bayonne. — Danses et chants basques. — Bayonne à la fin du XVIII^e siècle. — La musique à Bayonne. — Études musicale de Garat commencées à Bayonne sous la direction de Lamberti. — Elles sont continuées à Bordeaux avec Beck. — Représentations lyriques au théâtre de Bordeaux. — Garat étudie la vocalisation seul dans sa chambre. — Il chante aux allées Tourny avec Azevedo. — Bagarre aux allées Tourny. — Garat s'essaie dans les concerts privés et publics. — La société du Musée. — Départ de Garat pour Paris..... 32

CHAPITRE III

Arrivée de Garat à Paris. — Son portrait. — Il s'occupe exclusivement de musique. — Il se lie avec les musiciens en renom. — Le chevalier de Saint-Georges. — Querelle des Todistes et des Maratistes; des Gluckistes et des Piccinistes. — Les chanteurs italiens. — Rapports de Garat avec eux. — Étendue de la voix de Garat. — Sa liaison avec Babini. — La renommée de Garat s'établit. — Il n'est bruit que de sa voix. — Les compositeurs célèbres veulent l'entendre. — Opinion de Grétry sur la voie de Garat. — Paroles du chanteur Legros et du compositeur Sacchini. — De la façon de Garat de lire la musique. — Opinion de Jal à ce propos. — Dire de Grétry dans ses Mémoires. Succès mondains de Garat. — Paris à la fin du XVIII^e siècle. — Talleyrand. — Le marquis de Carracioli. — Luxe extravagant. — Mademoiselle Duthé. — Madame de Matignon. — Mademoiselle Bertin marchande de modes. — Les soirées du Palais-Royal. — Azevedo et le chevalier de Saint-Georges. — Le boulevard du Temple. — Longchamp. — Le Colysée. — Le Wauxhall. — Les bals. — Les concerts. — Soirée donnée par l'abbé d'Espagnac aux Invalides. — Couplet satirique écrit à cette occasion. — La princesse de Lamballe — Garat est invité à aller chanter à Versailles devant la reine. — Garat chante à Trianon devant la reine..... 60

CHAPITRE IV

Enthousiasme de Garat à son retour de Versailles. — Il abandonne les études de Droit. — Il retourne à Versailles. — Il chante devant la reine des mélodies basques. — Le père de Garat supprime la pension de son fils. — Embarras de Garat. — Il refuse d'entrer au théâtre. — Le comte de Vaudreuil. — Garat secrétaire du comte d'Artois. — Il obtient de la reine une pension de 6 000 livres. — Pensions accordées à Azevedo et Louet. — Gratification de 300 livres refusée par Joseph Garat. — Quatrain de Rivarol. — Garat écrit à son père pour rentrer en grâce. — Inflexibilité du père de Garat. — La reine paie deux fois les dettes de Garat. — Madame de Guéménée et ses fournisseurs. — M. de Montmorin et son tailleur. — Réponse d'un courtisan à Louis XV. — Marie-Antoinette à Trianon. — Jardins et théâtre de Trianon. — Du chanteur dramatique. — L'acteur sous l'ancien régime. — Opinion de J.-J. Rousseau à cet égard. — Les théâtres de société à la fin du XVIII^e siècle. — Bizarrerie de Garat. — Garat et l'ambassadrice d'Espagne. — Garat chez madame Vigée Le Brun. — Azevedo souffleté. — Parallèle entre Garat et Azevedo. — Opinion de l'abbé Arnaud à ce sujet. — Le Caveau. — Garat chez madame Filleul, chez le comte de Vaudreuil, chez Grimod de la Reynière, chez Benjamin de Laborde, chez Joseph de Laborde..... 88

CHAPITRE V

Cagliostro et la franc-maçonnerie. — Mesmer et le comte de Puységur. — La loge de la *Sagesse triomphante*. — Travaux des loges. — Le Grand-Orient de France fait chanter une messe à Saint-Eustache à l'occasion de la naissance du Dauphin. — Premières dignités du Grand-Orient de France occupées par les princes du sang. — Loges d'adoption. — La princesse de Lamballe grande-maîtresse des Loges écossaises régulières. — L'impératrice Joséphine dernière maîtresse des loges d'adoption. — Garat chante des duos à Trianon avec Marie-Antoinette. — Il interprète Gluck. — Encore les Gluckistes et les Piccinistes. — Opinion de d'Alembert sur Gluck. — Garat se passionne pour Mozart et le fait connaître en France. — Les bouffons

italiens à Paris. — Mesdames Morichelli et Bandi. — Les chanteurs Mondini et Viganoni. — Opinion de Viganoni sur Garat. — L'Opéra. — Farinelli et Gaffarelli. — Autres chanteurs. — Mesdames Mengalli et Gabrielli. — Autres chanteuses. — Garat fait rejeter l'opéra intitulé *Bayard*. — Voyage de Garat à Bordeaux. — Ses triomphes dans sa ville natale. — Il chante dans un concert au profit de Beck. — Sa réconciliation avec son père. — Il fait la connaissance de Punto. — Bordeaux à la veille de la Révolution. — Retour de Garat à Paris..... 117

CHAPITRE VI

La Cour et la haute société à la veille de la Révolution. — Garat après avoir accueilli les idées nouvelles en devient l'adversaire. — Commencements de la Révotion. — Garat ne peut se déshabituer du luxe des vêtements. — Enrôlement de nombreux artistes dans l'armée. — Dégoût de Garat pour les démagogues. — La Terreur. — Les tricoteuses. — L'échafaud. — Les refrains révolutionnaires. — Dégradation générale causée par la peur. — Courage du plus grand nombre devant l'échafaud. — Madame Du Barry. — La littérature pendant la Terreur. — Garat chez madame da Sainte-Amaranthe. — Émilie de Sartiges et Robespierre. — Garat chez madame de Beauharnais. — Dorat-Cubières. — Garat chez madame Talma. — Soirée du 16 octobre 1792 chez madame Talma : le général Dumouriez, Marat, le chevalier de Saint-Georges. — Garat au foyer de l'Opéra; Danton. — Garat arrêté par une patrouille. — Il part pour Rouen. — Ange Pitou..... 132

CHAPITRE VII

Garat arrive à Rouen avec Rode à la fin de 1792. — Mademoiselle du Hamel. — M. de Lampelut. — Premiers rapports de Garat avec Boïeldieu. — Premiers concerts donnés à Rouen par Garat, Rode et Boïeldieu. — Concert fixé au 21 janvier et remis au 28. — Nouveaux concerts. — Mademoiselle Roussellois. — Concert patriotique du 29 mars. — Concert au bénéfice de Boïeldieu. — Punto rejoint Garat. — Concert au bénéfice de Broche, professeur de Boïeldieu. — Cou-

plets sur Broche. — Concert donné par Garat, Rode et Kreutzer. — J. Rethaller. — Autres concerts. — Légende sur l'incarcération de Garat. — Echauffourée de la Rouge-Mare. — Incarcération de Garat. — La maison des Écoles chrétiennes de Saint-Yon. — La prison de Saint-Lô. — Incarcération de Garat à Saint-Yon. — Dette de Garat contractée en prison. — Concert organisé par Rode et Boïeldieu au profit de Garat. — Protestation de Garat au sujet de sa dette. — Garat paie sa dette. — La *Complainte du Troubadour*. — *La mie du Troubadour*. — H. de Saint-Albin. — Le 9 thermidor à Rouen. — Lenteurs de la municipalité à ouvrir les prisons. — Exécution à Rouen le 11 thermidor. — Lettre de Garat à la municipalité. — Libération de Garat..... 154

CHAPITRE VIII

Garat libéré rentre dans son ancien domicile à Rouen. — Banquet commémoratif des détenus de Saint-Yon. — Concerts donnés par Garat et Boïeldieu. — Opinion du *Journal de Rouen* sur la *Complainte du Troubadour*. — Nouveaux concerts donnés par Garat et Boïeldieu. — Demande au district de prêt de chaises pour un concert devant être donné au Bureau des Finances; difficultés; succès définitif. — Stagnation générale des affaires. — Misère des villes et des campagnes. — Projet de Garat et de Rode de passer à l'étranger. — Dangers et difficultés des voyages en France. — Garat rejoint Rode au Havre. — Ils s'embarquent pour l'étranger. — Leur arrivée à Hambourg. — Les émigrés à Hambourg. — Succès de Garat à Hambourg. — Garat passe en Hollande, puis en Belgique et en Angleterre. — Retour de Garat en France. Arrivée de Garat à Paris au commencement du Directoire..... 185

CHAPITRE IX

Réaction mondaine du Directoire. — Triomphes de Garat. — Trénis. — Salons de Barras et de Tallien. — La lyre de Garat. — Le musée des instruments du Conservatoire. — Salons d'Ouvrard, d'Armand Séguin, d'Hainguerlot, etc. — Prix exigé par Garat pour chanter dans le monde. — Garat chez madame Tal-

lien ; chez M. de Corancez. — Élégantes et élégants du Directoire. — Garat chez le facteur Erard. — La société du Directoire. — Mot de madame de Coigny sur Talleyrand. — Succès de Garat aux concerts Feydeau. — Fausse élégance de la nouvelle société. — Opinion de madame Vigée Le Brun à ce sujet. — René Perrin. — Engouement général pour Garat. — Garat coupe la queue de ses cheveux. — Toilette étrange de Garat. — Le chanteur Martin. — Le jeune violoniste Lafond. — Garat en province. — Lettre de Boïeldieu. — Nouveaux succès de Garat à Rouen et au Havre. — Retour de Garat à Paris. — Garat à l'étranger. — Rentrée de Garat à Paris. — Il chante aux concerts de la rue de Cléry. — Garat et sa doublure. — Concerts et bals de Paris. — Apogée de la gloire de Garat. — Sa fatuité. — Vers adressés à Garat..... 196

CHAPITRE X

Royauté de Garat. — Son portrait. — Ses costumes. — Toilette des femmes sous le Directoire. — Garat mis au théâtre par René Perrin. — *Le concert Feydeau* à l'Ambigu-Comique. — René Perrin appelé sur la scène. — Sa réponse au public. — Bagarres à l'Ambigu-Comique. — Garat essaye de réformer la langue. — Le zézaiement. — Tout à la Garat. — Garat et le rossignol. — Garat et Talleyrand. — Garat chez le directeur Treilhard. — Affectation de myopie de Garat. — Garat et Coupigny. — Façons de Garat avant de se décider à chanter. — Curieuse réplique de Garat. — Sarrette. — Création du Conservatoire. — Premiers professeurs du Conservatoire. — Garat nommé professeur au Conservatoire. — Ses collègues au Conservatoire. — Cérémonies et fêtes célébrées au Conservatoire. — Lucien Bonaparte. — Chaptal. — Garat cesse de chanter dans les concerts payants. — Soirée du 3 nivôse à l'Opéra. — Toilette de Garat à la soirée du 3 nivôse. — Garat dans les salons mondains..... 222

CHAPITRE XI

Garat à la Malmaison. — Garat dans les principaux salons du Consulat. — Chez madame de Montesson. — Chez madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely. — Le château du Val. — Couplets composés par Regnault

de Saint-Jean-d'Angely et chantés par Garat. — Garat chez madame Récamier. — Chez Lucien Bonaparte. — Dîner chez Lucien Bonaparte avec le Premier Consul. — Garat aux concerts des Tuileries après la proclamation de l'Empire. — Preuve d'indépendance donnée par Garat. — Garat et Napoléon. — Garat privé de son traitement de professeur au Conservatoire. — Garat et la croix. — Fouché. — Napoléon et Cherubini. — Sympathie de Napoléon pour Lesueur. — Garat et l'impératrice Joséphine. — Garat chez la princesse de Chimay. — Le cardinal Maury et Garat. — Garat chez madame Junot. — Garat et son élève Nourrit. — Garat déchiffre chez madame Junot des partitions italiennes manuscrites. — Les « Abencérages » de Cherubini chantés par Garat. — Garat et le général Clouet. — Garat dans l'intimité. — Garat chez Jaubert directeur de la banque de France. — Chez Cambacérès. — Réponse impertinente de Garat en présence de l'impératrice Joséphine. — Garat dans les théâtres..... 244

CHAPITRE XII

Garat compositeur. — La romance à la fin du règne de Louis XVI et sous la Terreur. — Fabre d'Églantine — *Roméo et Juliette*, ou *Tout pour l'amour* de Dalayrac. — Apogée du succès de la romance sous le Directoire. — Principales romances de l'époque du Directoire. — Triomphe de Garat chantant la romance. — Romances composées par Garat. — Faiblesse de la poésie des romances de Garat. — La *Complainte de Marie-Antoinette*. — Eugène de Thiac. — *Le premier baiser de l'amour*. — Le *Convoi du pauvre*. — Le peintre Vigneron. — Principaux compositeurs de romances. — Boïeldieu; Albanèse; Blangini; la reine Hortense; Carbonnel. — Carbonnel accompagnateur ordinaire de Garat. — Main estropiée de Garat. — Autres compositeurs de romances : d'Alvimare; Martini; Nicolo..... 264

CHAPITRE XIII

Succès féminins de Garat. — Madame Dugazon. — Couplet sur madame Dugazon. — Madame Dugazon et Marie-Antoinette. — Dugazon à Varennes. — Le cœur de Garat. — Mademoiselle Clairon et Marmontel. —

Mademoiselle Roussellois. — Lethorières. — Nigritta-Zilia de Coigny, *duchesse de Fleury*. — La duchesse de Fleury chez la duchesse de Chartres. — La duchesse de Fleury et madame de Laval. — La duchesse de Fleury chez la princesse de Guéménée. — La duchesse de Fleury émigre à Rome. — Rentrée de la duchesse de Fleury en France. — Son incarcération à Saint-Lazare. — *La jeune captive*. — H. Walpole et la duchesse de Fleury. — La duchesse de Fleury et Lauzun. — Libération de la duchesse de Fleury. — Elle divorce et épouse M. de Montrond. — Nouveau divorce. — La duchesse de Fleury et les deux Garat. — La duchesse de Fleury et E. de Jouy. — Dernières années de la duchesse de Fleury. — La duchesse de Fleury et Napoléon. — Garat et la comtesse de Bellegarde. — Enfants de Garat : Madame Soubiron et Garat de Chenoise. — Mesdames de Bellegarde, Garat et l'huissier de Talleyrand. — Lettre de Talleyrand. — Mesdames de Bellegarde et le Bulletin de la Grande-Armée. — Mesdames de Bellegarde et la duchesse de Fleury..... 281

CHAPITRE XIV

Nouvelles amours de Garat. — Son inconstance. — Madame de Krüdener. — Son enfance. — Sa jeunesse. — Son portrait. — Madame de Krüdener dansant le pas du schall. — Madame de Staël prenant madame de Krüdener comme héroïne. — *Valérie*. — Madame de Krüdener à Paris. — Elle rencontre Garat. — Liaison de Garat et de madame de Krüdener. — Lettres de madame de Krüdener. — Dernières années de madame de Krüdener. — Garat et ses élèves. — Mademoiselle Duchamp. — Anecdotes. — Frivolité et coquetterie des femmes à la fin du XVIII^e siècle. — Le mariage à la fin du XVIII^e siècle. — Opinion de Galiani sur les femmes..... 307

CHAPITRE XV

La Restauration. — Attachement de Garat aux Bourbons. — Le Conservatoire en 1818. — Garat envoyé en mission dans le Midi pour y recruter des sujets propres aux emplois du chant. — Garat professeur de la classe des études du chant au Conservatoire. — Qualités de Garat comme professeur. — Ses procédés d'enseigne-

ment. — Principaux élèves de Garat; élèves hommes : Ponchard, Levasseur, Despéramons, Roland, Nourrit; Élèves femmes : mesdames Duret, Boulanger, Rigaud, Philis, Branchu, Duchamp, Hymn, Barbier-Walbonne. — Traditions de l'enseignement de Garat. — Garat chez le peintre Gérard. — Sambat. — Agiathis Sambat. — Garat chez Kalbrenner. — Vieillesse de Garat. — Anecdotes. — Garat et Jal. — Les bottes jaunes. — Costume de Garat dans sa vieillesse. — *Le bibliomane* de Ch. Nodier. — Rêves d'antan de Garat. — Dernière maladie de Garat. — Son neveu E. Lubbert. — Paroles de Garat quelques jours avant sa mort. — Mort de Garat. — Ses obsèques au Père-Lachaise. — Cherubini à l'enterrement de Garat. — Cérémonie en l'honneur de Garat à l'Opéra..... 320

CHAPITRE XVI

Frères et sœurs de Garat. — Maltia Garat, membre du Tribunat. — Distique à ce propos. — Maltia Garat et la marquise de Condorcet. — Maltia Garat, secrétaire général de la Préfecture de la Gironde. — Francisque Garat à l'armée de Sambre-et-Meuse. — Secrétaire de Joseph Garat ambassadeur à Naples. — Vérificateur des douanes. — Théodore Garat épouse Lubbert. — E. Lubbert. — Fabry Garat, volontaire à l'armée. — Son retour à Bordeaux. — Il étudie la musique sous la direction de Mengozzi et de Ferrari. — Il vient à Paris. — Fabry Garat élève au Conservatoire. — Il étudie sous la direction de son frère. — Similitude de voix de Pierre et Fabry Garat. — Fabry Garat, professeur de musique; chanteur; compositeur de romances. — *Fillette, si ton âme...* — Hortensius de Saint-Albin. — Fabry Garat employé au ministère des finances. — — Fabry Garat dépossédé de son emploi, donne des concerts en province. — Il est réintégré dans les finances. — Fabry Garat dans les salons. — Au château de Plancy. — Fabry Garat au lit de mort de son frère. — Boutade de Garat au sujet de son frère Fabry. — Fabry Garat percepteur à Vaugirard. — Anecdote sur Robespierre racontée par le chirurgien Soubervielle. — Le fils de Fabry Garat sous-préfet..... 342

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 1313-99.